

# REVUE N°12, 1984



# SOMMAIRE

Editorial.....	3
Editorial bis.....	4
Gravir ou franchir ?.....	5
Plaidoyer pour un «chasseur de cols».....	6
La devise du cyclo.....	7
Les collectionneurs de l'inutile.....	8
Le chemin ou la voie ?.....	9
Calle pédale s'abstenir.....	10
Poussière de siècles sur les routes.....	11
Initiation cyclo pédestre.....	16
Les faits divers à Reims.....	16
Toi, ma bicyclette.....	17
Alexandrin et le cyclotourisme.....	18
Petite histoire des grands chemins.....	21
Un petit suisse dans la bonnette.....	22
La moisson.....	23
Les gars du Nord.....	24
Deux cols à Majorque.....	25
Les élucubrations d'un vélo.....	27
Une nana sur un géant italien.....	29
Cols.....	30
La meilleure ou la pire de l'année 1983 ou La Paix des Cols ou Paix aux Cols.....	31
Compagnon.....	32
Heureux centenaires !.....	33
Variantes en Oisans.....	35
100 cols ou censeurs ?.....	37
Le tahir est mort.....	38
J'ai rencontré des chasseurs de cols.....	40
Bouquet final.....	41
Je reviendrai.....	44
Séduire par les mollets.....	46
Pour les cols en descente.....	48
Histoires Suisses.....	49
Mon stage d'aspirante cyclo-alpiniste.....	50
Un col d'automne est plus qu'un exquis.....	52
Rêve et réalité.....	54
Bien à vous.....	55
Au Pays-Basque.....	56
J'ai roulé au paradis.....	59
Code de la route.....	61
Souvenirs américains.....	62
Rêve d'hiver.....	63
Découverte insolite de la France ou initiation au voyage.....	64
Cyclalpinisme.....	66
Une poussée de colite.....	67

# EDITORIAL

Lorsque les hommes se réunissent au sein d'un club, cela signifie qu'ils acceptent une certaine idée et qu'ils s'engagent à la respecter. De là naît un sentiment d'appartenance commune et une ligne de conduite.

Père du club des «CENT COLS», je suis fier de mon idée et je voudrais que, comme moi et comme quelques amis qui aujourd'hui donnent de leur temps pour gérer notre confrérie, vous soyez les ambassadeurs de notre idée et surtout les garants de ce mouvement simple mais si populaire.

Chaque communauté humaine accorde une certaine importance à son organisation administrative, vous admettez qu'au club des 100 Cols, la réglementation est bien simplifiée et peu contraignante.

C'est peut-être cela la force première de notre réussite. Si dans notre monde rien n'est complètement parfait, si depuis 10 ans j'ai entendu commentaires et suggestions sur notre mouvement, aujourd'hui je continue à me battre pour que le règlement initial du club reste ce qu'il était à l'origine.

Oui, c'est vrai, il doit y avoir parmi nous quelques tricheurs, oui c'est vrai, dans toutes les listes il doit y avoir quelques cols non mentionnés sur telle ou telle carte (ou bible) - Oui, par la faute ou la fantaisie d'un cartographe des cols ont disparu et sont ressortis de vos placards par miracle.

Alors, faut-il vraiment faire impitoyablement la chasse à ce genre de petit détail et refouler un prétendant à notre confrérie de bonne foi ? Non, au club des 100 Cols, des hommes qui aiment la montagne et le vélo passent un contrat moral avec un groupe aussi passionné qu'eux, tolérant, prêt à les accueillir et à les écouter.

Merci à Henri DUSSEAU et à son équipe pour le travail quotidien qu'ils accomplissent dans notre confrérie merci à vous tous qui continuez à nous adresser des articles intéressants pour cette revue.

Que cette saison soit riche en grimpées nouvelles, qu'elle vous procure les joies et les amitiés que vous attendez.

Bien amicalement  
Juin 84

Jean PERDOUX

# EDITORIAL BIS

Pour la 12ème fois, nous venons, avec retard cette année, vous présenter le bulletin de notre confrérie.

Quel plaisir de vous retrouver et de pouvoir vous dire, à tous, où nous en sommes, où nous souhaitons aller et quels sont, simplement nos impressions.

Notre club compte, en Mai 84, 1 986 membres ! dont environ 1 300 très actifs et à jour de leur contribution. A ce propos, grand merci à tous ceux qui n'hésitent pas à augmenter sérieusement le montant de nos ressources.

Je reçois chaque année des centaines de témoignages de sympathie, venus de toute l'Europe; il m'est impossible de répondre à tous, mais sachez bien que par ce tissu d'amitié, de sportivité, d'intelligence et de simplicité, vous demeurez un groupe attachant, et qui, par son exemple sert discrètement et efficacement le mouvement cyclotouriste en général, et, en particulier la F.F.C.T. à laquelle nous sommes très attachés. Nous avons d'ailleurs été très sensibles à la présence du Président DOBISE à notre concentration du col de JOUX-PLANE, cet été en Haute-Savoie; qu'il en soit ici remercié.

Nous devons continuer à être un groupe solide, tolérant, sain et libre. Chacun de nous apporte sa pierre, comme il l'entend, et nous acceptons que toutes les pierres soient différentes ...

Nous devons, de plus en plus, tenir une place dans le monde cyclo. Demain, c'est certain, nous serons 5 000 membres ... 5 000 adeptes du vélo en montagne, ouvert à toutes et à tous, respectueux de notre idéal.

Nous sommes libres d'être individuel ou membre d'une association, libres de monter un col en sportif ou en contemplatif.

Vous avez à la tête de votre confrérie, une équipe bien soudée. Momentanément hélas, Robert CHAUVOT, dont tout le monde connaît et apprécie l'inestimable travail - le catalogue des cols de France - a quitté le travail actif. Au nom de tous, je tiens à lui dire toute notre reconnaissance. François RIEU, d'Albertville (73) assure la difficile succession. C'est un garçon plein de ressources et votre fichier des cols est en bonnes mains.

Un mot pour souligner le travail important de Hugues ROYER. Il vérifie un par un tous les cols des postulants ... le contrôle est rigoureux, et il lui arrive souvent de ne pas donner le visa d'entrée.

Enfin, nous avons mis en place quelques délégués régionaux, ces hommes, tous volontaires, sont chargés de représenter, animer, et faire connaître la confrérie. Dans les années à venir, ils auront un rôle important à jouer.

Petit à petit, nous mettrons en place un outil administratif et surtout dynamique qui nous permettra de mieux recevoir nos membres.

L'essentiel cependant, n'est pas la structure administrative, mais la certitude d'appartenir à un groupe, bien décidé à démontrer par l'exemple que l'on peut se comprendre et s'estimer en venant de tous les horizons, et en pratiquant l'ascension des cols pour sa seule satisfaction personnelle.

Amitiés Cyclos.  
Juin 84

Henri DUSSEAU

# GRAVIR OU FRANCHIR ?

Le règlement du Club des 100 Cols stipule : - Article premier ... «il faut obligatoirement avoir FRANCHI à bicyclette ...» - Article 6 ... «la première année, leur liste des cols différents FRANCHIS ...» - à l'alinéa suivant ... «la liste des cols GRAVIS ...» (le rédacteur a sans doute voulu éviter une répétition).

Il est certain qu'étymologiquement gravir enchérit sur grimper et à fortiori sur franchir, mais pour ce qui est de notre règlement, cela ne me semble pas primordial.

Par contre, «il me semble évident» :

- que le cyclo qui a gravi le Mont Ventoux (1 912 m) par MALAUCENE et, descendant l'autre versant, franchit le Col des Tempêtes (1 829 m), n'a pas à rougir s'il inscrit ce col à son palmarès;
- que le cyclo qui a gravi le Guidon du Bouquet (629 m) pourcentage moyen 10% sur 4 km 600 avec plusieurs passages à 15%, peut comptabiliser le Col du Bourricot (510 m) qu'il aura franchi dans la descente sur SEYNES.

Ces franchissements me semblent avoir une toute autre valeur que le «gravissement» de cols qui culminent à quelques dizaines de mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée ! Ces réflexions n'ont pas pour but d'alimenter une polémique, mais de donner mon humble avis sur la suggestion formulée par certains sociétaires en vue de modifier notre règlement (Revue n° 10 - rubrique «100 Cols informations»), et d'exprimer une opinion différente de celle d'André VOIRIN (Revue n° 11).

Notre Club regroupe de nombreux cyclos passionnés de nature et de montagne. Nous pratiquons cette discipline sportive par amour.

L'appartenance à notre association est aussi une incitation à rechercher, à découvrir, à communiquer, à rêver et à pédaler hors des routes et sentiers battus. Pour ma part, si je n'avais pas connu le Club des 100 Cols, je n'aurais certainement jamais passé autant d'heures penché sur des cartes routières, rêvé à de belles ballades, ni parcouru autant de kilomètres plus ou moins pentus. Je n'aurais jamais été aussi heureux en vélo.

Alors, que j'aie GRAVI ou FRANCHI le col, cela ne me paraît pas le plus important.

Jean LAUTIER

«Centcolard» De MONTPELLIER (34)

Tout est dit ! Je vous confirme que c'est bien pour éviter une répétition que j'ai employé à la fois le mot «gravis» et le mot «franchis».

Jean PERDOUX

# PLAIDOYER POUR UN «CHASSEUR DE COLS»

Il fut un temps assez proche où la seule idée de gravir un col ne me serait même pas venue à l'esprit tant la chose me paraissait utopique et très au-dessus de mes modestes moyens d'alors.

Jusqu'au jour où ...

De grimpettes en grimpées et de colets en faux cols, ainsi s'opérait l'approche de ces merveilleux sommets tant redoutés.

Pour savoir ce qu'est vraiment un col, il ne suffit pas de lire une carte routière. Un col, il faut le grimper. Et le grimper à vélo. Soyez sûrs que le cyclotourisme en montagne enseigne la géographie plus sûrement que les livres.

Majesté, silence, pureté, inaccessibilité : ce sont là quelques unes des impressions le plus souvent ressenties par l'homme face à la montagne. Impressions qui expliquent et justifient en partie les rapports -faits d'amour et de crainte révérencielle- qui unissent depuis toujours l'homme et la montagne.

Pour ceux qui pédalent et qui cherchent à vaincre la montagne, le col est avant tout synonyme d'obstacle. Peu importe que cet obstacle soit un passage entre deux sommets ou le sommet lui-même. Une chose est certaine, d'une façon ou d'une autre il faut gravir de forts pourcentages. Et c'est dur... Je veux parler bien entendu des routes escarpées sur lesquelles on souffre sur le 26 voire le 28 dents. C'est là un langage que comprend tout cycliste.

La montagne implique inévitablement un fort sentiment de respect. On ne se lance pas sur ses pentes sans une très sérieuse préparation préalable n'excluant pas la crainte de l'échec. Inutile de jouer au plus finaud : en plaine, un cycliste peut facilement faire illusion, ce qui est rigoureusement impossible en montagne. On est face à face avec la nature très spéciale de la montagne, et elle se défend bien, la bougresse !

Il n'y a pas de secret pour gravir un col. Que le cycliste soit très fort ou un grimpeur moyen, il faut à tout prix «rouler en dedans», s'économiser. C'est tout d'abord, au bas du col, la vision d'ensemble de la chaîne de montagnes avec, tout là-haut, la forme acérée du sommet à gravir. Quelques lacets sont passés dans l'euphorique facilité des premiers efforts. Vient alors la douche froide des vrais pourcentages, comme si la montagne voulait faire sentir à l'intrus sa désapprobation. Je me suis très souvent trouvé dans l'état d'esprit où, les efforts de la grimpée étant tels, j'ai cru voir s'animer l'immensité des crêts neigeux, lesquels semblaient me dire: «Tu me veux, soit! Mais tu m'auras dans la souffrance!». Et, subitement, de 8 % la pente passe à 13 %. Bon sang, il faut souffrir pour de bon, se hisser au fil des virages en mettant «tout à gauche» sans avoir le secours moral d'une couronne de plus en réserve! Si vous êtes loyal avec elle, la montagne vous pardonnera une seule petite défaillance. Tous ceux qui font des cols savent que parfois il faut cesser de lutter quelques instants pour se nourrir et reprendre son souffle. Il est évident que mettre pied à terre n'est pas une fin en soi. Quelqu'un a écrit joliment que c'est «faire les honneurs du pied», reconnaître ainsi et saluer la résistance opiniâtre de la montagne.

Face à la reconnaissance de sa force, elle ne vous en voudra pas trop de marcher une centaine de mètres : au delà, ce serait trahir car un col doit être franchi sur sa machine. Vous aurez droit alors à la plus belle récompense que puisse recevoir un cycliste. La montagne vous offre majestueusement un des plus beaux panoramas du monde qui vous fait oublier la souffrance de la grimpée. Sachez ceci : vous ne serez jamais déçus car elle tient toujours ses promesses ; silence et pureté des cimes, majesté des paysages, animaux en liberté, une des plus belles flores qui soit, C'est beau, grand, fort.

Depuis l'ascension de mon premier col, le coup de foudre instantané ne fait que se confirmer. Dès lors, une seule pensée m'habite, me mine comme une drogue : je veux y retourner car je me languis de cette vieille dame séculaire aux cheveux blancs qu'est mon amie la montagne.

Au risque d'être mis à l'index par certains puristes qui vont trouver cela stupide, je suis fier d'être considéré comme un «chasseur de cols», bien que je le sois modestement par rapport à nos Archanges du Club des 100 Cols. Mais tout de même, j'avoue avec joie mon penchant et en savoure les délices jusqu'à la lie. Tout comme le chasseur de primes pourchasse un homme pour de l'argent, j'assaille respectueusement ma vieille amie pour les joies inégalées qu'elle m'offre sans compter.

Pour sceller cette amicale complicité, je fais bien modestement partie de ses confréries, toutes montagnardes, vouées à son culte : Ordre des Cols Durs et Club des 100 Cols, confréries qui ne sont pas marginales de mon Club d'origine mais ont tendance à être prépondérantes.

Pourquoi ces lignes, me direz-vous, puisque je prêche à des convaincus. Il arrive un moment où la passion est si forte qu'elle doit s'extérioriser. Et ce bonheur il est normal de vouloir le partager avec autrui. Vous qui craignez et aimez la montagne, entraînez-vous sérieusement, utilisez des braquets adaptés, et surtout soyez modestes. Ces trois conditions forment la clef ouvrant les serrures de la porte du paradis des Cyclistes. Une fois cette porte ouverte, venez au Club des 100 Cols. Lorsque vous aurez su percevoir la douce mélodie des dîmes, à l'image des Sirènes d'Ulysse, vous serez devenu un chasseur de cols doublé d'un cyclotouriste heureux.

Eternellement.

J.C. PISTORESI

## LA DEVISE DU CYCLO

### LA DEVISE DU CYCLO

Loisir et liberté,  
C'est mon seul désir;  
Nul ne peut me reprocher  
Mon goût de pédaler.  
Printemps comme hiver,  
Eté comme automne,  
Loin des villes monotones,  
Sur les routes et les sentiers,  
Dans les bois et les forêts,  
Pouvoir sans arrêt  
Continuer à rouler,  
C'est mon vœu le plus cher.

### LE CYCLOMONTAGNARD

Sur le petit ou le grand plateau,  
Je vais par monts et par vaux  
Plus je grimpe, plus c'est beau  
C'est la dure loi du vélo.

Arsène MAULAVE  
VAL de VERE

# LES COLLECTIONNEURS DE L'INUTILE

Collectionner les objets a toujours été une des préoccupations de l'homme. Oeuvres d'art, objets insolites allant de la boîte de Camembert aux bagues de cigares en passant par les timbres-postes, les porte-clés, les armes anciennes, rien n'a échappé à l'esprit de collection

Les commerçants le savent bien, il suffit de voir les enfants récupérant dans des boîtes de fromages ou les tablettes de chocolats, images d'animaux, de footballeurs ou de vedettes du disque. On est parfois époustoufflé par le montant qu'atteignent certaines enchères car la pièce rarissime n'a pas de prix pour un collectionneur.

Les cyclotouristes, gens en général paisibles et contemplatifs ont-ils échappé à cette tendance ? ma foi non, disons même que la plupart sont d'impénitents collectionneurs qui sont même allés jusqu'à se grouper pour fonder une très illustre et très honorable confrérie qu'ils ont baptisée «Club des 100 cols». Voilà ma foi une bien originale idée. Après tout pourquoi pas, cela ne cause de préjudice à personne.

Malheureusement, les membres de cette société sont bien incapables de vous montrer le moindre élément de leur collection ; on pourra toujours vous exhiber un timbre rare, un livre précieux, une lettre écrite de la main d'un personnage illustre mais un col ? Bien difficile ! Tout au plus on pourra vous montrer un papier attestant que vous avez gravi 100 cols, aidé seulement d'un cycle et de la force de vos muscles. Ajoutons que ce document n'a pas la moindre valeur juridique du fait qu'il a été établi sur la simple déclaration du bénéficiaire et que la confrérie l'a admis sans même le juger sur sa bonne mine vu qu'il a postulé par les bons offices des PTT, et d'ailleurs ladite confrérie aurait-elle voulu vérifier la déclaration qu'elle en eut été bien incapable. Alors, direz-vous, voilà une société fort peu sérieuse, qui dispense diplômes et médailles et accueille sans le moindre parrainage le premier guidon rencontré au détour d'une anonyme départementale. Cherchez bien ! et vous découvrirez que de telles sociétés dans notre monde contrôlé, codifié et informatisé sont plutôt rares.

Ainsi, le premier rigolo venu n'étant jamais monté sur une bicyclette, peut dresser une liste de cols, à l'aide des cartes Michelin ça lui prendra une heure ou deux, d'envoyer cette liste et recevoir par retour du courrier son admission dûment signée, et le tour est joué. Voilà en vérité une confrérie dirigée par des gens bien crédules et même naïfs, me direz-vous !

Eh bien oui, les dirigeants sont bien crédules mais naïfs, peut-être pas, après tout, c'est cette crédulité qui fait l'originalité du club et même son honorabilité. L'estime et la bonne foi sont l'esprit qui l'anime. D'entrée, le postulant le sait. Alors on peut légitimement se poser la question : existe-t-il des tricheurs au club des 100 cols ? Probablement oui, un club qui comprend plus de 1.800\* membres doit forcément détenir dans ses rangs des individus plus ou moins réguliers, c'est une obligation logique pour tout rassemblement humain, mais j'ai la conviction profonde qu'ils ne doivent pas être nombreux, et peut-être même se comptent-ils sur les doigts de la main.

Le fraudeur qui s'introduirait illégalement au sein de la société pourrait ainsi côtoyer sur la liste des membres les amateurs de cols et de beautés montagnardes qui, eux, ont pédalé durant dix, vingt ou trente ans, mais au fond de lui-même il saurait bien que tout cela est faux, un diplôme ou une médaille sanctionnant le mensonge ne changerait rien à la réalité, et, en définitive, si le fraudeur a trompé quelqu'un, c'est bien lui-même.

Au fond, ce club des 100 cols est une confrérie, fraternelle et bon enfant qui ne se prend pas au sérieux; décontraction ? Oui ! Mais de bon aloi et dont les membres cherchent à enrichir leur collection pour leur simple satisfaction personnelle sans en tirer la moindre vanité.

Lorsque je commençais à pratiquer le cyclotourisme ça remonte à l'année 1949, je notais en fin de saison

les cols que j'avais escaladés, il devait s'en trouver cinq ou six et chaque année, lorsque arrivait l'hiver, je jetais un coup d'œil sur les randonnées réalisées pour voir simplement combien de cols avaient été gravis, tout en convoitant les plus fameux tels Galibier ou Izoard. J'étais donc un peu un précurseur des 100 cols, mais je n'étais pas le seul, car je suppose que de nombreux cyclos avaient le même comportement. La création d'un club des 100 cols ou autre association voisine était donc inéluctable, il suffisait simplement qu'un individu ou un groupe lance l'idée et surtout la mette sur pieds. Le «club des 100 cols» était donc une fatalité comme Pâques après Carême. De part sa formule simple et originale, cette très estimable confrérie exprime la vitalité de notre fédération.

Emile SIMONET  
TAVAUX (39)

\* N D L R : 1970 Membres

## LE CHEMIN OU LA VOIE ?

En pédalant sur ma bicyclette ou en glissant sur mes skis de fonds, il m'arrive de faire un parallèle entre les parcours sur routes ou sentiers et le cheminement de la vie.

Le Chemin de notre vie ressemble à une promenade qui, à partir d'une belle plaine, peut nous mener sur des sommets encore plus beaux mais de là, nous faire descendre dans une vallée obscure et profonde.

Dans notre jeunesse, nos aînés nous servent de panneaux indicateurs. A l'âge adulte, nous devons trouver nous-mêmes notre route et, à la croisée des chemins où il n'y a plus de panneaux indicateurs, décider seul la direction à prendre. Ensuite, nous pouvons, de temps en temps, regarder en arrière comme le promeneur qui sur une hauteur jette un coup d'œil sur le chemin parcouru avec ses dédales et ses lacets. Nous voyons alors qu'ici nous avons choisi la bonne voie et que là nous nous sommes trompés. Souvent, sans y réfléchir, nous avons choisi le bon chemin mais parfois la direction était fautive. De même que nous ne commandons pas la pluie ou le beau temps pour nos promenades, nous subissons une série d'évènements ou de décisions sans pouvoir connaître l'avenir. L'important est d'arriver au bout du chemin en bonne santé physique et morale en ayant trouvé sa voie.

Claude CARLE  
St PRIEST EN JARREY (42)

# CALLE PÉDALE S'ABSTENIR

Par ce titre, je ne veux pas séparer les cyclistes en classes distinctes. Je veux simplement dire qu'il est un domaine pour lequel les chaussures classiques sont préférables.

Depuis que la marine m'a appelé à Toulon, je ne connaissais que le soleil. En début de mois d'octobre, c'est bien agréable et le temps est idéal pour ressortir mon vélo. Ainsi, un vendredi soir, je réglais mon réveil sur le soleil et me couchais. Dans la nuit, ce fut le déluge, la tempête : le vent hurlait, la pluie dégringolait; adieu montagne, vélo, soleil. Vers 6 heures 30, le réveil sonne; j'avais oublié de l'arrêter. Je me lève pour constater les dégâts dehors : miracle ! Plus un nuage, le soleil va se lever en maître, lui debout, on a le Mont Faron à portée de la main tant l'air est limpide. Le petit déjeuner est englouti, les bagages sont prêts. J'enfourche le vélo et en route vers Carqueiranne. Je rejoins Hyères par le Col du Serre. Une pause à La Londe pour acheter le pique-nique du midi et je repars.

La route est encore assez peu peuplée, aussi bien en automobiles qu'en cyclistes. Quelques deux roues me dépassent le nez dans le guidon, sans un signe, d'autres roulent avec moi, bavardent, jusqu'au croisement où nos routes se séparent. Nous sommes tous du même royaume, pourtant un monde semble séparer les premiers des seconds : quel dommage !

Il fait un temps splendide, la vue sur la mer est souvent extraordinaire. L'île de Porquerolles paraît à deux pédalées. A la Verrerie, je prends à gauche vers le Col de Gratteloup et j'enchaîne pour aller jusqu'au Col de Babaou : ils étaient deux, avec la Mouillère d'Aubert, à portée de roue. De plus, d'après le catalogue, un muletier se trouverait quelque part sur la droite de la route ; je n'ai pas vu la trace de ce qui pourrait être un col. J'ai rejoins ensuite Gratteloup après un arrêt casse-croûte, et j'ai attaqué sur Cago-ven et Landon. Entre les deux, les points de vue sur l'île du Levant sont sublimes : à travers les branches, on voit les mouettes semblables à des flocons à la surface de l'eau et l'île paraît naviguer dans le ciel.

Mais où est passé l'horizon ?

Le Col du Landon n'est pas sur la route, mais un peu plus haut à gauche, sur un chemin. Je pousse le vélo jusqu'au sommet, distant de 10 à 20 mètres et alors, surprise, le chemin se poursuit. J'ouvre la carte (IGN 1 /100 000 n° 68) : un trait noir circule à travers la forêt domaniale du Dom, passant par quatre croix : c'est ma représentation des cyclo-muletiers. Je m'assieds sur un rocher, observe la mer, le ciel; les oiseaux chantent, il n'est pas tard. Je change de chaussures et pars sur ce chemin par la gauche. J'atteins vite le Col de Labade. Ensuite, pour rejoindre le Col du Pommier la descente est parfois périlleuse. Je dépasse une voiture tout terrain remplie de chasseurs en train de déposer une partie de sa charge en des points stratégiques. Au Pommier, je tends le bras droit et roule, saute de cailloux en cailloux, vers les Cols des 4 chemins et de Port-Man. Jusque-là, pas de problème; ma foi, encore 3 ou 4 kilomètres dans cette forêt et je retrouve la route. Mais voilà, cela se corse : le chemin grimpe, se rétrécit. Je dépasse un bon nombre de chasseurs en poste. Au bout d'un moment, tout de même, je m'arrête près d'un groupe d'entre eux, accompagnées de magnifiques chiens, et leur demande le chemin pour retrouver le Col du Landon. Ils sont cinq et dans leur langage qui fait rougir le soleil, ils me proposent cinq avis différents, en fonction du chemin le moins long, le moins difficile, le plus beau... pendant que je flatte leurs bêtes. Je choisis celui qui m'éloigne le plus de leur chasse et repars sous les yeux des chasseurs étonnés de trouver un tel énergumène en un tel endroit. Au Col de Landon, je prends à gauche vers le Canadel pour rejoindre ensuite la côte, le Lavandou (bien plus jolie ville d'en haut que d'en bas !). Rendu à Bormes, je prends à gauche pour terminer ma série par le Pas de la Griotte. Puis je file vers la Londe et retour à Toulon; ce qui clôture une fort belle journée, bien remplie de paysages d'odeurs et de chants d'oiseaux.

Ce que je puis dire pour conclure, c'est que le domaine du cyclo-muletier ne se limite pas aux plus de 3 000. Dès 300 mètres, on peut trouver le même plaisir, moins grisant il est vrai. Mais, comme on dit, l'appétit vient en mangeant, alors ceux qui ne veulent pas emmener l'igloo, mais testez malgré tout la chose, essayez les petits cols et trouvez le plaisir de communier avec la nature, le plaisir de l'aventure.

Philippe JAVAL, GRAÇAY (18)

# POUSSIÈRE DE SIÈCLES SUR LES ROUTES

Sur les routes, mais pas dans le texte ! Mon but n'est pas de vous endormir un soir d'insomnie mais d'ouvrir de nouveaux horizons au sein du club car il me semble que l'on n'est pas loin de s'enliser dans la collection de pancartes sommitales. Passion innocente et somme toute juvénile mais qui en s'étalant par trop dans cette revue finira par lasser, la narration de l'ascension de la 100ème ou de la 1000ème pancarte d'un tel me donnant à la longue envie de bailler. Donc, place à autre chose, à une ouverture sur l'essence des cols : le passage. Utilitaire bien avant d'être sportif. Mais vous n'avez rien à f... de l'histoire ? Pensez pourtant qu'avec la photographie, elle est la plus noble raison pour mettre pied à terre dans un passage trop rude. Fatigué ? Jamais ! Curieux ? Toujours !

Au commencement était la faim, la toute grosse faim qui vous pousse aux pires extrémités, anéantissant même la peur ancestrale de l'inconnu. Et jadis un affamé oublia sa terreur au vestiaire, pour courir tout là haut après un chamois. Il fut le premier humain à passer un col mais l'historique de l'évènement lui échappa totalement, préoccupé qu'il était par le cuissot encore trop agile... D'autres revinrent plus tard, poussant la hardiesse jusqu'à échanger quelques outils avec les tribus de l'autre versant ou s'en aller rosser les dits voisins, pour quelque sombre broutille...

Cela fait donc quelques millénaires que les cols sont lieux de passage, voyant tour à tour défiler illuminés à la recherche de païens à convertir et guerriers aux ambitions nettement plus terre à terre et hélas infiniment plus nombreux que les précédents. La première troupe à avoir laissé d'impérissables souvenirs est celle d'Hannibal, aux éléphants si effrayants, que 2000 ans plus tard on les voit encore partout, aux dires des divers Syndicats d'Initiatives des Alpes, chacun soutenant mordicus SON col, poussant l'ânerie jusqu'à vouloir prouver le passage à l'aide d'expéditions de jeeps s'ouvrant une route dans le Clapier à grands renforts d'explosifs... Hannibal ne fit que passer, pressé d'en découdre avec les romains. Ce fut un échec... Quelques décennies passèrent avant que les légions romaines affluent sur les grands cols, déroulant derrière elles des tapis d'un genre nouveau : les voies romaines. Travail de romain que l'établissement d'une voie dans les Alpes ! Mais les esclaves étaient là pour ça... La plus belle fut sans doute celle de la Columna Jovis, l'actuel Petit-Saint-Bernard. Venue d'Augusta Praetoria (Aoste), la voie escaladait le col avec une pente relativement douce de 10 %. Douceur à la romaine, puisqu'ils préféraient monter vite, quitte à rester à plat plus loin et autant que possible sur l'adret des montagnes, la neige y fondant plus vite. Très rarement pavées, les voies étaient plutôt empierrées, sur un lit de grosses dalles qui seul subsiste aujourd'hui, après des siècles de ravinement et d'absence d'entretien. D'ailleurs le grossier pavage actuel aurait été d'un atroce inconfort pour les chariots qui passaient là car il semble que la voie ait été carrossable. Un luxe qui survivra, jusqu'à la fin du XVIIIème siècle au fond de la Tarentaise et même jusqu'en 1874 au Petit-Saint-Bernard.

Lézardé depuis belle lurette, l'empire s'écroule au Vème siècle, entraînant dans sa chute tout le réseau routier de montagne car l'insécurité devient telle, que les routes sont les voies privilégiées des invasions, plutôt que d'utiles voies d'échanges. Pourquoi alors entretenir des routes, quand il y a tant d'intérêt à les détruire pour écarter de soi le danger ? Chaque vallée se replie sur elle-même, l'autorité se morcelle et s'en est fini des grands desseins nécessaires aux longues voies de communication. Voici l'époque où on laissait aux pieds des passants la tâche de créer le chemin, ce qui ne veut pas dire que l'on ne bougeait plus. On allait à pied ou à cheval, oubliant l'usage de la roue au-delà des plaines, pour une circulation aux risques et périls des usagers, surtout au Xème siècle, époque où les sarrazins de sinistre mémoire «officièrent» surtout dans les grands cols alpins. On ne prête qu'aux riches mais il semble bien que de nombreux pèlerins s'en allant dévotement à Rome laissèrent la vie sous les cimenteries mahométans. Victimes trop démunies pour avoir d'autre destination que la chair à pâté. Prières et saints protecteurs n'y pouvaient pas grand chose, les sarrazins n'étant pas sur la même longueur d'onde... Outre ces «amusements», ils prenaient un vif plaisir à rançonner les commerçants de passage, sans toutefois trop les molester, pour qu'ils ne se découragent pas trop vite et qu'ils puissent servir plusieurs fois. Las ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse : à force d'étriper du pèlerin, nos sarrazins tombèrent sur un os, en l'occurrence saint Maieul, abbé de

Cluny. Jugeant sa prise juteuse, les Maures taillèrent en pièce la ribambelle de pèlerins qui s'était en vain placé sous la sainte protection, molestèrent quelque peu l'abbé, avant de le mettre au frais en attendant l'arrivée de la rançon qu'allait immanquablement verser la puissante abbaye. C'était en 972, sans doute à Orsières, au pied du Grand-Saint-Bernard. La rançon vint et l'abbé fut libéré. Mais fâché du peu (ou du trop !) de cas que l'on faisait de sa personne, il déclencha les foudres de la chrétienté qui, négligeant un instant ses luttes intestines, tomba à bras raccourcis sur ces hôtes par trop indésirables dans les Alpes. Depuis, les lointains descendants de ces sarrazins sont revenus dans nos montagnes, pelle et pioche à la main, au fond des caniveaux que nous ne voulons plus nettoyer. Mais c'est une autre histoire...

Les sarrazins expédiés ad patres, il restait tout de même les bandits indigènes, parfois concurrencés par quelques seigneurs locaux, peu regardants sur les moyens de s'enrichir... Triste sort que celui du voyageur d'alors qui, s'il échappait aux gredins, tombait dans les pièges sans fond de la nature, pas spécialement accueillante, surtout en plein hiver.

Ainsi en décembre 1076, quand l'empereur de Germanie Henri IV dut passer le Mont Cenis, poussé par d'impérieux motifs politico-religieux : la neige était si glacée que l'on ne pouvait tenir debout et ce fut le plus souvent en rampant que l'auguste personnage et sa suite purent descendre vers Novalaise. Quant à la reine et à ses dames de compagnie, elles furent tout bonnement enfermées dans des peaux de bœufs et tirées par les «marrons», ces indigènes précurseurs des guides. Méthode hardie coupant court à tout papotage superflu mais garantie de bosses sans nombre et de cuisants souvenirs ! Hélas, les moyens de l'époque ne permettaient guère plus et c'était plutôt sur le chapitre «sécurité» que les cols se concurrençaient, un bel exemple étant justement le Mont-Cenis et la Savoie. Au fil du moyen-âge, une dynastie prit suffisamment d'importance pour imposer une politique à la masse des petits seigneurs des vallées, plus soucieux de rentabilité immédiate que de vues à longue échéance. Les comtes, puis ducs de Savoie s'érigèrent «portiers des Alpes», en tenant fermement la porte qu'était le Mont-Cenis. Pour attirer le chaland, ils commencèrent par y assurer manu-militari la sécurité, entre le lever et le coucher du soleil. Au déjà c'était sans doute le royaume des ombres aux longs couteaux mais les honnêtes gens n'ont pas à se promener nuitamment ! Et les honnêtes gens vinrent, en assez grand nombre pour que la Dace de Suse (la douane) assure une bonne part des rentrées d'argent du duché. Oh ! Ça ne devait pas être un trafic démentiel, puisque tout passait à dos de mulet ou d'homme. Les «routiers sympas» d'alors possédaient une flottille de mulets qui, par monts et par vaux, assuraient les échanges. Ainsi ce voiturier de Lus (la Croix-Haute) qui avec ses trois bestioles faisait le trafic du bois de Lus jusqu'à Dieulefit, et s'en revenait chargé des célèbres poteries, qu'il portait jusqu'à La Mure. Commerce bien peu rentable selon nos concepts, puisqu'il ne fallait pas loin d'une semaine pour un tour du manège... Mais ainsi l'on transportait de tout: sel, huiles, vins dans des peaux de bouc, poissons salés, fruits séchés, tissus, clous et tout ce qu'une imagination fertile et plus ou moins honnête pouvait vendre à des âmes crédules... La marchandise idéale étant pourtant le bétail : voilà une denrée qui se déplace toute seule !

Le Mont Cenis était donc la grande voie de Savoie, d'autant plus que toute la politique du duché était de couler la concurrence, soit en pénalisant le passage (saisies, en 1674, de marchandises entrées en Savoie par les «routes obliques et défendues» du Grand-St-Bernard et du Simplon), soit en l'interdisant, par la prise de contrôle des cols ou des abords. Ainsi le Montgenèvre périclita à partir de 1713, date de l'installation des sardes sur les deux versants, lesquels sardes pousseront la plaisanterie jusqu'à laisser s'écouler la route bâtie sous Napoléon, pour ne pas détourner une lichette du commerce du Mont-Cenis, entre 1815 et 1850. Les Ducs de Savoie canalisant donc ce qui était alors un puissant mouvement : en 1575 on compta 655 voyageurs en 71 jours, pour la plupart marchands, avec des convois de dix à quinze bêtes. Pas dix personnes par jour mais il paraît que la peste sévissait dans les parages. Voilà pour la grande route. Pour un col secondaire comme le Lautaret, c'était carrément le désert, avec une moyenne de dix à douze personnes au mois vers 1700, d'après les registres de «l'Hôpital de la Grave». Pour enfler les chiffres, il convient pourtant d'y ajouter les passages de troupes, toujours trop fréquents et laissant des souvenirs plus ou moins agréables pour de longues années. Par exemple Henri IV (de France et de Navarre celui là), passant le Cormet-d'Arêches en 1600, après avoir commis «grandissimes folies» à Beaufort, d'après le registre des naissances...

Mais l'humble trafic mauriennais suffisait pourtant à l'entretien de notaires et de procureurs à Termignon, de banquiers juifs et lombards à Aiguebelle et la Chambre. Du beau monde, sur une route moins reluisante, vagabondant au gré des crues, alignant contre-pente sur contre-pente pour ne pas rater un village perché sur un cône de déjection, tirant droit dans la pente jusqu'à frôler les 30 %, passant même à une époque le col de la Porte, entre St Martin et St Michel, pour éviter le pas du Roc, trop soumis aux caprices de l'Arc... Une chaussée pour petits chariots solides, qui rebutera tant les premiers amateurs de confort qu'ils s'en iront passer ailleurs... Le duché réagit vite : en 1655 ordre fut donné de construire une bonne route. Un bon siècle plus tard, c'était vaguement carrossable jusqu'à Lanslebourg et de Novalaise à Turin. Entre les deux, le col, pas bien amélioré depuis le passage d'Henri IV, sept siècles plus tôt. On passait à pied ou à mulet et juché sur la bestiole, le vertige était parfois grand : «les chemins sont si raides que tant le poil hérissonne aux passagers». Tel fut l'avis de l'abbé St Vaast d'Arras en 1582. Les 77 lacets de la descente sur Novalaise lui étaient sans doute restés en travers de la gorge ! Deux siècles plus tard, les «marrons» de Lanslebourg possédaient une flottille de deux cents mulets faisant quotidiennement la navette avec Novalaise. Preuve d'un trafic en belle santé, à peine interrompu en hiver, où le col gagnait pourtant en pittoresque horrifiant : la descente se faisait en «ramasse» sur le versant mauriennais. L'engin fut d'abord un méchant fagot sur lequel on entassait les passagers et qu'un marron guidait de loin en loin. Un bourgeois de Douai trouva la chose «si raide que l'on en perd sens et entendement». Ces gens de la plaine !

Quelques siècles plus tard, la «ramasse» se trouva vaguement apparenté aux traîneaux et Arthur Young pût écrire le 21 décembre 1789 : «A la Grand-Croix nous primes place dans une machine formée de quatre bâtons que l'on honorait du nom de traîneau; une mule le tire et un conducteur, qui marche entre lui et l'animal, sert principalement à fouetter de la neige à la figure du voyageur. Quand on arrive au précipice qui plonge sur Lanslebourg, la mule est détachée et le ramassage commence. Le poids de deux personnes, ainsi que le guide qui, assis sur le devant, dirige le traîneau sur la neige avec ses talons, suffisent à le faire mouvoir. Pendant la plus grande partie du trajet il se contente de suivre humblement le chemin muletier mais de temps en temps il coupe au plus court pour éviter un lacet et, en de tels endroits, le mouvement est assez rapide, pendant quelques secondes, pour être agréable. On pourrait très facilement raccourcir le trajet de moitié et de cette façon gratifier les Anglais de la vitesse qu'ils admirent tant.» On raconte même que des gentlemen remontèrent le col plusieurs fois de suite, pour le plaisir de la «ramasse»... En tout cas, ces anglais furent les premiers à se promener en montagne.

Quant à Arthur Young, après avoir avalé à Lanslebourg «un dîner qu'en Angleterre nous nous serions empressés de porter au chenil», il poursuivit la descente de la Maurienne, aux villages «évidemment pauvres, aux maisons mal bâties», «cabanes grossières» où «les gens sont en général mortellement laids et misérables»... Comme on le voit, la prospérité de la route ne profitait guère à la vallée, les auberges elles-mêmes n'étant que d'infâmes bouges, surtout dans les cols reculés, tel le Lautaret : le guide Joannes de 1862 parle du «hideux cabaret de l'hospice du col» où l'hospitalité ne comportait qu'un coin dans une étable fangeuse, au sol détrempé, aux murs d'une dégoûtante malpropreté». Deux ans plus tard, l'alpiniste Whymper passant à La Grave : «une espèce de caravansérail à peine bâti, à demi écroulé où rien n'est solide ou garanti si ce n'est la mauvaise odeur». «Le pied'», comme on dit... Mais pourquoi les auberges vaudraient-elles mieux que les routes ? Si à l'aube du XIXème siècle les voies principales étaient dans un état pitoyable, que dire du réseau secondaire ! Mulets et piétons devaient souvent y déployer des trésors d'équilibre pour se maintenir en vie, comme sur la «route» d'Ugine à Megève où, d'après un rapport de 1757 «le chemin est si étroit qu'à peine un mulet chargé peut passer sans toucher le roc supérieur ou se jeter dans l'affreux précipice inférieur où plusieurs ont péri». A peine plus loin, à St-Nicolas, c'était un chemin boueux «où les chevaux entrent jusqu'au ventre» ! Probable exagération destinée à hâter le venue des crédits mais tout de même ! Désastre général, la Provence n'étant pas mieux lotie : les cahiers de doléance de 1789 signalent que l'on accédait au Buis «par charrettes remontant dans le lit de la rivière depuis Vaison» et dans l'arrière pays niçois les torrents étaient encore déclarés chemins publics par les statuts locaux en 1826 ! Ça n'était pas les routes idéales par temps de pluie mais c'était au moins plus large et moins raide que la totalité des voies de montagne, infâmes sentes cheminant sur les versants les plus escarpés, interdisant tout trafic digne de ce nom et cauchemar des délicats évêques lors de leurs rares tournées pastorales, la quiétude de l'évêché étant préférable à ces voyages, juste bons pour se rompre le cou...

L'an 1787 vit cependant un petit prodige: des voitures passèrent les Alpes sans avoir besoin d'être démontées ! Exploit non renouvelé depuis les romains (et encore...), grâce à la première route transalpine occidentale (1) : celle du col du Tende (1871 m). Les petits comtes de Savoie étaient devenus rois de Piémont-Sardaigne et Tende un passage stratégique entre Turin la capitale et Nice, unique port continental du royaume. Hélas, cette route eut quelques «péchés de jeunesse» : construite trop vite en lésinant sur les moyens, il fallut vite déployer d'incessants efforts pour la maintenir en état. Qui plus est, elle était tracée comme un chemin muletier, empilant les lacets en d'impressionnantes contorsions, très pénibles pour les attelages et, outre Tende, on devait escalader les cols de Brouis (879 m) et de Braus (1002 m) avant d'atteindre Nice. Un profil difficile qui clôt pourtant l'ère des «rigolos» en matière de voirie alpine. Place aux techniciens et à la folie des grandeurs. Voici Napoléon...

Donc Napoléon arriva, avec ses petits sabots et surtout ses gros canons car ce ne fut pas pour les beaux yeux des montagnards ou des marchands qu'il fit construire des routes, mais pour son usage personnel de guerrier insatiable, obsédé par l'idée de «faire passer le canon» et échaudé par le passage du Grand-St-Bernard en mai 1800. Hisser les canons sur le sentier enneigé lui avait fait perdre du temps et ce fut sans tarder que l'on perça les Alpes. Dès 1801, la route du Simplon était en chantier et l'année suivante l'ingénieur Dausse établit le tracé de la voie du Mont-Cenis, que l'on attaqua d'arrache pied en 1803, avec force piémontais du Valsesia et aussi trois mille prisonniers autrichiens, qui ne furent pas les premiers à saboter le travail. La palme revint aux «marrons», fâchés de leur rôle de «dindons de la farce». Plus de transbordements, plus de «marrons»... Déjà le spectre du chômage... Dès l'ouverture de la route en 1805, les affaires de Lanslebourg périclitèrent, malgré le «boum» sur les passages. En 1806, 1200 «voitures», 3500 charrettes et 40 000 bêtes de charge foulèrent le col. En 1810, ce furent 3000 voitures, 14 000 chariots et déjà plus que 37 000 mulets, les entrepôts de Suse débordant de marchandises en attente jusque dans les rues, le col n'étant évidemment pas déneigé en hiver. Mais ce succès posa un problème inattendu : les routes des vallées ne supportèrent pas le choc (2) et, constatant l'état barbare de la chaussée de Maurienne, Napoléon déclara : «il faut en bâtir une autre, en suivant les eaux». C'est beau le génie, quand il suffit de claquer les doigts pour que les choses se fassent... En tout cas, finies les contre-pentes sans nombre, à l'assaut du moindre cône de déjection, finis les détours sans fin par le plus infime hameau. Place aux routes régulières, larges et droites, avec en prime l'endiguement des rivières et de nouvelles terres à cultiver, chose importante dans ces vallées plus prodigues de pierraille que de gras herbages... Programme ambitieux, qui ne fut achevé qu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, juste avant l'arrivée du chemin de fer à St-Jean en 1856.

Simultanément furent donc ouverts Mont-Cenis, Simplon et Montgenèvre. Les Alpes étaient désormais moins hautes et l'élan donné (quoique assez mollement jusque vers 1840). 1813 vit l'ouverture de la route de Sestrières, d'ailleurs en voie de ruine dès 1815, l'état sarde ressuscité s'intéressant fort peu à tout ce qui n'était pas Mont-Cenis (et douane de Suse...). La Croix-Haute fut roulable en 1825, après quelques siècles de travaux «à la corse». Point trop pressé d'aboutir... Le grand boum et la construction de la plupart des routes des Préalpes, qui eut lieu vers 1850, désenclavèrent des villages qui n'avaient alors jamais vu de diligence, laquelle précéda souvent d'assez peu l'arrivée du chemin de fer. Certes, les travaux n'eurent pas toujours la fulgurance de l'éclair: en 1806 les trains réclamèrent une route pour le Petit-St-Bernard. L'administration fut attentive à la demande et, dès 1835, le plan définitif fut adopté... Cinq années passèrent avant le début des travaux, qu'un curieux coup de collier mena à La Rosière en 1859. 20 km d'un coup, ce fut presque l'ivresse de la vitesse ! Six ans et huit km plus loin, la route arrivait au col, devenu entre temps frontière avec la toute nouvelle Italie, déjà trop fauchée pour construire une route. Il fallut attendre 1874 pour que les voitures puissent passer, quand la neige voulait bien fondre, le col étant un des plus enneigés des Alpes. Ceci dit, les ingénieurs se trouvèrent fort marris de constater que «tout le mouvement de transit représenté par les piétons et les bestiaux boudait franchement la nouvelle route, pour lui préférer l'ancien chemin muletier de St-Germain». Autrement dit, la voie romaine (!), beaucoup plus courte que l'interminable serpent inimaginé en haut lieu, qui ne trouva d'utilité qu'au siècle suivant, quand les cyclistes vinrent apprécier la douceur de son profil (argument assez léger pour la dépense engagée !) et les skieurs utiliser les pistes de La Rosière.

Les grands cols chers aux cyclistes ne furent ouverts que plus tard et le plus souvent par l'armée, mégère

des plus pingre quant à la largeur des chaussées. Le Galibier ouvrit le défilé en 1879 et, dans la digne tradition militaire, le «modèle» fut modifié plusieurs fois, avec entre autre l'adjonction du tunnel en 1891, avec de lourdes portes pour que les bourrasques hivernales ne l'emplissent pas de neige et côté sud, un tracé plus doux en 1934 (la «route» des premiers tours de France partait en aval du Lautaret et gagnait le col avec une pente oscillant entre 11 et 14 %. Ajoutez-y un vélo de vingt kilos, pas de dérailleur et je vous souhaite bien du plaisir!) Vinrent ensuite Vars et le Parpaillon en 1891, Allos en 1892 et le Glandon en 1898. Une frénésie de bâtir qui truffa les Alpes de fortifications, reliées par de belles routes, si larges qu'au pied de Vars un panneau signalait les horaires de passage des deux autobus quotidiens, en ajoutant: «route étroite, croisement et virages impossibles. Avant de s'engager, s'assurer que le car est passé». Charmant encouragement, qui ne découragea cependant pas le docteur Carle, un des premiers touristes automobilistes des Alpes, qui en 1910 vit aussi la construction de la route de la Croix-de-Fer depuis le Glandon «où des tas de pierres et de ciment indiquaient sans conteste des intentions de travail»,... «Disséminés de ci de là, quelques ouvriers, en gestes gracieux et nonchalants, soulevaient de petites pierres ou remuaient une bouillie plâtreuse. Après quoi, ils se groupèrent près d'une marmite fumante et s'occupèrent activement à y tremper des carottes et autres légumes»... Malgré tout, la route fut ouverte en 1912. Il ne faut jamais désespérer!

Les disciples du Dr Carle affluant, on songea à créer des routes pour le simple plaisir des yeux. Gaspillage insensé pour les montagnards, à une époque où nombre de communes de montagne étaient encore inaccessibles en voiture (en Maurienne, le désenclavement ne sera complet qu'à la fin des années cinquante...). Mais le tourisme les fit évoluer à une allure proprement vertigineuse : en 1900 à Val-d'Isère, on recevait les hôtes à l'écurie, sans y voir malice, puisque tout le monde vivait quasiment avec les bêtes pour partager un peu de chaleur en hiver. Peu d'années plus tard, des guides menaient les promeneurs au col de l'Iseran et l'on pouvait même louer des mulets avec des bâts prévus pour le transport des bicyclettes ! En 1935, 1500 personnes vinrent skier à Val-d'Isère et la plus haute route d'Europe fut inaugurée, 111 ans après l'ouverture du Stelvio, cadet de l'Iseran de 13 mètres.

D'enfer, l'Alpe était devenue terrain de jeu, aux pièges parfois mortels aux impudents imprudents, qui croyaient l'avoir vaincue par quelques rubans de bitume...

François RIEU  
ALBERTVILLE (73)

(1) Le Brenner, au Tyrol, fut aménagé vers 1775 mais il est beaucoup plus bas : 1375 mètres.

(2) Bêtise que l'on répète de nos jours avec le tunnel routier du Fréjus. Si les «huiles» lisaient les livres d'histoire, elles apprendraient qu'il vaut mieux ne pas mettre la charrue avant les bœufs...

# INITIATION CYCLO PÉDESTRE

\* Les randonneurs de la région stéphanoise qu'ils soient à pied, à cheval, ou à bicyclette, disposent d'un merveilleux petit massif montagneux, le Pilat, prolongement nord de la Grande Echine Cévenole. Des bords du Rhône au sommet de Oeillon, le dénivelé atteint tout de même 1 200 m. C'est dire l'intérêt que portent les cyclos de la région à ce merveilleux terrain d'entraînement avant d'aborder la haute montagne. Les cyclos-muletiers trouvent aussi à assouvir leur envie. Il suffit pour cela d'emprunter les parcours des sentiers de grande randonnée qui sillonnent le Parc Naturel du Pilat (par exemple GR 7 St Chamond - Le Planil - Crêt de la Perdrix - Le Bessat - Col de la République - Le Tracol - Col de la Charousse - St Bonnet le Froid, etc).

\* Pour initier nos enfants à cette forme de cyclotourisme, nous avons un peu modifié les bicyclettes : boyaux à crampons, très petits braquets, et enlevé quelques accessoires gênant le portage, tel que le porte-bidon ; le bidon étant inutile quand on connaît les nombreuses sources et fontaines toutes plus agréables les unes que les autres.

\* Les véhicules déposent ce petit monde à la ferme refuge des Pâturaux (Tourisme et Travail), point de départ des boucles de ski de fond du foyer nordique de Burdigne (sud de Bourg Argental) 1 200 m. Par une large route forestière empierrée, nous rejoignons la Croix de Cellarier 1 260 m, où nous retrouvons le GR 7 qui va nous conduire par un chemin creux et caillouteux au Col de la Charousse 1 238 m. Nous empruntons son goudron par le versant sud, pour trouver à droite 1 120 m la route forestière qui nous conduira au Col de la Clef 1 192 m (non revêtu). De là, plein nord, un sentier forestier nous reconduit sur le GR 7 1 300 m, au pied du, Grand Felletin 1 387 m que l'on peut gravir à bicyclette si les braquets l'ont prévu. Enfin, ce sera le retour via le GR 7 par Charousse et Cellarier, non sans avoir rencontré randonneurs équestres et pédestres en bonne entente. Présence des enfants, discrétion des bicyclettes étant bien tolérées par tous, y compris par les chevaux ! (carte IGN 50 000 Parc Naturel Régional du Pilat).

M. MOUGIN

## LES FAITS DIVERS À REIMS

### RAGE DE DENTS

Un cycliste qui pédalait sportivement hier après-midi route de Witry, a dû respecter un feu rouge. Il a vu surgir un chien à la grosse mâchoire qui s'est immédiatement pris d'appétit pour la roue arrière de son vélo.

Pour le moins inquiet, le cycliste a engagé le dialogue avec l'animal qui n'a rien voulu entendre, perturbé dans sa dégustation ...

C'est alors que le maître essoufflé est apparu, gesticulant comme un pantin désarticulé : « Mon pauvre Ralf, voilà que ça te reprend ! ». Le cycliste, ne comprenant plus, a apostrophé le maître qui lui a déclaré : « Faut l'excuser, Monsieur, il a une rage de dents ! »

Pantois, le cycliste en a oublié de demander le remboursement de son pneu ...

CAPRICORNE

Histoire vraie vécue le 7.1.84

# TOI, MA BICYCLETTE

La nuit est tombée sur ma petite vie si monotone sans attrait, sans joie depuis que te voilà disparue, oh toi ma fidèle compagne au long cours. Quatre années durant, tu avais partagé les meilleurs moments de ma pauvre existence dont tu étais partie intégrante. En cela, témoin de mes peines tu as été, de mes joies aussi. Sans crainte, je puis dire que tu étais ma confidente. Lorsque la vie me faisait mal, lorsque mon cœur était en larme, sur une petite route, avec toi, je l'oubliais. A chaque coup de pied de l'existence, tu étais là toujours, Et, lorsque je te sollicitais, tu mettais un point d'honneur à me conduire au but. Non, bien sûr, tu ne rivalisais guère avec tes amies «tout campa», chaussées de boyaux et habillées de 5/10ème, mais je pouvais compter sur toi plus que sur quiconque. Souvent, tu avais le mérite de me mener à bon port. Je me souviens de notre premier brevet, un certain 200 randonneur, dans le froid et sous la pluie.

Alors néophyte, j'avais tout mis à droite malgré tes conseils de prudence. A mi-parcours, j'allais à pied. Ce n'est qu'à force de courage que nous étions rentrés chez nous, fort tard dans cette nuit glacée de la fin mars. Depuis, que de pays, que de capitales avons-nous visités ! Grâce à toi, j'avais découvert que les frontières étaient faites pour être franchies, que les peuples étaient faits pour se rencontrer. Heureux, nous l'étions à chaque bonne rencontre, lorsqu'une conversation se nouait, qu'une amitié se liait. Il est des personnes rencontrées au hasard de notre route qui, malgré le temps et l'éloignement, n'ont guère perdu le contact.

Annick qui est l'une d'elles, affiche une passion qui nous est commune : la montagne. Nous l'aimons tous deux à notre façon qui, même si elle diffère, tend vers un même idéal. Tandis qu'elle préfère la marche et l'escalade, j'ai choisi, pour ma part, de rester fidèle à ma petite reine. Nous sommes ces fameux conquérants de l'inutile qui suent sang et eau pour leur propre bien-être. La paix intérieure, la solitude différente de celle que nous enseigne si bien la vie quotidienne des grandes cités, le calme troublé seulement par des conversations entre marmottes ou oiseaux, n'entendre que la vie animale, c'est tout cela la montagne. Comment, vous pensez qu'à bicyclette, tout cela m'est interdit ? Détrompez-vous, car il n'est guère indispensable de disposer de bitume pour évoluer avec ma compagne. La porter sur mon épaule ne me fait pas peur.

Et qu'il est agréable de sillonner les sentiers en principe réservés aux seuls marcheurs ! Cet été encore, nous sommes intervenus dans un conflit opposant un mulot à un caméléon (heureusement pour ce dernier), nous avons sorti les marmottes de leur léthargie, côtoyé les écureuils, et flirté avec les biches (pas celles de Brel). N'est-ce pas ce que l'on nomme le «cyclomuletier» ?

Dans un tout autre registre, ensemble, nous nous sommes abreuvés de kilomètres avec beaucoup (trop) d'«audax». Par l'entremise de «Bordeaux-Paris» et de «Versailles-Puy-de-Dôme», nous avons découvert ce qu'est l'endurance. En nous, ces redoutables épreuves ont installé des douleurs tendineuses et des craquements dans les roulements à bille. Malgré ces avertissements, nous nous sommes lancés dans une diagonale qui, aujourd'hui, nous compte parmi ses victimes.

Avec toi aussi, j'ai collectionné les chutes, et souvent, nous avons risqué de nous briser les os et les rayons. Heureusement, très robuste tu l'étais et toujours tu te relevais. Ainsi, quatre années durant, nous avons formé une équipe extraordinaire, touchant à toutes les formes d'expression que compte le cyclotourisme et Vélocio seul en connaît le nombre exact. Aujourd'hui, je suis veuf, je viens de perdre ma compagne. La grisaille de la vie quotidienne reprend le dessus et assassine mon moral. Dehors, le jour se lève sur mon existence que désormais tu ne partageras plus jamais, toi, ma bicyclette.

J. SCHULTHEISS

# ALEXANDRIN ET LE CYCLOTOURISME

Qui donc, un jour, m'a demandé  
Pourquoi ainsi je pédalais  
De jour; de nuit, par monts et vaux,  
Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud,  
Tout ce temps pris sur la «télé»  
Et sur la grasse matinée,  
Sur les loisirs, sur le repos ?  
Qu'y a-t-il donc dans le vélo  
D'assez fort pour vouloir passer  
Des heures ainsi à s'échiner  
Sur un appareil sans moteur  
Qui s'alimente de sueur ?  
A cette question je réponds  
Par un récit. S'il est trop long,  
Sachez pourtant me pardonner  
D'avoir voulu vous amuser.

\* \* \*

Il pleuvait, il ventait, la boue couvrait la sente  
Et nous peinions bien fort, ce jour là, dans la pente  
Qu'il semblait loin ce col vers lequel nous roulions  
Et que d'efforts pour le franchir nous dépensions  
Déjà la nuit tombait, avec elle le doute  
Et, pourtant, il fallait passer, coûte que coûte.  
Point de répit, point de repos, point de repas  
Avant d'attendre au fond d'une vallée, là-bas  
Où nous savons trouver le logis accueillant  
La chaleur d'un bon feu, le potage fumant.  
La pluie nous transperçait et nous n'y voyions goutte.  
A peine pouvions-nous distinguer notre route.  
De tels moments, bien des cyclos les ont connus,  
Les connaîtront encore car il est entendu  
Qu'il y aura toujours un vélo dans la tête  
De ceux pour qui «plaisir» rime avec «bicyclette»  
Même si, à les voir ainsi crottés, trempés,  
D'autres peuvent trouver ce plaisir insensé.  
Mais voici le sommet. Il fait nuit maintenant,  
Pas une étoile au ciel ; il va falloir pourtant  
Suivre, sans y voir trop, la route sinueuse.  
La descente sera, c'est certain, fort scabreuse.  
L'espoir de découvrir, au bas, un havre chaud  
Nous incite à rester vigilants, car il faut  
Maintenant éviter les cailloux et les bosses,  
Les creux, le gravillon et, à droite, la fosse  
Qui, si nous y tombions, nous ferait, c'est certain  
Atteindre la vallée à un tout autre train  
Mais sans espoir, alors, de humer plus jamais  
Le fumet de la soupe ou celui du brouet,

Trempés comme «cyclos» et transis et gelés,  
Les doigts gourds sur les freins qui, même très serrés  
Répondent mal, nous descendons à l'aveuglette  
Soudés comme jamais, à notre bicyclette,  
Scrutant la nuit que ne perce pas nos lanternes.  
Elles projettent devant nous un léger cerne  
Que nous nous fatiguons à trop fixer des yeux ...  
Et toujours, sur le dos, ce déluge des cieux !!  
Voici enfin quelques lueurs ; c'est la vallée ;  
Avec elle, aussitôt, la chaleur retrouvée  
L'assurance du port où les cyclos, fourbus  
Pourront donner repos à leurs membres moulus,  
Faire peau neuve et, tous comme un seul, à la fête  
Se retrouver devant une profonde assiette  
Fleurant le réconfort, et se laisser aller  
A parler de „.. vélo. Pour quel autre sujet  
Vaudrait-il, là, de se lancer en des projets ?  
Les cyclos, c'est connu, ont le don de pouvoir  
Même très fatigués, vivre déjà, le soir,  
Après un si long jour sous des cieux peu cléments  
La journée qui viendra et le brevet suivant  
Pour les parer du grand ciel bleu et du soleil  
Qui leur ont tant manqué aujourd'hui. Au réveil,  
Savent-ils, la route sera sèche. Les prés  
Embaumeront, les oiseaux chanteront ; après  
La pluie, toujours, vient le beau temps pour retremper  
Le moral du cycliste et lui faire oublier  
Ces moments où le sport parfois devient labeur  
Où trempe le maillot de pluie et de sueur,  
La gamberge a ceci de bon que le chemin,  
Quand on n'y pense plus vient plus vite à sa fin  
Et que paraît l'auberge, enfin ; réalité,  
Rêve, vieux du matin, enfin réalisé.  
La fatigue s'estompe alors et le moral  
Remonte de dix crans pour n'avoir plus d'égal  
Qu'un féroce appétit ! On attendra pourtant  
D'avoir bien remisé les vélos sous l'auvent  
- Les cylos, c'est ainsi, pensent à leur monture  
Les laisser à tous vents n'est pas dans leur nature -  
Pour, alors seulement, connaître la saveur  
Du repas partagé et le simple bonheur  
De se trouver, au soir, réunis, entre amis  
A évoquer, déjà, la journée qui finit,  
Avant d'aller quérir, la conscience en paix,  
En un lit bien douillet, le repos mérité.  
Pourtant, avant de m'abandonner au sommeil,  
Je ne laisserai pas la question en éveil :  
«Pour faire du vélo ainsi, te dira-t-on,  
«Il faut être «maso» ou manquer de raison  
«N'avoir de sens commun qu'un menu brin en tête  
«Et, du côté mental, la santé pas très nette !  
Ceux qui disent ainsi ne peuvent sans torture  
Faire un seul pas sans devoir prendre leur voiture.

Ils sont aigris, ou bien jaloux, ou bien vieillards  
Bien que jeunes par l'an. Car j'en sais qui, bien tard  
En un âge avancé peuvent encor, sans peine  
Rendre un culte fréquent à la «petite reine».  
Je te dirai plutôt, en fait de conclusion  
Ce que j'ai entendu d'un ancien du guidon ;  
Il parlait, certain soir, à l'étape finie  
Et son propos valait, crois-moi, philosophie !  
«On nous croit fous, c'est sûr, à rester si longtemps  
«Sur un engin qui torture ainsi le séant  
«Et nous livre, le soir, fourbus, méconnaissables,  
«A la recherche du repos et d'une table.  
«C'est vrai ! Il ne faut pas vouloir le sort commun  
«Pour chercher son bonheur en si ardu chemin !  
«Comment comprendra-t-il, celui qui voue le sport  
«Et tout effort aux gémonies d'un mauvais sort  
«Que tu pédales ainsi, pour des «prunes», à tous vents  
«Pour te donner du mal mais, aussi, simplement,  
«Pour le lever du jour sur la belle campagne,  
«L'odeur du foin, le chant des oiseaux, la montagne.  
«On te paierait, vois-tu, tu ne le ferais pas !  
«Et jamais aucun or au monde ne vaudra  
«Eole dans le nez, la pluie qui te transperce,  
«Les muscles qui font mal et le boyau qui perce,  
«Les kilomètres, au soir, qui n'en finissent pas  
«Les «coups de pompe» qui, souvent, te laissent las  
«Ecoeuré du vélo et de la randonnée,  
«Bien décidé demain à tout abandonner  
«Et puis, le jour d'après, te retrouver vaillant  
«Comme nous aujourd'hui. Tous au lit maintenant !

\* \* \*

Le lendemain, au point du jour,  
Il pleuvait de plus belle  
Il viendra bien, aussi, le tour  
Du soleil ! Tous en selle !

P. OSWALD

# PETITE HISTOIRE DES GRANDS CHEMINS

Lors de voyages à bicyclette-ce qui est pour moi la meilleure forme du cyclotourisme, il est bien rare que l'on ne rencontre pas quelques aventures. L'essentiel est qu'elles soient pas malheureuses ou tragiques, tout au plus un peu désagréable. On garde évidemment bien mieux le souvenir de celles qui furent savoureuses ou plaisantes, se terminant agréablement sans bouleverser un programme de vacances longuement préparé.

Celle qui suit date de 1934... déjà un demi siècle. Ayant, en cyclo solitaire, parcouru l'Alsace en tous sens, escaladé tous les cols vosgiens, je disposais, grâce au beau temps persistant encore d'un capital de quelques jours et je décidais d'employer cette avance à un tour en Suisse avant de regagner Lyon.

Cependant, contrairement aux journées ensoleillées d'Alsace, je ne fus pas favorisé par le temps et c'est ainsi qu'un soir à Interlaken, après 2 ou 3 jours de pluie diluvienne ininterrompue, tout trempé malgré la pèlerine mais surtout dégoûté de cycloter avec un tel temps, ayant en vain cherché une chambre dans tous les hôtels, j'échouais dans le hall de la gare pour consulter les horaires et les possibilités de me rapatrier à Lyon par les voies les plus sèches et les plus rapides des chemins de fer fédéraux et français.

Perdu dans mon étude je sentis une main s'appesantir sur mon épaule en même temps qu'une voix dépourvue d'amabilité m'invitait à montrer mes papiers.

Le quidam était un civil je refusais mais, m'ayant montré sa carte d'inspecteur de police et invité à le suivre pour vérification je ne pouvais qu'optempérer tout en protestant et promettant de me plaindre au plus proche consul de France. Lui ayant prouvé mon identité de façon indiscutable grâce à de multiples papiers (livret militaire, permis de conduire, cartes F.F.S.C., T.C.F. etc..) et expliqué mon voyage cycliste, mes intentions et mes difficultés du moment, mon policier conscient de sa maladresse et aussi de ma promesse précédente d'en référer au consulat, s'excusa beaucoup en m'expliquant que son intervention était due à ce que mon signalement semblait correspondre à celui d'un malfaiteur qu'il recherchait. Ce n'était certes pas flatteur, à vélo on ne peut se présenter comme un dandy mais tout de même ! Pour effacer complètement la fâcheuse impression que ce contact avec la police suisse pouvait me laisser il se mit à ma disposition pour m'aider si nécessaire. Mes difficultés hôtelières exposées, après m'avoir offert un apéritif de... réconciliation, il m'accompagna à un hôtel où sur sa grande recommandation, j'eus de suite une chambre confortable et un repas particulièrement soigné propre à me rendre l'optimisme.

Le lendemain il faisait presque beau et, renonçant à tout retour ferroviaire et prématuré, je repris la route confondu devant la modération de la note étant donné la classe de l'hôtel et les prix pratiqués dans cette ville de grand tourisme.

C'est ainsi qu'ayant failli coucher «au violon» je fus hébergé à des conditions incomparables grâce à ma ressemblance (?) avec un bandit de grand chemin et à l'initiative (à défaut de perspicacité) et à la recommandation efficace d'un policier suisse.

Francisque FERLAY

Charbonnières les Bains (69) 80 ans !

# UN PETIT SUISSE DANS LA BONNETTE

Alors que nous prenions le café à Jausiers, Jean-Paul attira mon attention sur un engin posé contre le mur d'en face : quelque antiquité de ce que certains appellent la «belle époque», avec un vague paquet posé sur la garde boue arrière (en l'absence de porte bagages).

Avant que nous ayons pu pousser plus avant notre examen, la machine partit, enfourchée par un grand billard blond.

Autant dire que nous n'eûmes aucun doute à les reconnaître de loin vers la mi-montée de la Bonnette. Il suait sang et eau, debout sur son biclou, le buste presque à l'horizontale pour mieux tirer sur son guidon plat.

Il réussissait néanmoins à parler. C'est ainsi que nous apprîmes, par de courtes phrases d'un français difficile... qu'il avait 22 ans... qu'il venait de Zurich... qu'il était parti depuis 5 jours... En passant par le Grand St Bernard, le Petit St Bernard, l'Iseran, le Télégraphe, le Galibier, le Lautaret (pour mémoire)... hier Izoard et Vars... ouf ! Aujourd'hui, il avait au programme, outre la Bonnette que nous gravissions côte à côte, la Lombarde que nous avions, nous réservée pour le lendemain.

Cette énumération de grands cols à peine terminée, la route se fit un peu plus rapide, du côté des anciens forts. C'est alors seulement que nous découvrîmes qu'il n'avait pas de dérailleur (il nous fallait plus tard examiner son engin qui nous révéla un 46 x20 car lui ignorait son braquet). Sa poignée de frein avant actionnait une sorte de piston qui venait froter sur le dessus du pneu qui ne risquait pas de prendre froid dans les descentes. Pour le moment, nous admirions la technique, visiblement mise au point depuis longtemps : le petit suisse avait sauté de son biclou sans s'arrêter (sans cale-pieds, c'est plus facile me direz vous) et courait en poussant son équipage jusqu'au moment où, la route se montrant à nouveau plus clémente, il sauta sur son vélo comme il en était descendu pour reprendre sa pédalée forcenée vers le sommet.

Le spectacle était époustouflant. Et ce n'est pas le Molteni tout doré qui nous rejoignit à 2 km du col qui me contredira : quand, à son bonjour un peu narquois, Jean-Paul répondit par un «Salut, t'as vu le vélo de mon copain ?», le gars se retourna, ouvrit une bouche à en avaler son 52... et se retrouva 100 mètres derrière nous, écoeuré, jambes coupées.

Je ne sais pas si lui a fini la Bonnette. Notre petit suisse nous a quittés quand nous nous sommes planqués au camp des Fourches because la grêle. Nous ne l'avons pas revu à Isola village le soir, ce qui laisse supposer qu'il a respecté son programme.

Bernard BRIAND  
CHAMBERY (73)

# LA MOISSON

Durant les longues soirées d'hiver, où l'on fait des projets de randonnées futures, une question se pose à nous, que faire pendant les prochaines vacances ?

Pour Maurice et moi, tous deux membres du Club des Cents Cols, la réponse est toute trouvée : - chercher des cols !!!

- et où les trouver, sinon en montagne?

C'est pourquoi le profil de la randonnée Alpine, ressemblant plus à une lame de scie qu'à une règle, nous attire aussitôt.

C'est ainsi que nous nous retrouvons un 28 Juin à Antibes nos «650» lestés de 15 kg de bagages, prêts à affronter les sommets majestueux des Alpes.

Chaque jour nous apporte sa provision de cols nouveaux 5... 6... 7... et le soir à l'étape la liste s'allonge. Notre plus belle récolte d'un jour sera celle où partant de Briançon nous rejoignons Susa en franchissant successivement 9 cols dont 8 de plus de 2000. Après avoir égrainé les Alpes Françaises nous passons côté Suisse, puis Italien pour finir par les magnifiques Dolomites où nous ramassons nos plus beaux épis tels que la passo di Giau ou les 3 cimes du Lavaredo.

Le temps du mois de Juillet étant des plus propice, la moisson est excellente, et ce sont les sacoches remplies de 83 cols avec 26 plus de 2000, que nous rentrons à Castres, la tête et l'appareil photos pleins de souvenirs qui nous permettrons de meubler le prochain hiver tout en préparant les prochaines vacances, en montagne bien sûr !

Si vous avez trois semaines disponibles, si vous avez le goût de l'effort, des paysages grandioses et variés des Alpes faites cette randonnée qui vous fera découvrir un monde merveilleux grâce à un parcours judicieusement tracé.

Daniel DELPONT  
CASTRES (81)

# LES GARS DU NORD

Le numéro 11 du Bulletin des Cent Cols contient un récit étonnant de Marie Annick et Bernard Moriame, de Lille, que l'on surprend en quête de sommets, perdus dans le brouillard à proximité d'une carrière où l'on s'active à des tirs de mine, quelque part entre le Lago di Lecco et Bergamo.

En épluchant les listes de l'imposante confrérie, on dénombre 23 Belges, dont 7 Hennuyers, et 19 Nordistes dont 12 Lillois. Pas mal, mais n'a-t-on pas plus d'amoureux de la montagne que cela ?

Faut-il en conclure que nos cyclos escaladeurs n'ont plus la force de compter leurs exploits ou que la montagne les paralyse ? Nous citerons plutôt l'exemple d'Edouard Pluta qui, fort marri d'avoir tant souffert dans la Randonnée Montagnarde de Tournai, a pris sa revanche dans la Haute Montagne et s'est inscrit au Club des Cent Cols six ans plus tard.

Il n'y a sans doute pas de plus belles joies cyclotouristes que les randonnées montagnardes. L'adhésion au club incite, en plus, au jeu de la recherche. Certains n'ont pas manqué de remarquer qu'on comptait en France 200 cols de moins de 400 m, d'altitude et 30 de plus de 2.000 m. Sans parler des cols à l'étranger. Mais la Belgique pourtant «montagneuse» n'en compte pas un. Honte à nos géographes ? Précisons que la Montagne est une grande dame qui a beaucoup contribué au renom de la petite reine. La montagne se mérite, se respecte. On peut être contraint de lui «faire les honneurs du pied» mais pas le déshonneur de ne pas l'escalader honnêtement. Par précaution, mieux vaut s'équiper d'un «plus petit qu'on a pas» et prier la voiture suiveuse de rester au garage.

Alors, rendez-vous dans les montagnes et, cher vieil Oscar, tâche de savoir compter jusqu'à cent ! Moi, c'est fait !

Nota : Le Journal NORD ECLAIR de Roubaix, connaît bien les 100 cols.

André TIGNON alias «Cyclodax»

# DEUX COLS À MAJORQUE

Après une semaine Fédérale en Alsace bien remplie, il avait été décidé, qu'en famille, nous irions nous reposer dans ce havre du tourisme que constituent les Baléares. Du soleil garanti cent pour cent. Un peu de farniente de temps à autre, même pour un sportif, n'est pas désagréable.

Mais le démon vélocipédique montagnard avait déjà fait entendre sa voix chaude et persuasive : dès la réservation j'avais acheté une carte détaillée de l'île de Majorque pour le cas où il y aurait, non loin de mon lieu de séjour, quelques cols en manque de cyclistes (car là-bas, comme ailleurs, c'est plutôt le règne de dame automobile et heureusement, plus originalement et écologiquement... du vespa qui eut en son temps, en France, il y a déjà plus de vingt ans, son heure de gloire et un franc succès surtout auprès des jeunes. Que de souvenirs... mais tel n'est pas mon propos).

Bien m'en avait pris : près de Soller, où je devais séjourner, s'élevait - le mot, on le verra, n'est pas exagéré - deux cols que je me promis d'escalader à la première occasion. Il n'était pas question de prendre mon vélo par avion charter, mais la publicité me promettait des bicyclettes de location. Alors, pas de problème, au moins à priori.

En fait, j'ai pu vérifier par moi-même, ce que je savais depuis longtemps, qu'il ne faut pas confondre vélo, bicyclette et mini-vélo. Car, pour louer des mini-vélos, très facile; pour des bicyclettes très ordinaires, sans dérailleur, il fallait y regarder à trois fois et quant aux vélos dignes de ce nom, (je ne parle pas d'un super) pas un dans la contrée. Je n'allais tout de même pas faire un col avec un «bâtard», d'autant que j'ai l'habitude d'utiliser «la belle mécanique». De plus, ce n'était pas une question de snobisme ou de standing mais de possibilité ou plutôt d'impossibilité. Car même s'il ne s'agissait pas de grimper un Tourmalet ou Izoard, la route à emprunter ne ressemblait pas davantage aux Champs-Élysées (même s'ils comptent pour le grand prix de la montagne) ou à un «faux col», indigne d'une vulgaire côte. Me voilà donc désespéré. Deux cols si près, si tentants, deux cols de plus à gravir et à marquer sur ma liste... bref, tous les membres des «Cent Cols» me comprennent aisément, d'autant que l'occasion, peut-être, ne se renouvellerait plus. Heureusement, l'animateur du Centre de Vacances où j'étais hébergé finit par me trouver un «bon vélo tout neuf». Quand je le vis, mes illusions en prirent un sacré coup : c'était bien un vélo neuf, quoique poussiéreux, mais équipé de pneus demi-ballons, qui pesait bien le double du mien, sans cale-pied. Cette déception fut vite dissipée cependant, quand je constatais et c'était bien là l'essentiel, qu'il était muni d'un double plateau et, donc, d'un développement sinon idéal du moins tout à fait convenable (40 x 24).

Première matinée : Coll de Soller 496 m. Bien que les Baléares soient espagnoles, on y parle surtout le majorquin qui est plus proche du catalan que de l'espagnol lui-même. C'est pour cela que «Col» se dit non pas «Puerto» mais «Coll». La route était étroite, je la connaissais pour l'avoir déjà faite en car à mon arrivée. Elle monte à peu près son six pour cent régulièrement pendant 8 km et n'en finit pas de tourner avec ses virages en épingles qui sont, paraît-il, en comptant la montée et la descente, au nombre de soixante-trois. On part de Soller et de sa place voisine pour redescendre jusqu'à Palma. Je ferai demi-tour au sommet. Les points de vue sur Soller sont nombreux et sauvages et, au sommet, l'on domine la plaine et la grande ville de Palma.

Deuxième journée : le Coll de Puig Mayor, 1 036 mètres, le plus haut de Majorque comme l'indique son nom, une quinzaine de km de bonne montée, un peu plus rude que la veille, surtout au départ, mais la route est plus large et moins tortueuse. Les panoramas sont ici grandioses et magnifiques, surtout au sommet. A gauche, en montant, depuis le mirador Ses Basques, on domine toute la baie de Puerto Soller et sa tour génoise au pied de laquelle j'étais monté quelques jours auparavant. Le Col se termine par un tunnel et aussitôt sur la droite se trouve une réserve d'eau, qui, en ce moment, est pratiquement à sec; il paraît qu'il n'a pas vraiment plu depuis un an et demi. Un peu plus bas, au pied du Pic du Puig Mayor, s'étend une zone militaire. Comme je suis en train de musarder, ne voilà-t-il pas que je suis interpellé par un soldat zélé, à qui, dans mon espagnol rudimentaire, j'essaie de faire comprendre que je fais du tourisme et non de

l'espionnage. Avec mon vélo grand tourisme, je ne croyais pas ressembler, mais alors pas du tout, à James Bond. Même pas être tranquille en pareil endroit, c'est un comble!

En redescendant sur Soller, j'ai pris un petit chemin sur la gauche qui menait au Monasterio Santa Maria S'Olivar (des Oliviers) le bien nommé, car il est vraiment ceint d'oliviers, Le monastère est situé non loin de la grande route mais avant d'y arriver, j'ai été aussitôt frappé par une clôture bizarre : le mur est surmonté de petits triangles de pierre, percés au centre en triangles, et espacés de quelques mètres entre eux. A l'intérieur de la clôture, une chapelle ornée des mêmes triangles percés. Et dans la chapelle fermée, j'ai pu entrevoir et photographier par un trou de la porte, la statue de la Vierge et d'une sainte. En effet, j'apprendrai le lendemain par le patron d'un bistrot voisin qu'il s'agit d'une chapelle surnommée la Chapelle de Lourdes, de laquelle deux fois l'an, part un pèlerinage pour la cité mariale française. Quelle coïncidence pour moi qui habite dans les environs de Lourdes !

Il y a des Cols qui restent gravés dans la mémoire plus que d'autres. Je crois que ces deux cols majorquins seront de ceux-là. Bien sûr, je n'ai pas éprouvé le même enthousiasme, la même fierté que lorsque j'ai escaladé quelques grands 2 000 m. Mais, à cause de la beauté sauvage des paysages, d'un certain caractère exotique et anecdotique, ils figureront en bonne place au panthéon de mes souvenirs cyclotouristes.

François BONNAC  
TARBES (65)

# LES ÉLUCUBRATIONS D'UN VÉLO

Messieurs les 100 Cols,

Depuis plusieurs années, mon bon maître vous envoie un article qui vient remplir une ou deux pages de votre revue.

Cette année, RIEN.

Manque-t-il d'imagination ou estime-t-il que rien d'original ne ressortait de notre saison, je n'en sais rien, peut-être aussi est-il complexé parce que nous n'avons pas franchi de col historique à 2 ou 3000 mètres... Cela me vexe un peu car je trouve au contraire que nous avons passé de bons moments et que je me suis bien amusé. Jugez-en plutôt.

En tout début d'année, il a voulu tenter une expérience: me faire faire un «muletier» (notre 1er) le Col de Bordine, vers Châteauneuf de Contes au dessus de Nice. Chouette, pour une fois j'allais peut-être me faire porter. 0 désillusion ! Il m'a un peu porté certes, mais tellement maladroitement que toutes les épines du mauvais sentier ou il s'est perdu venaient griffer ma fragile carrosserie... et le pire c'est qu'il n'a même pas trouvé son fameux col !

A Pâques, avec une bande d'amis, nous avons été à la concentration annuelle à Brantes. J'y ai bien aimé le col de l'homme mort, regrettant toutefois que la végétation ne fut pas plus avancée. Ce jour-là il m'avait promis de grimper le col de l'Abeille mais la grêle puis la neige ont compromis ce projet. On ne l'a pas monté mais certaines situations cocasses nous ont bien fait rire.

Au printemps, il m'a emmené dans la région de St Trop. je me suis régalé dans les cols de Collebasse et de Pailhas. Moi qui aime les arbres et les fleurs, j'étais aux anges.

J'étais moins à la fête dans le Col du Fa.

Vous connaissez le Col du Fa ?... c'est un semblant de chemin qui a du être goudronné au temps des gaulois et ou il n'y a pas un mètre au même dénivelé que le précédent. En bas on est à 530 m. 8 kilomètres plus haut on se trouve à 1 500 ! Evidemment pas un seul point d'ombre et ce fou a choisi le jour le plus chaud de l'été le plus chaud que j'ai connu. Moi, je ne crains rien, mais lui... vous auriez vu ses grimaces. Je l'entendais marmonner contre le revêtement, le dérailleur, le soleil et le reste du monde. Lorsqu'il marchait à pied (oui, il a marché à pied, mais surtout ne le criez pas sur les toits, il pourrait me traiter de mouchard), il arrivait tout juste à ne pas retomber en arrière.

Le pire, le croirez-vous, c'est qu'il y a emmené sa femme. La pauvre petite était dans un état ! J'étais bien le seul ce jour-là à prendre la vie du bon côté...

N'empêche que si un jour vous êtes sur la route des gorges du Daluis tournez vers Castellet-les- Sausses, vous le trouverez un peu plus loin. Choisissez un jour de grand soleil et vous m'en direz des nouvelles.

Cet été j'ai passé d'excellentes vacances. 15 jours à Die. Un excellent hôtel ou, pour une fois, un local confortable était prévu pour nous, les vélos.

Mon bon maître s'est conduit comme un gentleman avec moi. Huit fois il m'a emmené dans des coins formidables. Je reconnais qu'il a du flair pour tracer des parcours intéressants. J'apprécie, car j'aime énormément la nature et les routes panoramiques. De plus, comme il avait du temps de libre, il a été aux petits soins pour ma mécanique. Je l'aime bien quand il est comme ça. Et les cols?... Ah les cols!...

Comme il faisait bon dans la forêt du col de la Boutière pour pique-niquer à l'ombre bienfaisante et embaumée avant de musarder dans la magnifique forêt de Saou qui mène tranquillement au Pas de Lauzens.

J'ai bien aimé aussi la petite ballade qui nous a conduit au Col de Marignac, puis, par le petit village de Lallet, nullement impressionnant malgré son canon, au Col de la Crois où il faisait vraiment bon respirer. Le Col du Rousset à la fraîcheur du matin, vous connaissez?

Quelle vue grandissante à chaque tour de roue !

Certains diront qu'il est trop fréquenté, mais pour moi qui ai l'habitude de la Côte d'Azur où les voitures nous frôlent à jet continu, je peux vous dire que je m'y suis régalé. Que de fleurs pour me regarder passer et quel parfum ces bouquets de lavandes sur la deuxième partie du col. Au sommet, récompense de rêve pour un amateur averti : un panorama inoubliable que même ces enragés d'automobilistes toujours pressés semblent apprécier. C'est tout dire...

Dans le Vercors, j'ai tout aimé, mais ce qui m'a fortement impressionné c'est le Col de la Machine en passant par «Combe Laval». Mes amis, quel précipice !

Pour en profiter au maximum, mon bon maître me faisait rouler parfois tout au bord, en pleine gauche. Je n'étais pas tellement rassuré et de plus je crains le vertige. Mais qu'est-ce que c'est beau !...

Après le Col de la Machine, nous avons été au Col de Carri. Celui-là, c'est mon meilleur souvenir de vacances. Une petite route bien goudronnée au milieu d'une forêt de rêve et une montée d'une douceur bienfaisante à souhaits. Je trouve d'ailleurs étonnant que Michelin n'ait pas bordé de vert cette partie qui m'a personnellement emballé. C'est vrai que je ne suis qu'un petit vélo un tantinet écolo-poétique et que mon opinion ne peut appartenir qu'à moi. N'empêche que j'y mettrais bien 4 étoiles...

J'ai moins aimé l'autre versant, mais comme nous étions en descente c'était bien moins important.

Dans la région de Crest, nous avons passé de bons moments qui ont noms : Cols de Deves, de Tartaiguille, de la Grande Limite, etc... Il y a d'ailleurs partout en France de ces petits cols dont on ne parle jamais et qui peuvent pourtant faire le bonheur des cyclos des familles, et où nous, les vélos, nous ne sommes pas brutalisés. Pensez-y messieurs les pédaleurs et parlez nous un peu plus de vos cols «faciles»..

Revenus dans notre région, j'y ai retrouvé l'Esterel. Celui-là, c'est mon grand copain. En automne, pour me recevoir, il se pare de bruyères aux mille tons de mauves et d'arbouses rouges et pulpeuses. Quel mérite il a ce grand ami ! Chaque année on lui brûle un peu plus les ailes l'obligeant à exposer de grandes collines calcinées à ses amis de toujours. Et pourtant il se bat pour reprendre le dessus. Il y parvient encore un peu, mais jusqu'à quand ?

Voilà Messieurs les Cent Cols ce que j'avais à vous raconter. Si ce récit ne vous a pas passionné, ce n'est pas de ma faute. Vous n'avez qu'à écrire à mon bon maître pour qu'il vous envoie un de ses récits l'année prochaine.

Le Vélo de Robert BELLONI  
ANTIBES (06)

# UNE NANA SUR UN GÉANT ITALIEN...

A Bormio, dans ma petite chambre d'hôtel, je ne dors pas, malgré la fatigue des grimpettes de la journée... Je ne dors pas car j'ai un rendez-vous d'amour, un rendez-vous très important... et on ne dort pas quand on est amoureux... Je savoure... Je laisse s'égrener les heures... Enfin 5 h sonnent !...

Je replie à la hâte mes nombreuses affaires et, doucement, je vais retrouver mon cher vélo qui a dormi dans la tiédeur de la buanderie... dernier coup d'oeil à l'ensemble vélo + sacoches et, 30 minutes plus tard, je pose mes roues hésitantes face au panneau de direction du STELVIO -le géant chéri des Italiens- Mon coeur bat la chamade... Un rêve vieux de 5 ans va se réaliser... Alors, délicieusement, dans le petit matin glacial, je me glisse sur les premières rampes... Pas un bruit... Pas un souffle... C'est l'heure exquise... Je déguste ces morceaux de STELVIO comme une «gelato», une grosse, une énorme «gelato»... doucement, par attouchements successifs comme en amour... Au 3° «tornante», je m'arrête, épuisée ?... non ! affamée !... Je sors mon camping globe-trotter pour une double ration de la spécialité «Paul Menton» -demandez sa recette !- ça tient ensuite le muscle actif jusqu'au sommet... Je remonte en selle avant que le froid ne me saisisse...

Que c'est chouette d'avoir le bonheur de se réaliser dans le sport de son choix tandis que d'autres... A cet instant, je pense à Isabelle de Reims, «Isabeau», au palmarès cyclotouriste impressionnant de victoires, de grands brevets, et qui, depuis 6 ans est handicapée et continue à faire du «vélo» en écoutant les récits de ses amis sur cassettes.

Aucun cyclo, ce matin, quelques camions, des voitures portant des skis... Les rochers ont perdu leurs allures fantomatiques ; il fait jour, le soleil apparaît dans la vallée... Je respire à pleins poumons : c'est l'atmosphère des grands cols. Un berger avec un immense troupeau traverse la route et me lance «Forza !...» avec un sourire. Je lui réponds : «Oh ! non ! Piano... Piano...». Je suis au 16° tornante et au septième ciel en même temps... J'aime les grands cols aux virages numérotés, c'est extra ! On en gomme un à chaque passage... Je mouline tranquillement, sans à-coups, doucement, et, aujourd'hui, je ne sens même pas le poids des sacoches... et un petit coup en danseuse pour relancer dans le virage... Que c'est chouette !... c'est que, mine de rien, j'arrive au sommet !... les «gelati» comme toutes les bonnes choses, ont une fin. Je dois «faire de la danseuse» sur les 2 derniers tournants... ;

Hourrah !... Hourrah !... Comment?... Pas de banderole ?... Pas de journalistes ?... Pas d'applaudissements ?... Décidément, les gens sont blasés ! Une nana débarque, dégoulinante de sueur et... rien ?... et pourtant si !... un grand bonheur !...

«La louve solitaire» n° 1587

# COLS

Après quelques incursions dans l'Est, j'ai baladé mes pneus à rythme pas trop rapide, en Alpes. Une saison à l'Ouest du Massif en sillonnant les Savoies, la saison suivante à l'Est, en Slovénie et plus particulièrement dans le Massif de POHORJE et enfin retour dans l'Ouest vers GRENOBLE. Nombreux sont les cols yougoslaves dont l'altitude est comprise entre 700 et 1500 m, très peu sont répertoriés et pour causes, d'une part non baptisé, d'autre part les routes (chemins devrai-je dire !) ignorent tout ou presque de l'asphalte.

Ces voies ne manquent pas de charme, sont tranquilles, mais en contrepartie poussiéreuses, aussi les séances chiffons sont elles fréquentes et nécessaires. Mais en adepte des cyclo muletiers, on adopte souvent les sentiers non battus, si ce n'est à coups de semelle et de toutes façons les mêmes séances chiffons sont encore obligatoires.

Et cette navigation en solitaire laisse un certain temps, même un temps certain, d'activités intellectuelles. Car, bien entendu, l'esprit chemine au fur et à mesure que les jambes moulinent ou marchent dans les sentiers, tandis que les yeux se gavent de merveilleux paysages et que les oreilles enregistrent les sons les plus divers, émis par les oiseaux, les animaux, les torrents, voire le vent, même les grands oiseaux métalliques ! Le cerveau fonctionne donc et je vous livre quelques élucubrations distillées par le mien au cours d'un bon nombre de mes expéditions solo montagnardes. Il s'agit d'associations d'idées et de phrases dont le mot-clé est COL

## A PROPOS DE COLS

Collons-nous donc la plume, sans trop la décoller du papier et prenons le collier.

Le cyclo collectionneur de cols, donc atteint de colite aigue, collaborateur des collectivités spécialisées «Cols durs» et «1 00 Cols», n'a rien d'un colonel, ni d'un coolie quand bien même il colporte sa collection dans son colis qu'il nomme sac de guidon.

Il se spécialise souvent dans le col cyclo-muletier. Son allure s'apparente alors un peu à celle du colimaçon ou du coléoptère naviguant au raz des colchiques et non en état de vol. Et lorsqu'il se collète avec une raide colline, malgré que son pas soit aérien, rien à voir non plus avec le colibri ou la colombe.

Caracolant tranquillement, il ne redoute pas de collision, ni de prise de colback avec un individu colérique qui aurait pu se l'observer dans le collimateur.

Si, par hasard, il rencontre un collègue dans ses chères montagnes, le colloque s'engage et dans le langage coloré qu'ils affectionnent, peut être, en arrivent-ils même à se donner rendez-vous en Colombie ou au Colorado !?

Comme chacun sait, pays d'Amérique, colonisés par un certain Colomb, un col bleu colossal; qui cherchait en colonisateur qu'il était, les Indes, afin d'en faire une colonie espagnole ; mais qu'avait-il dans la colloquente pour être fourvoyé de la sorte, heureusement encore que le colt n'était pas inventé ! Nos deux colistes donc, risquent fort d'arroser leur rencontres tels deux collégiens, mais sans alcool car ils attraperaient rapidement quelques coliques. Et tout le monde admet qu'il ne faut pas bricoler avec ça. Car en effet, ce bout d'intestin, le colon a de grands risques d'être décolmaté. Il ne peut plus alors s'exprimer sous la forme des traditionnels colombins, mais plutôt sous celle d'huile de colza. Brr ! rien que d'y penser, cela me met en colère ! car comment se soigner: collyres, collutoires ou autres collodions sont impuissants à colmater, ainsi qu'une colle forte, cette partie interne de l'individu.

Non, nos collecteurs de dénivelées, s'en mettent un coup derrière le collet, en empruntant à la source voisine, garantie sans colorants, ou à leur bidon. Ils ne sont généralement pas très collets montés et se tapent plutôt la colonne ou la cloche avant de se coltiner la suite de leur itinéraire, particulièrement choisi dans leurs cartes harmonieusement coloriées.

Le spécialiste en collection de cols, collets, pas, ports ou autres portets n'est pas un recolleur, seul le plaisir de la collecte et du collage de quelques noms supplémentaires (accolés d'une élévation) sur sa liste lui servent de leitmotiv permanent.

Il n'ira pas jouer à colin-maillard derrière les colonnades du Colisée dans la capitale italienne, mais plutôt admirer les colombages des vieilles maisons du massif alpin qui ont comme un air d'isbas kolkhoziennes en bois.

Quand le soir, il rentre à la maison, il rapporte certainement un quelconque colifichet à son épouse, sa douce colombine, aux yeux peut être teintés de khôl (pour n'avoir pas un air coléreux), s'il veut que son cher vélo reste colocataire de son appartement pendant encore longtemps. Se faisant de cette manière et par avance, pardonner, il pourra toujours dévorer d'un généreux croc, olives, brocolis, et autres douceurs culinaires amoureusement préparées.

Et, me direz-vous si par hasard, cette gente dame est elle aussi atteinte du même mal de collectionner, ah bien, ils collaborent, ainsi que des relations de collèges à un idéal collectif de coltineurs de bicyclette vers les sommets enneigés: le pied quoi !!

Amis cyclos, cherchez bien, il existe dans beaucoup de clubs, un tel mec, olibrius impénitent et vacciné non pas à coup de tube colombus, mais -à coup de rayons de bicyclette avec rappel épisodique.

Voilà, j'en ai terminé et j'espère que ces quelques vues empilées de bric et de broc, olympiques sûrement pas, ne vous ont pas trop importuné.

Au fait combien avez-vous trouvé de COL dans cet «A propos de cols» ? Et avez-vous remarqué que à part COL et COLLET jamais deux fois le même mot n'a été employé.

Daniel PROVOST  
Bois d'Arcy (78)

## LA MEILLEURE OU LA PIRE DE L'ANNÉE 1983 OU LA PAIX DES COLS OU PAIX AUX COLS

« Si un adversaire traversait le couloir des neutres (Autriche-Suisse) et s'approchait du territoire français, l'armée française tirerait probablement à l'arme nucléaire sur les cols alpins et jurassiens »

Général Gallois

Rapporté par NICE MATIN du 21.12.83 - page 14, en précisant que Monsieur Claude Cheysson avait rassuré la confédération helvétique. Et nous, qui nous rassurera ?

Nous, quand on tire dans les cols, c'est pas à coups de 75, même pas de 50 ... plutôt entre 30 et 40.

Va falloir que le Club des 100 Cols se mobilise pour défendre son patrimoine, va falloir occuper le terrain et placer des panneaux :

Interdit aux militaires sauf aux chasseurs Alpins cyclotouristes

Paul ANDRE

# COMPAGNON

## COMPAGNON

Été mûrissant dans un canton des Alpes.  
Des rochers, une cascade, l'eau verte.  
L'homme est assis au bord de la route,  
Il profite du soleil matinal :  
Ses vacances, il ne les a pas volées.  
Plus bas, sur la route.  
Lentement, un cycliste.  
Le dernier col franchi ensemble était Macuègne,  
Dans un sud de la Drôme, l'après-midi de Pâques.  
Ventoux bleuissait sous le soleil et Barret-de-Lioure  
Jaillissait de la roche fraîchement fleurie.  
La route maintenant a pénétré le défilé  
Et le cyclotouriste devient léger.  
Par delà ce tunnel humide,  
Dans un éclaboussement de lumière, il a vu  
Le compagnon de route qui l'attend,  
Histoire d'aller vivre ensemble le prochain col.

## RENONCEMENT

Au sommet du crêt, il vit le col convoité,  
Echine de renard endormi.  
Mais il n'osa poursuivre :  
Son vélo devenant fardeau.  
Évitant les ubacs à neige grise,  
Marche lente, pesante, petite,  
Il avait désiré le soleil des pâturages.  
Ici des bouleaux sur fond de sapinière,  
Et ce coup de tonnerre dans le lointain.  
Alors, rebroussant chemin, il garda en lui  
Le souvenir du jaune brutal des jonquilles  
Ce jour-là fleurissant le crêt de Chalam.

Bernard CHANAS  
OYONNAX (01)

# HEUREUX CENTENAIRES !

Lorsque j'ai découvert le club des 100 cols, il y a 8 ans, un de ses aspects qui m'avait alors le plus séduit, c'était la logique de son règlement, son bon sens. Comptabiliser des cols gravis ? Quoi de plus naturel en somme. Un col c'est un col, un et un font deux... Cela lui conférait un côté «science exacte» tout à fait rassurant pour qui conçoit le vélo comme un sport de plein-air.

Il en est allé ainsi jusqu'au centième et même au-delà. En ces temps là, CHACUN des cols que comptait ma liste évoquait quelque chose en moi. Une anecdote, un lieu, une altitude quand ce n'était pas les 3 à la fois. En tous cas je pouvais dire, presque sans hésiter, «oui ! je l'ai fait'ou alors «non ! mais cela ne saurait tarder». La belle époque !

Encore que tout n'était pas si clair qu'il n'y paraissait. Il suffisait et il suffit encore aujourd'hui, de prendre deux cartes différentes, de même échelle mais de deux éditeurs différents, pour s'en convaincre. L'une mentionne des cols que l'autre n'indique pas et vice-versa. Fait plus troublant : certains cols dont les listes officielles font état ne figurent sur aucune d'elles ? Aussi très vite il a fallu que je me rende à l'évidence. Contrairement à ce que j'avais toujours pensé jusque là, m'appuyant sur des faits que je croyais établis, je découvris brutalement que les cols n'étaient pas seulement l'oeuvre de la nature, mais aussi doublement celle de l'homme. D'un point de vue historique tout d'abord. D'un point de vue beaucoup plus inavouable ensuite, dont les éditeurs de cartes portent l'entière responsabilité. J'ai nommé la facilité. (Preuve flagrante que le club des 100 cols doit poursuivre son effort en s'infiltrant encore d'avantage chez ces derniers).

La banalisation des faux-cols dont le col des cyclotouristes n'est qu'un exemple, le moins représentatif selon moi, me conforta très vite dans cette idée. D'autant plus qu'à l'opposé nombre de «chose» n'avaient de col que le profil. Pas d'altitude, d'appellation encore moins. Donc de col, il n'était question. Combien de fois dans le feu de l'action, les sentiments exacerbés partant de complicité, ai-je voulu leur porter parole. Crier à la confrérie que tout n'était qu'injustice et qu'il y avait sûrement quelque chose à faire. Mais à chaque fois une descente mise là intentionnellement me ramenait à de plus justes propos. Après tout ! Les uns composent les autres ! Moyen commode s'il en est pour tourner la page.

L'expérience des randonnées hors de France, hors du «Chauvot» devrais-je dire, ne m'apporta rien que je ne sache déjà. Si ce n'est que dans certain pays très reculés, l'absence de carte détaillée me fit regretter plus d'une fois le caractère non universel de notre club.

Si les choses en étaient restées là,elles n'auraient sans doute jamais mérité un tel développement. Mais c'est précisément parce qu'elles n'en restèrent pas là que ma période dite«rose» pris fin. C'est qu'on ne manipule pas une liste de 1000 cols comme on gère une liste 10 fois plus courte. Première évidence: il est impossible de connaître l'intégralité des cols que l'on a gravis, ni même la moitié. A la question «L'as-tu fait» le plus souvent il faut savoir se contenter d'une réponse évasive. Peut être ! C'est possible ! Ça m'dis que c'chose ! D'où le double risque selon moi de comptabiliser deux fois le même col sans même s'en rendre compte ou... de créditer un col qui n'en est plus un (??). Ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre club c'est que l'on jongle avec le fantastique un peu comme Monsieur Jourdain faisait de la prose : sans en avoir conscience. Prenez ce vieux rêve de l'humanité : remonter le temps. Eh bien moi, j'affirme tout haut gravir des cols dans le passé. Ma liste 83 en fournit d'ailleurs un bel exemple. Y figurent 5 cols gravis en 79 !

Ne vous est-il jamais arrivé de comptabiliser un col à tort ? Ne croyez pas que je veuille mettre votre honnêteté en doute. Non, je veux dire en pensant l'avoir effectivement franchi, alors qu'en fait il n'en est rien. Lorsque quelques années plus tard, par hasard, vous vous êtes rendu compte de votre méprise, comment avez-vous alors qualifié cela ?... Oui, dans le futur (Surveillez-vous mon vieux !).

Autres phénomènes, autres interrogations. Prenez le mouvement des cols. Phénomène bien réel que celui là, mais sur des temps géologiques. Pas d'une année à l'autre ! Imaginez-vous grim pant l'Iseran, 3 heures

d'efforts et au sommet quelqu'un de vous annoncer: mais il est plus là ! Pire. Je connais le cas de cols qui se sont littéralement volatilisés. Disparus ! Sur les listes officielles de trace il n'est plus. Je frémis à l'idée qu'un «cent col», un jour peut être en son sommet, savourant quelques minutes de repos durement méritées, en l'espace d'un instant, avec lui fut emporté. Quelles sont les véritables raisons de tels agissements ? A défaut de réponse, j'en suis réduit à formuler des hypothèses. Pour ma part j'en vois deux :

- 1) Ils seraient le fait de luttes d'influence entre les différentes tendances qui composent les instances dirigeantes de notre confrérie (les chauvotistes contre les perdoussiens).
- 2) Ils seraient liés à des problèmes financiers. Finances en dents de scie qui ne permettraient pas certaines années d'homologuer l'intégralité des cols.

Le principe de la dent de scie expliquant fort bien les 2 phénomènes à la fois (disparition et apparition) je range le 2ème hypothèse parmi la plus probable. Encore que l'on puisse toujours imaginer, dans le cadre de la première, que l'un et l'autre prenne alternativement le dessus.

Quoi qu'il en soit, une constatation s'impose désormais. Comptabiliser des cols n'a plus pour moi ce côté «exact», ce côté rassurant qui m'avait tant séduit à l'origine. J'avoue même que je m'y perds quelque peu. En fait, tous ces phénomènes sont pour moi un véritable casse-tête. Et en l'absence d'ordinateur personnel, je suis bien dans l'incapacité d'y faire face. Aussi ma liste compte fatalement des cols qui n'en sont plus (??) et pose nécessairement sous silence des cols que j'ai pourtant gravis (??).

Qui peut dire aujourd'hui combien ma liste compte de cols ? Quel beau titre cela aurait pu faire. Mais ce n'est malheureusement qu'un cri. Le mien ! Heureusement reste l'essentiel. Le plaisir de découvrir la montagne à vélo. Car ces 1252 cols qu'ils soient... ou seulement... sont pour moi autant de moments privilégiés, souvent difficiles mais jamais ordinaires.

Jean-François MERMET  
ANNECY (74)

# VARIANTES EN OISANS

De nombreux aficionados des Alpes trouveront bien présomptueux à un pauvre parisien de parler avec assurance de l'Oisans et pourtant je me lance, avec le risque évident de faire découvrir mes ignorances, simplement pour dire que j'ai aimé les recoins de cette région, un week-end du 15 août, en en découvrant un peu plus que n'en révèle le classique B.R.A. (les seules images de l'Oisans étant pour beaucoup la vallée de la Romanche embrumée de chaleur ou de pluie, encombrée de véhicules bruyants et la Rampe des Commères).

Les variantes évoquées ici sont pratiquement toutes «roulables».

## ALPE-D'HUEZ :

S'il y a une route à éviter, c'est bien la classique D 211 depuis Bourg-d'Oisans, sauf pour «frimer» sur un vélo rutilant et en maillot publicitaire. De plus, on y cuit au soleil d'août, les lacets judicieusement disposés permettant de répartir la cuisson. Montons donc par Allemond, que l'on atteint d'ailleurs de Grenoble en évitant Rochetaillée par la petite route de Baton (2 km après Livet, à gauche au pont). Là, frondaisons et silence garantis, sous les vertigineux rochers de Belledonne. On monte ensuite en deux lacets le talus gazonné du barrage, on prend la route Villard-Reculas, en une montée sévère mais à l'ombre. Émerveillement garanti au bout de 5 - 6 km, quand on atteint la corniche au-dessus de la Romanche, avec un faux plat en prime. Belledonne, le Taillefer, la vallée d'Olle et le délicat damier de cultures au-dessous de Villard-Reculas, vieux village et constructions neuves, dans les prairies. Des pistes (à vérifier) permettent de monter directement vers le col de Poutran mais la suite de la corniche vers Huez est tellement extraordinaire ! Bourg d'Oisans, la vallée du Vénéon, le Glacier du mont-de-lans... Ne pas rater un virage, 800 mètres de vide vous contemplent !

On sort en légère descente sur Huez, que l'on traverse vers le haut. Au bout de 3 km 5, le banal et démesuré Alpe-d'Huez vous accueille. A remarquer : le logement de fonction du receveur P.T.T., qui doit susciter des vocations !

## COL DE POUTRAN :

Facile, pas vraiment sur la route mais dans l'herbe toute proche. Je vous souhaite d'y admirer comme nous un rapace gigantesque - aigle probablement, planant dans une superbe indifférence - et de couper aux bruyantes évolutions des modèles réduits d'avions. Plus loin, petits lacs et grands parkings...

## COL DE SARENNE :

Passer en contrebas de l'aéroport. D'ailleurs le décollage est étonnant à voir. Faire un peu plus loin la cauzette aux archéologues amateurs et continuer sur la route empierrée qui longe le ravin de Sarenne. Avant de descendre il y a une voie romaine que l'on croise, d'après la carte mais je ne l'ai pas vue. La route, toujours (mal) empierrée, descend dans le ravin vers l'est. Nombreux marcheurs, le GR 54 est proche. Après le passage d'un beau torrent, un seul lacet (la route a été refaite) mène au col de Sarenne (2009 m sur les cartes routières). Si on monte de 10 m à l'est, on est récompensé par un panorama sur le massif des Ecrins. Maintenant, une nouvelle piste rejoint Perron (route) puis Clavans depuis le col. Il est alors tentant d'enchaîner par Besse puis la nouvelle route en terre qui fait le tour de Sitrière, en passant à 2300 m (là on est vraiment face aux Ecrins) avant la descente rapide sur Mizoin, au-dessus du lac de Chambon.

## COLS DE CLUY ET DE MARONNE :

Du col de Sarenne, on redescend vers le sud et on prend à gauche en bas du lacet sans traverser le torrent. La route, toujours mauvaise, mène au col de Cluy (1 km 5 de montée). Dans l'herbe et rien de nouveau...

Revenir alors sur ses pas pour prendre le chemin d'exploitation qui contourne la crête de gauche. Plus une voiture, une paix royale, les Grandes Rousses et la verrue de l'Alpe-d'Huez en face. Faux plat qui tourne vers l'ouest puis le sud, pour dégringoler sur le col de Maronne. Les casse-cou peuvent tenter la descente sur la station de ski au sud : 300 m démentiels, à la limite de l'adhérence ! Les autres feront le lacet à gauche. Suit un goudron sensationnel, vers Auris puis le Cerf. Voici pour terminer la corniche ahurissante (c'est à admirer d'en bas aussi) vers Armentier. Cœurs sensibles s'abstenir de regarder autre chose que la route, les belles divagations du Vénéon par exemple, d'autant que les parapets sont rares et éviter de faire le tour dans l'autre sens, avec le vide à l'aplomb de la pédale droite !

## **LA BÉRARDE :**

Classique mais route tellement belle, d'ailleurs à faire impérativement au soleil levant, sans trop de circulation. Le pont du diable, la vue de Champhoren, etc. Si on n'est pas marcheur, n'aller jusqu'à la fin de la route que pour le B.P.F. car le village de la Bélarde même est plus parking que belvédère. Des pourcentages respectables après Bourg-d'Arud et avant Saint-Christophe font apprécier les mini-développements.

## **COLS SAULUDE ET DE SAINT-JEAN :**

Sur la route du col d'Oronon depuis Bourg-d'Oisans, on prend à gauche au pont d'Oulles la route de Villard-Reymond. Forêt fraîche et framboises. De redoutables pourcentages annoncent les deux tunnels (150 m par km). On redescend en dessous du village et on y remonte vers le versant complaisamment exposé au soleil. On peut jauger, en face à l'ouest, le Pas de l'Envous (2074 m), muletier tentant au-dessus d'Oulles. Le goudron s'arrête au village et le col de Saulude se perche quelques virages plus loin, dans l'herbe. Vue sur les grandes Rousses, la Romanche et les cols précédents. Arrêt pique-nique conseillé sur les bancs.

De là, restant au-dessus de la lisière de la forêt, un large sentier en corniche mène au-delà de la cime de Pregentil au col Saint-Jean, herbeux et sympathique, au panorama plus large. Arrêt sieste conseillé, avant la descente.

## **COLS DU PARCHÉ ET DE L'OLLIÈRE :**

De La Mure, on monte à Frugièr puis Combalberte. Une résidence moderne domine tout ça (station de ski mais sans piste ?). On s'y hisse en quelques lacets par Comboursière, on la contourne et voici un rond-point qui termine la chaussée.

A gauche part en descente la route forestière de la cabane des Cloutons (1915 m). C'est raide par endroits, c'est caillouteux mais ça rejoint le col de Parché (2003 m), après une belle corniche, un versant herbeux et la cabane des bergers. Sans brume, la vue doit être sensationnelle sur le Vercors et bien d'autres choses... Après le col, on peut rejoindre facilement la Morte au nord-est par le fond du vallon, le chalet des pâtres puis les pistes des remonte-pentes de la Crête du Grand-Serre. On peut aussi se laisser tenter par le facile col d'Ollière, en contournant le Pérollier par la piste puis le sentier presque à niveau vers l'est puis le sud. Le Taillefer est impressionnant, les bergers et troupeaux font d'agréables rencontres, les pointes rocheuses de l'Oreille du Loup sont toutes proches.

## **L'ANNÉE PROCHAINE OU UN JOUR :**

Après le Brevet élémentaire de l'Oisans, j'envisage le Brevet Supérieur, avec par exemple :

- la piste évoquée plus haut, entre Besse et Mizoin, pour sa vue sur la Meije,
  - les pistes nombreuses au-dessus des Deux-Alpes (jusqu'à 2500 m et plus),
  - la traversée muletière du pas de l'Envous entre Oulles et La Morte... mais nombreux cailloux à prévoir !
- Somme toute, comme chacun sait, on n'a jamais fini...

## RÉFÉRENCES :

1996 m Col de Poutran NGC 33 - 214  
2009 m Col de Sarenne NGC 38 - 215  
1801 m Col de Cluy NGC 38 - 178  
1697 m Col de Maronne NGC 38 - 167  
1680 m Col de Sautude NGC 38 - 166  
1842 m Col Saint-Jean NGC 38 - 185  
2003 m Col du Parché NGC 38 - 216  
2026 m Col de l'Ollière NGC 38 - 222

N.B. NGC, même pour les astronomes, c'est bien sûr le nouveau Guide Chauvot !

Joëlle et Philippe GIRAUDIN  
PARIS

## 100 COLS OU CENSEURS ?

Parfois, en lisant lettres et récits de la revue, j'ai l'impression de m'être trompé de rassemblement.

Polémiques sur le classement (?)

Polémiques sur la valeur (?) des cols -Descente, pas descente, sur le vélo, pas sur le vélo, ...

Pour moi, la quantité d'énergie que mes voisins ou moi-même ont du déployer pour vaincre tel ou tel col ne m'intéresse pas, en dehors de la valeur de souvenir les cols sont ceux qu'ils sont sur la terre, avec la Guardia et le Someiller, le Père Cornère et l'Iseran. La planète est ainsi faite.

Certains semblent souffrir de ne pas comparer leurs «performances» avec celles des autres. Je ne vois qu'une solution pour eux (qui plaira aux plus masochistes et qui aura l'avantage de réduire les listes !) : Compter un nouveau col seulement si on est reparti du niveau de la mer pour le grimper.

Moi, j'avais cru comprendre que ce qui importait, c'était surtout de parcourir la montagne, et peu en importe le sens de route et la quantité de sueur émise (si mes 74 cols passés en descente choquent quelqu'un je le pardonne). A partir du moment où il roule à bicyclette, je n'ai pas de jugement de valeur à porter sur celui qui va en Corse, sur celui qui va dans les Alpes ou le Massif Central, parce que je n'ai pas de jugement de valeur à porter sur la beauté de la Corse, des Alpes, du Massif Central.

J'avais donc l'impression de m'être trompé de rassemblement. Heureusement je rencontre, y compris dans les concentrations annuelles où je suis présent, de nombreux amis qui aiment la montagne, tout simplement et sans esprit de calcul.

Oui aux 100 cols, et non aux censeurs.

Philippe GIRAUDIN  
PARIS

# LE TAHIR EST MORT

«Le Tahir ? Mais c'est quoi le Tahir ? « Voilà bien une réflexion de gens incultivés ou plutôt «incoltivés». Si vous lisiez vos classiques, c'est la même chose qu'un canal de Panama entre deux océans; que le Pont Neuf entre les deux rives de Paris ou qu'une chaîne de vélo entre un pédalier et une roue libre. Le Tahir, c'est le plus haut, le plus grand, le plus difficile de la route «Amsterdam - New-Dehli». Le Tahir c'est la clé de voûte qui relie l'occident à l'orient. Le Tahir c'est un col !

En pleine Anatolie, entre les villes d'Erzurum et d'Agri quelque part dans l'est turc, de ses 2.471 m il barre la route de Téhéran. Allez un jour dans une entreprise de transports intercontinentaux. Allez discuter avec les chauffeurs qui du temps du Shah s'aventuraient dans les parages. A les écouter, on comprend ce que représente ce col. Certains y ont passé dix jours dans la neige, le bahut coincé par une couche de cinq mètres; d'autres y ont cassé la mécanique. Les routiers racontent ce qui fût leur aventure, entre la France et Téhéran, ce point le plus marquant, le Tahir. « Tu penses, une côte à 14%. Chargé avec 25 tonnes, c'est des bulldozers qui venaient nous tirer. Ça m'est arrivé d'y passer une semaine là-haut !».

Après une longue route dans le fond d'une vallée, quand on vient de l'ouest et d'Erzurum, arrivent les premières rampes. La fameuse piste passe d'abord un col à 2.300 m. En quatre lacets, sur des pavés et une chaussée étroite, ce que les routiers appelaient le «Petit Tahir» est franchi. Il faut dire que malgré son altitude notoire, le Tahir ce n'est pas l'Iseran. Les hauts plateaux anatoliens aux pieds du col sont tout de même à 1.900 m. Ce premier col passe encore bien. Ensuite, la piste redescend un vallon entre les montagnes et aboutit en plein sur le village de Tahir. C'est un petit bourg typique de la région avec ses maisons sans étage, avec une terrasse en guise de toit et des rues où rien n'est goudronné et où aucune organisation n'a l'air d'exister. La piste traverse donc ce village en donnant l'impression de chercher son chemin à travers les habitations. C'est là que commencent les difficultés. Il reste 6 km pour le sommet. La piste s'élève au-dessus du village, puis s'enfonce dans une nouvelle vallée, passe un col de flanc, avant d'entamer une série de lacets qui la monte au col. Le Tahir c'est ça, 2.471 m d'altitude, entre des sommets à plus de 3.000 m, dans un paysage jauni de steppe de montagne aux herbes rases et aux rochers ocres. La porte de l'Orient s'ouvre. Il ne reste plus qu'à descendre vers les hautes plaines du Kurdistan, vers la ville d'Agri. Mais voilà, tout ça c'est du passé...

Le 28 septembre dernier, (1983), après une nuit dans une station essence, j'étais au pied de ce Col. Malgré la circulation intense, malgré les coups de klaxon intempestifs des chauffeurs turcs, malgré quelques bandes stupides de gosses jetant des pierres, malgré quelques chiens (une bonne vingtaine en 40 km), tout aussi stupides que les précédents mais plus voraces, je me faisais une joie d'aller affronter ce col. Dès le lever du jour je suis en selle par un bon petit froid comme en réserve l'automne dans la région. Le matin, la route n'est pas encore chargée. Les chauffeurs turcs dorment encore pour quelques heures, et on ne voit guère que les camions hongrois qui foncent vers l'Iran livrer des marchandises. La route est belle : deux larges voies avec des bas-côtés de taille. Le goudron lui, bien que tout neuf, ressemble à une râpe de gruyère.

Après un premier petit col insignifiant, la route franchit des gorges et continue à suivre le cours de la rivière. Pour l'instant, le Tahir ne répond pas à mes espérances. La vallée est trop large, la route trop belle, les pourcentages dérisoires. A part quelques incidents dus au pays et entre autre un gamin me lançant des pierres de l'autre côté de la rivière ou encore toute la marmaille d'une cour d'école dévalant sur le bord de la route espérant bien que je m'arrête pour leur donner de l'Argent, rien n'est très excitant. Mais où est donc ce col ?

Au même train, et deux heures plus tard, à peine j'arrive au sommet sans avoir rien vu. Pas un panneau rien. La route a ensuite bien l'air de redescendre vers Agri. C'est tout de même pas ça le Tahir ? Sur la gauche, dans l'alpage, le tracé d'une piste s'engage dans une autre direction. Allons voir ! C'est en fait une large piste, pavée, sans aucun doute l'ancienne voie. «Ils ont donc court-circuité le «Petit Tahir», en déviant la route sur un col parallèle. La nouvelle route ne passe plus par le village de Tahir. Les quelques bergers qui sont là me regardent éberlués, sans rien comprendre.

Tahir est un village comme tous les autres : deux chiens de taille respectable se précipitent vers moi en aboyant et je dois les éloigner avec mon bâton puis 100 m plus loin, je retrouve la Turquie sympathique dans l'unique boutique. Il n'est pas facile d'avoir des explications sur la suite du terrain. L'ancienne route rejoint-elle la nouvelle avant ou après le col ? J'obtiens une seule réponse : la nouvelle route est la meilleure ! Peu importe, j'irai voir de mes propres yeux. De toute façon, je préfère les pistes sauvages au goudron.

La bonne vieille piste est toujours là, avec ses embûches. Dès le premier lacet, la route est barrée par deux chiens dont j'ai bien de la peine à me débarrasser. Je sors (et re-) mon bâton, je jette des pierres mais rien y fait; une fois en selle, les deux molosses repassent à la charge et viennent monter le siège. De dix mètres en dix mètres, j'arrive à la limite de leur territoire présumé et l'ascension continue. La piste est pavée de galets cassés en deux. Entre les cailloux poussent de hautes herbes. Pas un camion n'a du passer ici depuis longtemps. A quelques endroits, la chaussée s'est effondrée sur sa majeure partie, et il n'en reste que la largeur d'une charrette. Et pour finir il y a aussi des flaques de boue.

Du côté de la vallée, je ne vois toujours pas la nouvelle route vers le col, comme si elle passait devant moi, puis les derniers lacets. La pente est douce, l'ultime kilomètre est là, je suis au Tahir.

Tout est désolation : la fontaine ne coule plus, sur la droite une grande bâtisse sans volet ni porte hantée par le vent, sans doute l'hôtel bar du sommet. Pas un bruit si ce n'est celui des herbes qui bruissent. Le Tahir est mort, sans vie. Il est revenu à la nature. Plus de camions, plus d'aventures, ce n'est qu'un col parmi les autres en Turquie. La nouvelle route se contente de passer le premier col à 2.300 m et descend vers l'est sans encombres. L'aventure est maintenant ailleurs, après la frontière iranienne. Le Tahir n'est plus qu'une piste qui sert un émetteur de télévision et les alpages avoisinants.

Le Tahir est bien mort.

Christophe GUITTON  
GRENOBLE (38)

# J'AI RENCONTRÉ DES CHASSEURS DE COLS

Sensationnel !

notre reporter Edith HORIAL a réussi à obtenir un rendez-vous secret avec 3 chasseurs de col de la très mystérieuse secte «Les 100 cols». Voici son reportage.

## SAMEDI 17 H

La voiture qui doit m'emmener au rendez-vous arrive je monte, on me bande les yeux. Le voyage dure 1/2 H. Je recouvre la vue dans une pièce où traînent de nombreuses cartes montrant des tracés montagneux, des itinéraires jalonnés de cercles rouges signalant un col. Aucune carte de pays plats, uniquement les massifs montagneux, je comprends que je suis arrivée.

Trois messieurs pénètrent dans la pièce, ils sont masqués et en tenue de cyclistes de combat. A peine ai-je prononcé le mot «COL» je perçois une lueur sauvage dans le regard derrière le masque. Je perçois très vite quelle passion les habite, ils deviennent intarissables.

Oui ! ils sont chasseurs de col, oui, ils appartiennent à la secte secrète du Club des 100 cols !

Comment ils chassent ? avec un engin terriblement efficace et ravageur, j'en ai un exemplaire sous les yeux : une bicyclette d'un modèle spécial avec un triple plateau effrayant, une roue libre équipée de 26 voire 28 dents ! De plus, certains possèdent un pentomètre attaché sur le cadre de façon à mieux évaluer l'ennemi. Je comprends qu'avec un tel matériel le pauvre col ne peut guère résister.

Comment ils communiquent ? En recevant régulièrement un bulletin clandestin distribué sous le manteau et écrit dans un langage ésotérique compris d'eux seuls. Ils se retrouvent une fois par an dans un endroit retiré pour y célébrer un culte rituel en présence de leur Grand-Prêtre «Le Tout-Puissant Elie Bordat». Je frémis à l'évocation de ces cultes barbares. Des documents ? Ils possèdent des quantités de photographies. Certaines les représentent en plein effort à l'assaut du col à traquer. Ils ont l'air d'y souffrir. D'autres au contraire les illustrent juste après la victoire près de la plaque du col abattu. L'allure vengeresse du guerrier repu devant ce pauvre col vaincu et capturé me donne le frisson.

Quand chassent-ils ? Le plus souvent l'été, durant les vacances et c'est là un de leurs plus gros souci. En effet, ces chasseurs sont aussi souvent des époux dont les femmes aimeraient partir au bord de l'océan ! Catastrophe ! il faut déployer des ruses épouvantables pour expliquer que le petit dernier a une triste mine et que l'air de la montagne lui est indispensable. Certains n'hésitent pas à soudoyer le médecin de famille pour qu'il prescrive un séjour d'altitude.

Plus la conversation avance et plus je prends conscience des dégâts causés par la secte. En effet, l'examen du «catalogue des Cols de France» du grand maître Chauvot m'apprend que tous les cols ont été capturés et sont contrôlés par les membres du club. Il n'y a plus un seul col libre !

Cette révélation m'achève et je décide de partir tant mon malaise est grand. Sur le chemin du retour, je décide de fonder le FLC (front de libération des cols).

**Edith HORIAL**

reporter au Journal TRANSE-SOIR

# BOUQUET FINAL

L'ouate automnale s'étire dans les vallons en frôlant les carrés mauves des colchiques. Un vent léger dépouille silencieusement les frêles bouleaux de leurs fines feuilles ocres. C'est octobre qui annonce des jours plus rigoureux et incite le cycliste à profiter des ultimes journées ensoleillées pour compléter sa saison et s'offrir encore de belles sorties.

En l'an 83, Sauveterre accusait un brin de nostalgie après une saison très perturbée par la répétition d'ennuis de santé. Cette année laisserait l'amertume de l'œuvre inachevée, à moins que ces jours au pâle soleil lui permettent de profiter d'un coup de pédale acquis tardivement. Il aspirait encore à gravir des sommets, à découvrir de nouveaux panoramas, à «rattraper le temps perdu» en somme, afin de se prouver que les déficiences physiques n'entamaient pas sa volonté et le goût de l'effort gratuit. La montagne resterait-elle toujours sa grande amie, tout à la fois tendre et cruelle, mais toujours généreuse ?

Sallanches avait fait souffrir pour la reprise ; la Ronde du Cantal, la Randonnée des Gorges Audoises avaient affiné le coup de pédale, mais dans Pailhères, la présence de l'ami ruthénois Hygonnet avait été d'un grand secours.

Labeur et insistance sur le tortueux Rouergue, sur les austères plateaux d'Aubrac, sur les arides contreforts cévenols accentuaient la progression «pédalistique» et dissipaient un traumatisant scepticisme.

Alors, durant trois jours de mi-septembre dans les Corbières, du Château de Durfort aux Gorges de Galamus, de Couiza à Tuchan, Sauveterre fouilla les reliefs pour gravir cinquante cols de moyenne altitude, dont la rigueur indiquait à la chaîne des braquets des plus modestes.

Rassuré, le 9 octobre, il décide de respecter le rendez-vous fixé par la Confrérie de l'Ordre des Cols Durs au col de Pause, au fin fonds du Couserans ariégeois.

Il partit d'Oust, par la Vallée du Salat. A partir de Conflens, après la halte sur le pont, il emprunte une route étroite qui s'élève rapidement en lacets parmi les bois et les pâturages. Au hameau de Faup, c'est un chemin qui réserve ses traîtrises de sable, de cailloux ronds et aigus, dans un sol raviné. La pente à 15% fait glisser la chaîne du 42x22 au 30x22 puis au 30x25. L'intensité de l'effort disparaît presque, tant est bleu le ciel et tant le paysage est beau. Même la brume stagne dans la vallée pour ne pas troubler le plaisir de cette centaine de cyclistes qui avancent joyeusement et laborieusement vers les sommets.

Sauveterre grimpe avec une aisance retrouvée, une santé et une jeunesse nouvelles. Au col de Pause, heureux, il congratulera les apôtres de la religion «pédalo-muletière» entourant les grands officiants toulousains Lacourt et Dufrechou. C'est la rencontre des «purs» au langage si caractéristique de déchiffreurs de cartes I.G.N., d'amateurs de courbes de niveaux, de généraux en cuissards pointant leur doigt vers des cimes inaccessibles. C'est le rendez-vous des amoureux fous de la montagne, des collectionneurs d'altitudes, de cols, de Pas, de Portillons et même de brèches. Ce sont les conquérants des espaces 2 000, les commandos du vélo porté vers le panorama rare, qui se retrouvent au moins deux fois l'an, dans les hauts-lieux fixés par les Confréries, soit des «Cent Cols», soit des «Cols Durs».

Au col de Pause, Sauveterre devisa avec ses compagnons des grands espaces ; il y avait entre-autres, le Murétain Gilhodes et l'ami du Tour Georges Dupuy, tandis que Godefroy et sa Micheline bien qu'accomplissant là-haut leur 18ème pèlerinage, recherchaient et trouvaient encore un nouveau décor à fixer sur la pellicule.

Après la collation d'usage et la signature du modeste «Livre d'Or de l'Ordre», les pèlerins se conformèrent aux appels des cimes. Des groupes se formèrent au hasard des braquets et des difficultés. Les habitués du passage étroit entre deux cailloux, les habiles du sentier malaisé, les fins négociateurs de l'ornière,

les spécialistes du dérapage contrôlé, les agiles, les incertains, les robustes, tous ces cyclistes particuliers avançaient vers le Port, par des lacets impressionnants. Le Vallier ciselait ses reliefs dans un ciel de rêve, l'isard craintif se mirait dans l'étang bleu d'Arreau. Au Port d'Aula, après 10 km d'ascension difficile mais inoubliable, le peloton se regroupa pour consommer un frugal repas tiré du sac de guidon, plus près du ciel et de l'Espagne, sous la brise fraîche à 2 260 mètres. Des déclics fixèrent la borne limitrophe puis, dans la limpidité de l'air, un à un, prudents, les cyclistes plongèrent vers la vallée, quelques-uns pour découvrir un nouveau site à partir d'un col agreste. Sauveterre devinait dans la vallée son épouse qui descendait à pied en escamotant quelques lacets. Avant Seix, des amicaux au-revoir furent échangés par des cyclistes repus d'images féeriques. Pour certains se terminait en apothéose la saison cyclotouristique.

La soirée était belle et le soleil s'accrochait encore aux flancs de la montagne. Sauveterre voulait profiter goulûment de cette journée. De la vallée fraîche d'Ustou, il décide de s'offrir les cols de Latrape et des Escots au-dessus de la station hivernale de Guzet-Neige. Brusquement, la brume progressant en rouleaux, envahit la montagne. Des chevaux apeurés disparaurent rapidement dans la nuit subite et Sauveterre rangea son vélo dans la voiture.

Ce lundi matin, le soleil brille encore. De Seix au col de la Corre, des ombres salutaires sont très appréciées sur ces pentes abruptes. Après le col, Sauveterre quitte la vallée de Bethmale pour un sentier trop frais menant au col d'Arrech. Dans les pâturages, puis dans une forêt épaisse, la route forestière n'est guère aisée. Après le repas habituel, le col de Saét est plus débonnaire car le goudron réapparaît. Les hêtres et les chênes gigantesques sont ici alimentés par une humidité anormale et étouffante. Le col de Portech perçu tout là-haut dans ses sinueux lacets rappelle la chevauchée de la Semaine Commingeaise de 1975.

Sauveterre quitte la facile vallée du Ribaou à Lacourt pour découvrir une petite route perdue. La pente est âpre, soudaine, elle «fait mal», encore bien plus mal lorsque à Erp, le goudron laisse la place aux cailloux et à un chemin extrêmement cahoteux jusqu'au col d'Ayens. Le vent violent transperce le cycliste solitaire dans ce pays pauvre où s'accrochent encore de modestes habitations ariégeoises.

Mercredi, un soleil éclatant fait briller l'Observatoire du Pic du Midi, cependant de Luz-St-Sauveur, Sauveterre se dirige vers Gavarnie, en contemplant le Pont Napoléon et son précipice. Le long du Gave intrépide, l'automne resplendit des multiples couleurs de sa palette dans la froideur humide du matin. Gavarnie apparaît dans son écrin de montagne et ses odeurs chevalines mais Sauveterre vire vers Boucharo. Des lacets faciles serpentent parmi les estives, alors que les moutons se gorgent des dernières herbes tout en descendant vers la vallée à l'annonce des neiges. Des ouvriers remettent en état les remontées mécaniques en se hélant d'un pylône à l'autre. Après le col des Tentes, l'effort se réduit dans un faux plat qui permet de contempler un paysage magnifique avec des montagnes d'un bleu profond et des pics acérés dont les moindres détails se découpent dans le ciel clair. En contrebas, une vallée sèche attend son torrent pour polir ses roches et ses galets. Au Port De Boucharo, le bonjour à l'Espagne est terni par la présence de véhicules semblant oublier dans ce décor de rêve que Sauveterre voudrait si pur. La halte est courte car le vent frais glace la sueur. Le cycliste se laisse séduire par la descente aux sinuosités larges en emportant encore de merveilleuses images.

Jeudi, Sauveterre quitte le charmant village d'Arette par une vallée où l'humidité oppressante et froide rend le coup de pédale laborieux. De la Mouline au col de la Pierre St Martin, la pente est raide, faite de terribles soubresauts qu'il faut négocier avec sagesse et modestie. Le vent oppose de plus en plus une vive résistance au fur et à mesure de l'ascension malgré la densité de la forêt. Là-haut, dans les sommets, des coups de feu sporadiques ajoutent une note inhospitalière à cette région. Au Pas de Guilhers, les roches blanches d'un petit Larzac balayées par la tempête ne permettent aucun répit, aucune halte car Sauveterre éprouve bien des difficultés pour maintenir le vélo sur la route. Au col enfin atteint, des nuages noirs fuient rapides dans le ciel bleu et le cycliste s'élance dans la descente vers l'Espagne en espérant plus de clémence et plus de calme. Avant Isaba, le soleil réchauffe enfin les muscles raidis et Sauveterre retrouve le moral en attaquant les pentes conduisant au Port de Larrau. La montée est ici aisée car les pourcentages sont réguliers. Les douaniers espagnols contemplent la mécanique et s'étonnent de la présence d'un troi-

sième plateau. «Je ne suis pas l'Aigle de Tolède» explique Sauveterre. Au col, il faut se vêtir car le froid vif traverse le vêtement mouillé. La légère remontée vers le col d'Erroyendi constitue un agréable intermède décontractant. Les voitures s'amoncellent sur un parking réservé aux chasseurs de palombes. Dans leurs palombières, se détachant régulièrement sur la crête bleue, les chasseurs attendent les imprudents oiseaux. A ces barbares, souvent riches émigrés des villes ayant «chassé l'honnête chasseur sédentaire», Sauveterre souhaite malchance. La route descend vertigineuse vers Larrau, tandis que la pétarade sur les hauteurs s'estompe progressivement dans la fraîcheur du soir.

De Tardets, Sauveterre emprunte la petite route étroite menant au col de Sustary. Ici, point de hautes altitudes, mais une pente revêche obligeant à un effort violent. La journée a été rude, mais que de souvenirs accumulés durant cette incursion en pays basque !

Aujourd'hui vendredi, la température est bien fraîche après l'orage de la nuit. Dès les premières rampes de Marie Blaque, la route disparaît dans le brouillard, le maillot s'imprègne d'une pénétrante moiteur. Au Plateau de Bénéou, des chevaux invisibles, surpris, s'enfoncent dans les nuages, tandis que des sonnailles indiquent une présence bovine très proche. Mais soudain, un sommet apparaît, clair dans un coin de ciel bleu. Le soleil triomphe des brumes pour présenter un paysage extraordinairement clair au cycliste déconcerté. L'ascension du col d'Ichère se fait au rythme des clochettes des troupeaux. Sur les doux versants encore verts se détachent les pyramides de fougères destinées à servir de litière hivernale. Le col de Lye offre des paysages semblables avec ses pacages et ses troupeaux de brebis, et même des cohortes de porcs sauvages qui se régalent de glands dans les chênaies. Une dernière fois, Sauveterre s'étourdit de bruits et de senteurs agrestes et montagnardes.

Samedi, le soleil découpe nettement la barrière pyrénéenne. Sauveterre remet au soir son retour en Aveyron car, avec son ami Henri de Tarbes, il décide d'escalader une nouvelle fois le Tourmalet. La fraîcheur de Gripp n'est guère encourageante mais le soleil est au détour de la route. Allègres, les deux compagnons grimpent «à leur main» vers le sommet. Paysage connu certes mais aujourd'hui La Mongie paraît moins désagréable malgré ses tours bétonnées; la route déserte est pleine d'attraits. Le Pic du Midi brille de tous ses dômes. L'ascension ayant été d'une extrême facilité, Sauveterre franchit le col et s'engage sur le sentier conduisant au Relais.

Les roues tantôt s'enfoncent dans un sol moelleux ou dans le sable, tantôt tressautent sur les cailloux et dans les ravines. C'est difficile, mais quel bonheur de progresser vers des sommets si majestueux ! Le vent redouble d'ampleur et surprend à chaque virage par un souffle saisissant, qui met à nu le corps trempé. Le bleu profond du Lac d'Oncet, au milieu des éboulis, s'irise au gré du vent. Plus haut, il inquiète car, semble-t-il, au moindre écart, au moindre dérapage, il menace de vous engloutir dans ses eaux profondes. Les lacets se resserrent, le sommet approche. C'est enfin le Col des Laquets, à 2 650 m, recouvert d'une mince pellicule de neige. Malgré le vent glacial Sauveterre contemple un court instant la minuscule ville de Bagnères ensoleillée. Quel panorama sublime sur la chaîne, avec la grandeur de ses pics dentelés et enchevêtrés qui s'estompent dans l'horizon bleu !

La route qui descend vers Barèges s'approche, tandis que les eaux du Lac Rond s'agitent de plus en plus. C'est le terme de l'épopée d'octobre, le bouquet final qui fait la réussite d'une saison cycliste.

Jean BARRIE  
RODEZ (12)

# JE REVIENDRAI...

Jadis contraint de boire, pour ma santé, l'eau puante d'Allevard les Bains, je n'aime guère les villes thermales et, quand je passe à Luchon, tous les cinq ans environ, je ne m'y arrête que pour remplir mon sac. Il pèse lourd ce matin, dans le raidillon qui grimpe vers l'Hospice de France et l'éboulement me fournit une bonne raison pour monter à pied. Le passage s'est un peu amélioré depuis 1978, l'Hospice, non. Plus question d'y passer une bonne nuit : des moellons obturent entrées et fenêtres, les locaux accessibles sont livrés aux moutons. Misère et décadence. Trente minutes plus tard, l'estomac garni, les pieds chaussés, je pars pour ne plus revenir : il fait beau cette fois sur le port de Venasque. Vieux passage historique mentionné dans nos vieux livres de géographie (on nous enseignait les passages muletiers à l'école primaire, le grain a dû lever sans qu'on s'en doute...) vieux projet aussi que j'ai inclus dans une mini-randonnée de cinq ou six jours; bon époux et bon père, j'ai promis de rentrer dans les délais...

Voilà un col comme je les aime : larges lacets dans les prairies et les cailloux, pas de portage sauf vers le sommet, trois petits lacs étagés d'un bleu intense et un Hospice de France qui fait très bien en photo sur fond d'alpages. Oh ! L'excellente plaisanterie qui attend le randonneur ignorant, pris par la nuit et la pluie. Bien sûr, il peut s'arrêter au refuge du C.A.F. que je vais voir, pour ma culture montagnarde. Et bien, à part le toit et les murs...

De là, on se demande où peut bien être le passage dans ce cirque peu engageant mais on le découvre vite, entaille dans la falaise où montent, sans la franchir, des dizaines de promeneurs. Saluts, causettes, explications habituelles. Une digne vieille dame tient un singe en laisse. Je pense au dromadaire circulant à gauche qui faillit me faire tomber il y a quelque vingt ans, du côté de Tardets, élément d'une ménagerie se livrant à un petit galop hygiénique en fin de journée.

Une heure de descente me permet d'admirer les sommets voilés de la Maladeta. Reviendrai-je un jour en ce vallon faire connaissance du Trou du Toro et du Gueil du Jueù, où se perd et renaît notre Garonne ? Le chemin qui rejoint la route de Benasque est un sacré tape-cul, comme tant de chemins des Pyrénées espagnoles et ne donne guère envie de le faire en sens inverse.

Retour aux lieux habités, courte visite de Benasque aux sombres ruelles, lente descente dans la tiédeur du soir et raides lacets de Chia. J'y trouverai, après deux demandes infructueuses («No soy el duerno'..»), une grange à la tombée de la nuit, avec ce qu'il faut dedans, dont le verrou se manœuvre aussi de l'intérieur, détail important pour qui veut partir tôt sans se faire remarquer. Sous mes pieds, une femme n'en finit plus de nourrir et d'invectiver de petits animaux grouillants. J'essaie de manger sans faire de bruit. La nuit est calme, semée de tintements lointains et traversée d'effluves porcins.

Ce trait plein (Michelin 43 pli 4), qui relie Chia et Plan, c'est, pour qui l'ignorerait, le chemin du Puerto de Sahun (1989 m) et long de 30 km si l'on en croit le gribouillis peint sur un mur à la sortie du village. Montée passable dans des terres arides, descente fort médiocre en forêt, qui évitent de toute façon un long détour par le petit col de Foradada, brûlé de soleil en août comme ses semblables, Pervès, Fadas, Sarrablo, etc. Tout en bas, au niveau du Rio Cinqueta, le torrent a emporté la route dont le nouveau tracé reste rive gauche. Au prix d'un peu de marche, je passe par Salina et m'en trouve bien. Ne prenez pas le petit déjeuner au restaurant sur la grande route, il est infect.

Bielsa a une jolie placette de grand style, grouillante de touristes. Le tunnel a amené un libre service, une banque, des hôtels, des boutiques à souvenirs affreux, tels ces gourdins de toutes tailles ornés de devises «machistes» écrites dans un français curieux.

Ports d'Urdiceto, de Moudang, de Barroude, de Pinède... le choix ne manque pas pour rentrer au pays. J'ai jeté mon dévolu sur le Port Vieux mais la pente est rude et soutenue jusqu'au tunnel. Devant la bouche noire, le vieux démon du doute et de la facilité me montre le départ exécrationnel du col dont le sentier a dis-

paru depuis les travaux. Je fini par le retrouver et avec lui, la joie enfantine de grimper vers un col encore inconnu.

Trop loin, ce Port Vieux, au fond d'un vallon interminable; une vague trace, vite perdue, me mène, au pif, au Port de Bielsa, tout aussi haut mais plus près. Deux heures de marche depuis le tunnel pour atteindre cette brèche d'accès facile. En France, la brume règne, le balisage serré et bienvenu me conduit juste à l'autre extrémité du boyau transpyrénéen (ouvert en octobre 76, 3.070 m de long, pente 5%, sortie en France à 1.820 m).

Depuis Fabian, méchante grimpée le long de la Neste de Couplan, dans le jour qui finit. Les lacets ont de bien jolis noms : des Ecureuils, des Myrtilles, des Edelweiss... Je n'ai rien de l'écureuil, sinon mon poil hérissé. Ma sueur lutte contre la brume glacée et c'est transi que j'échoue, à la nuit, au chalet d'Orédon. Ici demeurent les bonheurs simples que sont un bon accueil, un repas chaud, un lit. Le corps s'abandonne, le vin endort, l'esprit vacillant décrète : «après nous le déluge».

Mais justement il est là, le déluge et toute la nuit et le matin encore et à neuf heures rien n'en laisse prévoir la fin. L'énorme chien blanc et touffu, qui vient de faire dehors sa crotte matinale et qui en a vu d'autres vient s'essorer dans mes jambes. «Alors quoi, tu es encore là ?».

Je me tâte. Redescendre sur Saint-Lary ? Pas drôle ! Alors, en route pour les sommets augustes ! Au bord du lac, les campeurs assument leur dure condition. La nature est facile à décrire, ce qui m'arrange bien. Dans le brouillard, une muraille grise : le barrage de Cap de Long. Des arbres. Sur le replat, vers les 2.000, Gribouille économisant ses pensées, chausse ses croquenots, s'enferme dans son blouson jaune serin pour bien y mariner et commence à sautiller de pierre en pierre le long du lac d'Aumar car le sentier est devenu canal. Et la grimpette commence, agrémentée de dérapages ponctués de jurons (ma voix me reconforte) Une pensée fugace au ménage Giraudin qui naguère vécut ici des heures difficiles et me voua au diable. Qu'ils se rejouissent : la malédiction s'est accomplie.

L'eau cesse de tomber, enfin. Un des chaos rocheux s'enrichit des débris d'un feu rouge, lors d'un laborieux rétablissement. D'ordinaire, ce type de difficulté m'amuse, aujourd'hui, moins.

Col de Madamète, premier rendez-vous manqué avec le Néouvielle, que le temps transformera-transforme déjà en souvenir heureux. Comme ce col ou voici un mois, trois vieux galopins méditaient, perplexes, devant un couloir vertigineux qui leur fit rebrousser chemin. Il y avait aussi de jolis lacs ensoleillés mais un nom à coucher dehors qui aurait dû éveiller la méfiance : le Landschnitzschatte. Tout ça pour ne pas grimper le Sölkerpass qu'il fallut bien «se farcir» le lendemain. Passons, passons...

Au bout de 26 ans, je comptais bien refaire visite au Pic du Midi, lointaine pyramide tronquée sur fond de suie. Dégringoler ensuite sur Chiroulet par Oncet et le col d'Aoube. Partie remise. Déglutissant un pain humide, un oeil sur l'I.G.N. 276, je mijote une traversée future qui passera par Porter et Aubert. Et il fera beau ! Inch Allah...

Au pont de la Gaubie - descente facile mais languette - pluie, brouillard et froid revenus dissiperont mes dernières velléités de grimper le Tourmalet et me montrent, façon de parler, la route de Luz.

Retour sans joie sur des routes trop connues et trop fréquentées, alternances d'éclaircies et de pluies diluviennes. Si le ciel daigne sourire sur le Plantaurel, le Kercorb est bien arrosé, la blanquette de Limoux aussi. Une formidable tramontane me propulse vers la mer, l'air de dire «File, on t'a assez vu». A Gruissan, les copains n'ont pu mettre à l'eau leur planche à voile. Femme et fille ne se sont guère baignées. «Moi, je me suis bien amusé». Il ne faut jamais perdre une occasion de faire des envieux.

Marcel BLOUD  
CLAIX (38)

# SÉDUIRE PAR LES MOLLETS

Le Grand Colombier, ce sommet d'où le vieux Jura, dans sa course finissante vers le sud, contemple les jeunes montagnes des Alpes, vous connaissez ?

Non ? Il ne peut avoir droit, il est vrai, qu'au dédain des Chasseurs de cols, étant l'un de ces «Monts» bannis du Répertoire de notre Confrérie.

Heureusement, il a d'autres titres à faire valoir et vous allez le voir.

Ce géant jurassien ne domine-t-il pas au nord du Lac du Bourget, du haut de ses 1 525 mètres, un «Cul du Bois» qui, lui, avec ses 255 mètres et sa ridicule dénivellation d'une vingtaine de mètres, est pourtant entré dans le Gotha des cols. Que l'ascension redoutable et gratuite de ce «Mont» vienne compenser le gain sans gloire de ce petit «Cul du Bois», il y a là de quoi lui valoir déjà la sympathie des cyclos. Ne vous êtes-vous jamais sentis gênés d'inscrire à votre tableau de chasse l'un ou l'autre de ces cols dérisoires qui ont nom le GUARDIA en CORSE (19 m) ou BEAULIEU sur la Côte d'Azur (23 m). Qu'un obscur Grand Colombier ignoré de notre Confrérie efface cette gêne - ou cette honte - en rétablissant un juste équilibre, voilà qui lui vaut bien une reconnaissance, n'est-ce pas ?

Quant à moi, je lui en dois une autre.

Cet après-midi d'un mois de juillet caniculaire, chevauchant mon vélo sans but précis, flânant, l'âme vagabonde, à la recherche de la fraîcheur rare sur la rive orientale du Lac du Bourget, le «Mont» dédaigné m'apparut soudain comme une proie désirable. «Et si je me le tapais ?».

Oh ! Je n'irai pas jusqu'à vous faire croire que mes scrupules d'avoir, un jour, inscrit sur ma liste du «Club des Cent Cols» le «Cul du Bois» tout proche venaient de me pousser à effacer cette honte par une héroïque chevauchée réparatrice. Un acte un peu fou tout de même car le soleil tapait fort sur les rochers vers BRISON : nulle brise ne ridait l'eau à la surface du lac.

Je m'en aperçus un peu plus, en abordant, solitaire, les virages qui se redressent en serpentant, resserrés, sur l'éperon rocheux qui domine le nœud ferroviaire de CULOZ. J'ai beau aimer le soleil qui cuit et sa chaleur qui fait, du front aux mollets, couler les toxines indésirables sur l'épiderme, l'enduisant d'un liquide luisant et visqueux; j'étais servi. Vous savez, amis cyclos, quand le goudron fond, que la sueur tombe goutte à goutte sur les lunettes, que la casquette est à ce point humectée qu'elle ne peut servir même d'éponge... Masochisme ? Sans doute un peu : pourquoi nier cette forme de perversion propre aux cyclos. Folie ? Pourquoi pas ! C'est en tout cas ce que mon épouse soupçonne, quand, rentrant de ce type de randonnées «En as-tu trouvé d'aussi fous que toi sur les routes ?» interroge-t-elle, appuyant la question d'un haussement d'épaule, pour conclure, résignée : «A ton âge ? Est-ce, Dieu, possible ?».

Un conseil : si vous ne vous êtes jamais attaqué au Grand Colombier, quel que soit le côté, surtout dans une étuve estivale : «Prenez ce qu'il faut !» Le 32 x 26 du vétéran, c'était juste et c'est tout dire !

La récompense - car il y a toujours une récompense - n'allait pas trop tarder. Sorti de la forêt, dans les pâturages à l'herbe rare et desséchée, parsemés de charmilles rabougries, l'aventure m'attendait...

Parmi les moyens de séduction multiformes - parfois surprenants - dont use le sexe prétendu fort auprès du sexe dit faible, il en est un que le Claudius BRODEQUIN, de CLOCHEMERLE, employait avec le succès que l'on sait auprès de sa Rose BIVAQUE : de beaux mollets de chasseur alpin au galbe harmonieux et conquérant. Tels desseins de conquêtes - il y a un demi-siècle - nous habitaient mes camarades et moi, lorsqu'un dimanche matin de «quartier libre», les godillots posés sur le banc de la chambrée, nous moulions nos mollets de chasseurs alpins dans d'avantageuses molletières noires de fantaisie, croisées avec art... Séduite par les mollets ! En serais-je encore capable, sexagénaire très avancé ? ... Je venais de franchir la «barrière canadienne» qui coupe la route de ses rouleaux. Sur ma gauche, dans un décor de jardin alpestre

piqué de petits rochers, dans l'ombre rare d'arbustes au feuillage inerte sous le soleil de plomb, jouait, sautillait, gambillait, folâtrait une dizaine de délicieuses chevrettes toutes plus folles les unes que les autres... Je leur prêtais l'attention distraite du vieux cyclo blasé par tant de spectacles bucoliques rencontrés, au fil des ans sur les routes et rendu, ce jour-là, insensible, indifférent, absorbé qu'il était par les signes avant-coureurs de ce que les cyclistes appellent, dans leur jargon, le «coup de pompe».

Soudain, par derrière, de la route me parvient comme le roulement d'une légère cavalcade. Intrigué, je me retourne. Vous l'avez deviné : museau en bataille, les chevrettes me poursuivent faisant crépiter sur la chaussée leurs mignons petits sabots. Elles n'ont aucune peine à rattraper un vieux cyclo épuisé. Pressantes, encombrantes, elles sont devenues dangereuses pour mon équilibre : je mets pied à terre, pose ma machine contre le talus, trouve un morceau de racine noueux traînant sur un petit éboulis, en chasse les importunes... Elles s'égaillent, à l'évidence peu convaincues de mon hostilité.

Remonté sur mon vélo, je n'ai pas donné vingt coups de pédale que le crépitement des sabots reprend ! Qu'est-ce qui les rend si pressantes ? De nouveau entouré, escorté, le même manège recommence... Chassées, elles reviennent... une fois... deux fois... trois fois. Le troupeau à chaque charge perd des chevrettes. Craintives ou lassées par une poursuite vaine ? Qui sait ce qui traverse la cervelle de ces vierges folles ?

A ma dernière tentative de fuite, la cavalcade, dans le silence de la montagne, me paraît bien légère. Derechef, je me retourne : sur la route qui luit au soleil, dans un décor dénudé, il n'y a plus qu'une chevette à l'allure altière, triomphante. Que veut-elle cette mignonne hardie et obstinée à un vieux chevaucheur décrépité ? Descendu de ma monture, désarçonné, j'attends curieux et conciliant. La mignonne ralentit sa charge, marque un moment d'hésitation, puis résolue, s'approche... alors, je sens sur mes mollets la petite langue caprine léchant le sel de ma sueur généreuse...

N'aurais-je pas lu déjà le récit d'une telle aventure survenue à d'autres cyclos ? Il me semble. Ma propre aventure n'aurait donc rien d'original qui vaille la peine de la conter ? Si, pourtant, et pour ses conclusions.

Maintenant allongé, au repos sur le faite du Mont, mâchonnant une pâte de fruit, me désaltérant - si l'on peut dire - d'un reste d'eau tiède de mon bidon, ma méditation prend un tour de mélancolie... Les mollets séducteurs du fringant chasseur alpin des années trente n'ont donc plus que la vertu de séduire une chevette sur les flancs du Grand Colombier ? J'en étais là de mon nostalgique retour vers le passé, quand surgit dans ma mémoire cet aphorisme que prononçait, de la façon la plus crue, dans notre patois savoyard, un vieux paysan de mon village : «Plus le bouc est vilain, plus la chèvre l'aime !».

Je n'avais donc plus d'illusions à me faire sur la beauté ou le charme de mes formes. Mais si je dois au Grand Colombier, dans une journée caniculaire d'avoir réduit en cendre un reste d'illusion, je lui dois en contrepartie la fraîcheur d'une rencontre qui en vaut bien d'autres : celle dans la solitude, le silence, la beauté de la montagne d'une gentille chevette, innocente et primesautière.

Jean-Gaspard PERRIER  
CHAMBERY (73)

# POUR LES COLS EN DESCENTE...

Il est question dans les revues n° 10 et 11 du Club d'une adjonction au règlement : «avoir franchi à bicyclette et, dans le sens de la montée au moins 100 cols différents». Ce qui semble à certains si évident ne l'est pas du tout pour d'autres, dont je fais partie.

Il est parfois difficile de savoir si on a passé un col dans le sens de la montée. Prenons l'exemple connu du Col du Télégraphe. Que l'on vienne de Valloire ou de St Michel de Maurienne, il faut monter pour y accéder, mais du côté Valloire, c'est court et facile, comparé à l'autre côté. Doit-on en conclure que pour prétendre avoir monté le Télégraphe, il faut l'avoir escaladé depuis St Michel de Maurienne ?

Vous répondez oui. Si vous êtes logique vous devez alors admettre les points suivants :

- il faut faire le même raisonnement pour tous les autres cols et déterminer pour chacun le seul côté qui compte (le plus difficile, puisqu'il y aura toujours un côté plus difficile que l'autre) ;
- en poussant davantage le raisonnement, il faut aussi déterminer le point de départ de l'ascension pour chaque col; pour le Col du Télégraphe, le point de départ ne serait pas St Michel de Maurienne puisqu'on peut partir de plus bas ... il faudrait partir d'Aiguebelle (en suivant la vallée de l'Arc) ou de Grenoble (en suivant la vallée de l'Isère) ou de Valence ou ... du bord de mer (vallée du Rhône) ! Voilà où nous emmène ce point de vue ..., du travail en perspective pour refaire la «bible» de Monique et Robert Chauvot.
- il est interdit d'enchaîner des cols, d'en monter deux ou trois à la suite, il faut pour chacun repartir à zéro !

Vous répondez non. Vous admettez donc que pour avoir franchi un col dans le sens de la montée, il suffit d'avoir monté un peu. Mais alors ..., imaginez que vous descendiez du Col du Galibier vers le Col du Lautaret, col que vous franchissez (malheureusement) en descente. Pour pouvoir homologuer le Lautaret, il vous suffit de descendre 500 m (500 m suffisent : prétendre le contraire rendrait l'homologation de nombreux cols, comme des cols corses, impossible !) puis de faire demi-tour pour franchir le Lautaret dans le sens de la montée et pour pouvoir vous l'homologuer la conscience tranquille ... Nous nous apercevons que cette adjonction : «dans le sens de la montée» veut en fait introduire la notion de mérite : il faut mériter un col. Mais alors :

- les cols difficiles doivent-ils compter plus que les cols faciles ? (Si oui, attention aux calculs ! Longueurs pourcentages, dénivellations, états du revêtement, forces du vent, températures ...);
- faut-il ne pas compter un col où l'on a mis pied à terre, où l'on a marché pour se reposer, où l'on a pris une photo (pour ne pas montrer qu'on veut se reposer...)?
- faut-il déterminer pour chaque col un développement minimum à utiliser (s'il est trop petit, c'est trop facile, ça ne compte pas !).

On se perd dans des considérations qui n'ont plus rien à voir avec le cyclotourisme, avec l'esprit du Club des Cent Cols. Chacun peut très bien s'imposer ses propres règles pour homologuer ses cols, pour savoir s'il les mérite, pour en jouir ... mais le Club ne doit pas imposer «dans le sens de la montée». Ce qui est essentiel, c'est de rassembler les amoureux de la bicyclette en montagne. Ce qui compte, c'est d'avoir du plaisir à franchir des cols, de voir de beaux paysages, de se rencontrer entre amis sans mauvaises arrière-pensées ... alors, pour les cols en descente ! Et qu'on n'en reparle plus.

Bernard MIGOT  
CLEFS (49)

# HISTOIRES SUISSES

En 1983, j'ai fait partie de ces mauvais Français qui sont allés manger le pain des étrangers et des Suisses dans mon cas personnel.

Après avoir franchi la frontière par un beau muletier, le col de Chesery, histoire de ne pas faire viser mon carnet de change à la douane, je me suis retrouvé sur la route surchauffée qui va de Mouthey à Martigny. La circulation y est infernale et je m'empresse de la quitter en apercevant une petite route sur la droite. Un rapide coup d'œil à la carte m'indique qu'elle rejoint la nationale quelques kilomètres plus loin, en lui restant sensiblement parallèle. Ce sera toujours ça de pris.

Or, cette petite route ne tarde pas à s'élever, gentiment d'abord, puis avec insistance au point que, sous l'effet de la pente, des bagages et de la chaleur, ma progression devient de plus en plus problématique. Rien n'est plus pénible que de se faire surprendre par une difficulté imprévue. Vous allez passer les cols les plus larges et les plus raides avec une facilité déconcertante, parce que vous y êtes préparés mentalement, vous êtes d'ailleurs venus pour ça mais que surgisse une bosse anonyme dans la vallée où vous comptiez vous refaire une santé et vous voilà plantés !

Avisant alors une fontaine dans un hameau, j'en profite pour me rafraîchir les idées et me désaltérer. Avant de repartir, j'interroge un brave homme qui m'observait sur le pas de sa porte, en lui demandant bêtement si ça montait encore longtemps.

Un Suisse ne répond jamais à la légère. Il m'a vu arriver avec mon chargement et a pu juger de mon état de fraîcheur tout relatif. D'ailleurs le fait même d'avoir posé cette question révèle un état de forme incertain, voire défaillant. Finalement, il me fait une réponse qui témoigne d'un sens certain de la précision : «ça dépend à quelle vitesse vous allez... (lire avec l'accent du Valais). «Vous savez, lui dis-je, plus ça monte et moins je vais vite». Ma remarque introduit un surcroît de complexité qui vient corser le problème. En effet, si je vais de moins en moins vite, je mettrai de plus en plus de temps. Allez donc savoir avec ces cyclistes à vitesse variable ! Heureusement, notre homme a les pieds sur terre et il sait ramener le problème sur des bases plus sûres où il maîtrise mieux les données : «Ecoutez, à pied, en allant d'un bon pas, il faut compter vingt minutes». Je ne me souviens plus quel temps il m'a fallu, ni quelle distance il me restait. Mais j'ai appris à ne plus confondre l'espace et le temps, surtout en Suisse.

Après un périple dans le Tessin et dans le canton d'Uri où je n'avais été que modérément inspiré par le switzer-dutsch, je retrouve avec plaisir la francophonie aux Diablerets. Et pour fêter ça, je décide d'aller chercher un col hors programme, le Col de la Croix, que je veux faire en cul de sac. Aussi, vais-je me débarrasser de mes bagages que je laisse à la sortie de la ville, dans l'atelier d'un forgeron sympathique et accueillant. Au retour, alors que je récupère et réinstalle sur mon vélo tente et sacoches, le forgeron observe mes chaussures et se montre intrigué par la présence de cales sous la semelle. Je me lance alors dans une explication sur la technique de pédalage qui consiste à tirer sur une pédale en remontant le pied pendant qu'on pousse sur l'autre. Il m'écoute avec un air de plus en plus amusé, avant de me dire : «Mais alors, si vous pouvez pousser et tirer, vous pouvez poser la culotte en fumant la pipe».

Voilà pourquoi, moi qui ne fume pas, j'ai ramené une pipe en guise de souvenir. Et j'ai roulé prudemment dans les descentes pour ne pas la casser. C'eût été dommage, je trouve, que la pipe ça donne l'air intelligent, même en Suisse.

Claude BENISTRAND  
CLERMONT-FERRAND (63)

# MON STAGE D'ASPIRANTE CYCLO-ALPINISTE

Chers parents et cher frérot,

Je vous écris des casernes de Restefond ou j'essaie de dormir, installée dans une mangeoire d'écurie. Tonton Michel Perdreaudaim \* de la Drôme (n° 26) et Tonton Marcel Hibou \* de l'Aveyron ( n° 12) ont tellement rigolé quand ils nous ont vu arriver, Bernard et moi, avec notre duvet que nous avons renoncé à l'utiliser.

Le G. P. (Gentil Président) Tonton Jean Perdrix \* a embarqué tout ce qui était jugé superflu par les G.O. (Gentils Oiseaux, euh! pardon, Organismes) animant le stage. Aussi, ne m'ont-ils laissé que ma sacoche de guidon avec, dedans, un collant long, un pull acrylique (ils disent que c'est plus léger que le joli pull «islandais» de 2 kilos que tu m'as tricoté, chère maman) et un seul de mes quatre paquets de figues. Ils trouvent loufoque notre idée d'emporter le matériel de camping pour planter la tente sur un glacier. La nuit dernière, j'ai eu une crise de nerfs. En allongeant la main dans l'obscurité vers ma sacoche pour y prendre mon pull, j'ai senti filer sous mes doigts une fourrure chaude. Le lendemain, je n'ai plus retrouvé mes figues et les G.O. nous ont demandé si nous avions apprécié la compagnie des rats de différentes espèces, lâchés pour tester notre équilibre nerveux. Je vais essayer de me dominer à l'avenir. J'ai des sacrées crampes d'estomac car on n'a pas mangé depuis deux jours, vu que ça fait partie de l'entraînement. Et comme on a dû sauter à cloche-pied sur un pierrier en portant nos bicyclettes, on s'est un peu fatigué et on a pompé du carburant. Demain, nous allons apprendre à traverser des mini-crevasses de deux mètres de large, en sautant sans élan avec un vélo sur chaque épaule. Nous avons déjà pu franchir douze cols de plus de 2000 mètres, dont un de 3112 et un de 4503.

Notre liste s'allonge avec des cols de qualité, certains étant répertoriés dans le guide comme passages «acrobatiques voire infranchissables». Mais nous sommes tellement bien encadrés, au propre comme au figuré, que les orages, les tempêtes, les griffes de ronces, les ecchymoses de chutes dans les ravins s'oublent devant la grandeur du paysage et aussi l'attraction du diplôme de fin de stage. Tout à l'heure, Tonton Michel va nous faire une interrogation écrite et orale sur les mots de base permettant de converser rapidement avec l'autochtone en pays étranger où nos petites escapades nous conduisent parfois. Heureusement que Bernard et moi-même avons révisé avant le stage, en relisant les articles des G.O. dans les anciens numéros de la revue que nous a gentiment prêtés Noël. Sinon, nous étions bons pour la bulle et radiés à vie du Club des Cent Cols. Ce que nous ne comprenons pas, c'est que l'effectif des G. M. (Gentils Muletiers) fond plus vite que la neige des névés. Nous ne sommes que deux filles. Pourtant, che bella vita sans ménage à faire! Nous avons encore de chouettes projets : traverser de larges torrents à la nage, cadre autour de la taille, grimper sans pneus cloutés des pentes glacées de 40 %. Pour chacune de ces épreuves nous sommes notés car notre examen final n'est que le terme d'un contrôle continu. L'ultime exercice du stage a un coefficient triple. C'est une sorte de course d'orientation. Tonton Michel et Tonton Marcel ont photographié des morceaux de cartes et y ont placé des points rouges numérotés de 1 à 5. Ce sont des cols où sont placées des balises. Nous devons effectuer le parcours dans l'ordre indiqué et dénicher sous les rochers, dans les rimayes... les balises comportant des bribes de phrase qui nous permettront de reconstituer un message. Notre temps global sera pris en compte mais non publié comme dans toute épreuve fédérale chronométrée. On n'est pas des couraillons ! Simplement, on se dépêche. Nous partirons toutes les heures, seuls ou à deux. J'ai de la chance d'être avec Bernard car il a une boussole suédoise et un beau sécateur : on pourra défricher des raccourcis. Nous essaierons de bien cacher nos «vivres de course» pour éviter la confiscation promise par Tonton Marcel puisque ce sera une «opération-survie». On ne pourra même pas manger les edelweiss, les gentianes, les rhododendrons, les trolles car ces fleurs sont protégées. Comme je suis végétarienne, de l'herbe fera mon affaire en cas de fringale, arrosée d'un peu de neige. Pour fêter dignement la fin du stage, les G. O. nous annoncent un sacré gueuleton... des pâtes «nature» que nous allons cuisiner sur un réchaud. C'est le G. P. Tonton Jean qui va nous monter le nécessaire aux casernes de Restefond. J'en salive à l'avance. Eddy, mon frérot, tu as tort de toujours parler de mortifications quand je te raconte nos activités cyclistes. Puisque les Premiers Pas Cyclotouristes t'impressionnent trop, je crois qu'un stage de ce type serait pour toi la meilleure approche de la bicyclette ; tu en reviendrais définitivement converti au

vélo.

Je vous embrasse tous bien fort

Votre Anouchka préférée.

**P.S.** Le 36 août 1983

Ça y est ! Les 4 stagiaires rescapés ont tous décroché leur diplôme. D'après l'élastique de mon short, je n'ai «perdoux», euh ! perdu que 5 ou 10 kilos. Nous avons fait une boum au sommet de la Bonette ; nous avons mangé sur la table... d'orientation.

Les pâtes étaient fameuses. Voilà le message qu'il fallait trouver à l'examen :

«Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides;  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides»;

C'est une strophe de Elévation dans les Fleurs du Mal d'un autre oiseau Albatros Baudelaire. Ensuite nous avons chanté à tue-tête le refrain entonné chaque jour au lever du soleil en hissant le drapeau des Cent Cols : sur l'air de «Un sou c'est un sou» de Sheila

«Un col c'est col, oui,  
Ne l'oublie jamais non, Et tâche d'y penser  
Quand tu rames sur un névé».

Nous avons crié si fort que les marmottes se sont plaintes au gardien du Parc du Mercantour qui est venu nous virer. Il va falloir que je trouve une boîte aux lettres pour vous expédier cette bafouille mais près des bergeries ce genre d'objet devient rare et comme Bernard et moi partons maintenant pour le Caucase, entièrement par pistes ou sentiers... On va essayer d'appliquer les préceptes des G.O. Ne vous faites pas de soucis pour nous, nous sommes très heureux. D'autant plus que la course d'orientation finale nous a fait franchir un col à 6511 m et nous avons même atteint le col du Nirvâna à 9207 m.

Driiii... iiiiin

Hélas, ce n'était qu'un rêve. D'aucuns penseront, un cauchemar.  
Mais nous on aime et on voudrait bien savoir crapahuter comme le font nos G.O., là où seuls passent les chamois.

Restefonds, le 32 août 1982

Marie-Annick MORIAME-SZTOR  
HAUBOURDIN (59)

# UN COL D'AUTOMNE EST PLUS QU'UN EXQUIS

Toujours prêt à partir, je n'avais plus depuis la fin de l'été les impatiences et les ardeurs printanières qui arrivent à faire fondre les dernières neiges et les ultimes hésitations avant de s'embarquer dans une aventure cyclotouriste. Novembre n'est pas la meilleure saison malgré les illusions estivales que St Martin nous fait partager avec son manteau, novembre aura été cette année la plus belle de mes randonnées, une véritable fête joyeuse aux couleurs d'automne, à la luminosité pleine de tendresse, une véritable fête au col des Champs où nous avons effeuillé passionnément le chrysanthème avant de nous offrir à ciel ouvert une Cayolle d'arrière saison, juste avant la fermeture.

Tout avait commencé en octobre et même bien avant par une petite annonce : une cyclote y cherchait un compagnon «sympa'... il s'en est présenté plus de cent ! Pourquoi «sympa» ? Pourquoi moi et pas un autre ? Il y aura toujours des questions sans réponse ou qu'il faut aller chercher dans les étoiles... et voilà comment on se laisse mener en bateau en Corse car elle en était malade de la Corse, malade de ses rêves, de ses doutes, de ses espoirs, de ses humeurs, de ses douleurs... ça devait tout guérir... tout en a été embelli : même les crevaisons de ses boyaux et les bris de mes rayons, même ses colères dans les tempêtes et mes impatiences à l'heure de la sieste, même ses lamentations au long des cimetières et mes extravagances en cours d'étape... Tout a été prétexte à bonne humeur... Quelques rares fois à la mauvaise... tout est devenu gourmandise... les petits malheurs, un grand bonheur et même la pluie froide de son 100<sup>e</sup> col, le Col de la Madone, avec la participation exceptionnelle de Mozart et de Maurice André avec sa trompette... un tel bonheur, ça ne trompe pas !

Ce n'était pas gagné d'avance que deux solitaires s'unissent pour le meilleur en évitant le pire... c'était l'alliance du coquelicot et du bleuet, de la fourmi et de la louve-tortue, espèce rare s'il en est, l'alliance du croyant et de l'athée, du verseau et du poisson... On avait décidé de tout partager : 50 - 50, belles intentions mais avant même le départ, j'avais sept kilos de bagages, elle en avait plus de vingt ! Galanterie oblige !

Je suis parti avec quinze kilos sans parler du poids des responsabilités car je devais être son bricoleur, son cuisinier, son comptable, son secrétaire, son photographe, son reporter, son supporter et tout supporter - son lecteur de carte, son pense-bête, sa mémoire, sa conscience, son souffre-douleur, son porte-bonheur... elle fut ma coéquipière, elle pointait pour les B.P.F., elle me fit le B.C.G., elle fut mon infirmière : le Brevet des Cols Gracieux ! Il y en eut plus de cinquante... et pas seulement des petits au bord de l'eau entre les pâtés de sable mais des grands au pied de cimes enneigées, à travers des forêts dorées, vertes ou flamboyantes, des musclés comme le Bocca di Battaglia, plus dur que le Ventoux qu'elle avait fait en septembre, des fruités et des piquants dans la Castagniccia, des bronzés, des frigorifiés... Ceux qu'on voyait de loin, ceux qui se cachaient au détour du chemin ou dans le brouillard, ceux bien réels qui n'existent pas comme tels et qui, comme les électeurs, sont plus nombreux que ceux recensés. En un peu plus de dix jours et à raison de près de cent kilomètres par jour, ce tour de Corse fut un peu plus qu'un demi-tour adroit à la recherche du plus pittoresque et du plus difficile, avec d'inévitables surprises : Corse inoubliable parce que trop chère, au moins autant que pour sa beauté, ses parfums et ses charmes, Corse méfiante en proie aux démons et aux violences où même les moines, témoins de valeurs spirituelles de fraternité et d'accueil, nous ont joyeusement refusé l'hospitalité ! J'ai compris leurs raisons, je crois que j'aurais compris aussi leur cœur si leurs monastères m'avaient paru ouverts. Corse nonchalante et sauvage, pauvre et fertile, repliée et convoitée, silencieuse et bavarde, naturellement belle mais abîmée et salie, brûlée et verdoyante, déserte et vivante... paradis cyclotouriste, même s'il y a plus de «Français va-t'en» que de «Bienvenue», avec des routes très améliorées, des panneaux routiers qui servent pour l'affichage électoral ou le tir au pigeon, des velocistes peu nombreux mais sympas et efficaces.

Pédaler en Corse, c'est s'échapper sur un autre continent, c'est prendre le maquis, c'est s'isoler, se libérer, se défouler, s'éclater, garder l'œil contemplatif et le muscle superactif... Pédaler à deux, c'est-à-dire à quatre pieds, c'est rechercher l'accord parfait, l'harmonie, c'est une expérience de vie, un voyage intérieur autant qu'une flânerie sportive et touristique, c'est recevoir et donner, c'est partager, c'est multiplier sensations

et plaisirs, inventer des solutions nouvelles à des problèmes nouveaux, c'est s'inventer au jour le jour un nouveau mode de vie pour un monde nouveau... c'est quelquefois se faire la tête... et plus souvent la fête...

A peine avait-on débarqué qu'il fallait rembarquer... à l'Île Rousse où le bateau était plus grand que le port, traversée amusante pendant laquelle je plongeais à pleine main dans un sac vomitoire pour en extraire des raisins secs que je consommais et offrais aux passagers... je retrouvais le vieux continent et continuais seul pour un nouveau pèlerinage aux sources... de la Loire et aux miennes, un retour à mes sentiers de jeunesse avec si peu de mémoire que j'ai cru faire pour la première fois un col qui m'avait déjà vu passer -comme en amour, c'est toujours comme si c'était une première fois - des arbres m'ont reconnu, j'ai moins changé qu'eux ! J'ai parcouru des villages et leurs cimetières à la recherche des miens toujours bien vivants en moi et j'ai rayonné aux alentours de la «Sibérie» dans le grand nord beaujolais, juste après le «passage canadien» du col des Champs, de quoi internationaliser un peu mon cyclotourisme provincial et l'illuminer au Gerbier de Jonc, sous la première neige, d'un soleil de midi que d'autres vont voir ailleurs à minuit...

Je faisais aussi quelques détours vers St Martin de Tresttant ou plutôt «d'Estreaux» (42) pour y recevoir du monument aux morts un véritable appel aux vivants, le monument le plus pacifiste que je connaisse ! Autre détour vers le Croix du Fau en Lozère, peut-être un faux col mais une vraie croix au-delà de Saugres en Haute-Loire où je suis arrivé vers midi, accueilli par une musique folklorique diffusée dans les rues par les haut-parleurs chaque jour avant les informations de cette radio locale publique... c'était le jour du Bal du Vélo, j'y ai fait cavalier seul avec comme robe de bal ma cape cycliste, aussi courte qu'une mini jupe... il faisait un temps à ne pas mettre un chrétien, un chien ou un vélo dehors... On a bien dansé ! Et je n'ai pas fait le seul détour qu'il aurait fallu faire après la tempête du dimanche 7 novembre, pour éviter de me trouver prisonnier d'une forêt en ruines, vers le Col du Béal (63 - 42) : j'avais trouvé amusant de descendre de vélo pour franchir un arbre couché en travers de la route, ce l'était déjà moins quelques arbres plus loin et c'était très angoissant de se retrouver coincé dans un enfer vert oppressant : j'ai failli utiliser mon sifflet pour signaler ma position de détresse à l'intention des hommes qui travaillaient au loin avec une tronçonneuse, c'est bien la première fois que leur abominable bruit m'a paru sympathique... Ce n'est pas moi qui grimpais aux arbres avec mon vélo, c'était les arbres qui me grimpaient dessus ! Je m'en suis tiré tout seul, encore une fois, avec un vélo intact, un moral intact, un bonheur sans égal.

Cyclotourisme en novembre, c'est pédaler sur des feuilles mortes, c'est un bonheur d'automne, mais ça bourgeonne déjà au bout des branches.

Paul ANDRE  
MENTON (06)

# RÊVE ET RÉALITÉ

«Rien ne va plus aujourd'hui! Je m'ennuie intensément. Il pleut dehors. Quelle tristesse! Mon esprit vole vers des horizons bleu roi, des pays où il fait chaud jour et nuit. Mais seul mon esprit peut voyager. Nous sommes en mars. Ce n'est pas encore le temps des vacances ici. De toute façon, qui voudrait en prendre par un froid tel que celui-ci. Seuls les pigeons semblent y trouver leur bonheur. Ah voyager! Tel Christophe Colomb découvrant l'Amérique, j'aimerais partir à la découverte de cols nouveaux sous un soleil de plomb, rencontrer des gens au langage coloré que je ne pourrai comprendre. Oui, découvrir est le mot magique. Partir à l'aventure, tout laisser tomber ici pour aller ailleurs. Découvrir ce qu'est l'aventure et la vivre, intensément. Dire adieu à ce monde grisonnant, aux gens monotones, esclaves, sans même qu'ils s'en rendent compte. Ce sera dur, mais je suis sûr que cela en vaudra la peine. Stanley a trouvé l'aventure en partant à la recherche de Livingstone ; moi, je la trouverai en partant à la recherche des grands cols aux altitudes vertigineuses. Ma peau craquera sous les assauts répétés du soleil. Oui, demain ! Je dirai adieu à ce monde décevant qui désormais ne pourra plus m'apporter que désillusions et mort lente.

Ma destination : un pays sauvage, sans verdure, au soleil éternel, aux plages de sable, aux montagnes gigantesques. Solitaire, je serai comme toujours le l'ai été. Plus d'obligations, mais la liberté de ceux qui rêvent profondément, Vivre au jour le jour sans crainte du lendemain, mener une vie intense comme celle des héros dans les livres. Solitaire ! Non, pas tout à fait. Avec moi, j'emmènerai une reine, petite mais si belle et oh combien agréable de compagnie. Oui, je t'emmènerai, toi qui me permet de m'évader si souvent dans le monde que nous venons de quitter. Ca y est, nous arrivons. Enfin libres ! Merci à toi de me porter les sacoches si lourdes pour moi à transporter. La grande aventure peut enfin commencer. Le rêve semble faire place au réel. Tout est là. La plage au sable fin, les montagnes aux cimes enneigées, le soleil brûlant mon corps de ses rayons. La vie commence enfin. Je ne peux y croire. Tout cela me semble si incroyable, si inattendu. Je suis ici le seul représentant de la Vie. L'abandonnant sur la plage, je cours, je cours, jusqu'à l'épuisement. Exténué, je me laisse tomber sur le sable doré. Je suis heureux comme jamais je ne l'ai été. Au loin, j'aperçois une cavité entre deux cimes. Je décide de m'y rendre immédiatement accompagné de ma fidèle compagne.

Le chemin est difficile, les cailloux s'opposent à notre progression. Qu'à cela ne tienne ! Je la prend sur l'épaule jusqu'à ce que le sentier redevienne praticable. La souffrance physique atteint son paroxysme - au moment où le chemin devient un mur comme jamais je n'en avais rencontré jusqu'alors. Je mets tout à gauche et nous faisons fi de cet obstacle que la nature avait généreusement dressé sur notre route. Quelle joie m'étreignit lorsque nous sommes enfin parvenus au sommet du col. Ce moment, je le vécus intensément comme étant le premier d'une longue série. Je dominais la vallée que je venais de quitter. Un sentiment de puissance vint m'envahir. Je connaissais une gloire que j'étais le seul à percevoir dans ce décor sauvage, Mais déjà j'entamais la descente. J'allais à une vitesse folle. Je me laissais glisser sur l'étroit sentier sans me faire de soucis. Ah, l'ivresse de la vitesse ! Mais, oh, quelle horreur, le ravin ! Impossible de l'éviter. Ah !! L'homme et la machine chutent dans le vide dans un même mouvement. Ah, maudit réveil ! Arrête donc ton vacarme. Je sais bien qu'il est 7 heures et qu'il va falloir se lever pour aller travailler. Tout à l'heure, j'irai jeter un coup d'oeil sur ma compagne pour m'assurer de sa présence. Ah le rêve, quelle formidable possibilité d'évasion pour l'homme ! Mais il ne faut pas en abuser. Non, il ne faut pas !

Ce texte est le fruit de l'imagination d'un des mes amis les plus proches qui le rédigea le 18 mars dernier dans un moment d'ennui intense sur les lieux de son travail. Il transparaît de son manuscrit un esprit vagabond, une soif de découvrir et par là même une soif de vivre prodigieuse. Pourtant la vie ne lui a pas apporté que des joies et la mélancolie sinon l'amertume se dégagent de ce récit. Mais, grâce à sa bicyclette, il réussit à oublier certains aspects de sa vie bien banale. Les grands cols semblent exercer leur attrait sur lui. En cela je partage sa passion étant moi-même un mordru des circuits en haute montagne.

Comme lui ; j'ai ressenti ce sentiment de puissance, n'est-ce pas une illusion ?, au faite d'un sommet de plus de 2000 mètres. Son récit m'a séduit par son aspect prémonitoire car son réveil fut pour le moins

difficile. Le 23 mars, on lui apprend sans autre forme de procès qu'il était renvoyé en raison de son incompétence. Aujourd'hui, ses rêveries me manquent. Mais je ne l'oublie pas pour autant. C'est sur son bureau que j'ai trouvé le texte que vous venez de lire. Sans doute l'aura-t-il oublié avant de partir! Si j'ai tenu à le faire publier, c'est en raison de l'amitié que j'ai pour lui mais aussi en raison de notre amour commun de la bicyclette. Salut à toi Jacques et bonne route.

J. SCHULTHEISS

## BIEN À VOUS

Bravo à vous, les fondateurs  
Vous tous les collaborateurs  
Qui avez créé cette grande famille  
Où chaleur et bonne humeur sont de la partie.

Merci pour votre labeur  
Votre bénévolat  
Qui donnent toute sa saveur  
A ces comptages bien ingrats.

Bravo pour ce journal  
Gai et original  
Il est à chaque page  
Une invitation au voyage.

Merci, vous tous cyclos  
De conter à travers vos récits  
Nombre de vos péripéties  
Et les grandes joies du vélo.

Vous apportez toute l'année  
Des bouffées de liberté  
Qui ne sont pas sans émouvoir  
Des rêveurs qui comme moi  
Attendent avec impatience  
L'arrivée des prochaines vacances  
Pour de nouveau s'enfuir  
Vers un monde de plaisir.

A vous lire, à vous imaginer  
Vous inspirez cette vérité  
Qu'il est toujours une morale  
Même si l'histoire est bien banale.

Je vous la livre comme telle :

A vélo, ou au bureau  
En liberté ou enfermé  
Courage et endurance  
Appportent toujours récompense.

Après tout ... n'est-ce pas l'essentiel !  
Nadine PONCE

# AU PAYS-BASQUE

**JUILLET 1978** - Ce soir étape dans un petit hôtel en pleine campagne à côté d'une gare où il ne passe plus de trains depuis longtemps et tenue par un aubergiste barbu et cafardeux, peu en rapport avec ce que l'enseigne «chez Rirette» pouvait laisser supposer et qui se plaint de la rigueur des temps. Plus de clientèle, sur la route les vacanciers passent trop vite et je me demande bien ce qu'ils viendraient faire dans ce coin perdu. Si je m'y suis arrêté c'est parce que le Tour de France a fait étape à Tarbes et que les hôtels sont sûrement tous complets.

J'en suis à ma sixième journée de route. Depuis Lyon, j'ai roulé pendant 850 km environ, traversant tout le Massif Central, même si c'était bien rationnel tout ce préambule pour arriver au pied des Pyrénées. Avec cela, la lecture des journaux n'avait rien de très réjouissante : épouvantable catastrophe près de Tarragone causée par un camion transportant des matières explosives, nombreux campeurs brûlés vifs avec leurs caravanes. A Pampelune, la fête de la St-Firmin tourne à l'émeute, un mort et de nombreux blessés. Attentats à San-Sébastien, ces deux localités sont sur mon itinéraire. Ça promet...

**12 JUILLET** - Début de l'après-midi, je suis à LUZ; un peu trop tôt pour s'arrêter. Le temps de laisser mes sacoches dans un hôtel où je reviendrai ce soir et me voilà reparti sur la route de Gavarnie. Ce n'est pas le cirque de même nom qui m'intéresse, je l'ai déjà vu mais son voisin, celui de Troumouse. C'est une merveille peu connue des Pyrénées concurrencée il est vrai par une position défavorable, à côté de Gavarnie, trop éloigné des grands itinéraires mais assez près des prestigieux Aubisque et Tourmalet pour en subir la concurrence. Pourtant son altitude à 2.119 m (5 de plus que le Tourmalet) en fait un géant routier des Pyrénées, même si ce n'est pas un col. Il est vrai que la route carrossable qui y conduit est de construction récente, avant, elle s'arrêtait au hameau de Héas.

Il n'est guère comparable à Gavarnie où l'on éprouve surtout une impression d'écrasement devant ces falaises d'où tombent les cascades. Ici, on est plus près des sommets et le cirque des montagnes est beaucoup plus élargi et puis on n'y rencontre pas toute cette cohorte d'essoufflés à dos de bourricots, toujours le quolibet aux lèvres quand ils dépassent ceux qui montent à pieds... surtout quand il s'agit d'un isolé et encore, pas trop musclé. A Troumouse, on est poli, même les motorisés, on échange ses impressions tout en caressant le mufler humide d'une vache curieuse. A signaler que depuis le village de Gèdre, sur la route de Luz à Gavarnie, on peut voir pendant quelques mètres, entre deux maisons, la fameuse Brèche de Roland

**13 JUILLET** - Etape de transition de Luz à Oloron, une seule difficulté mais appréciable, le col de Soulor avec une dénivellation de 600 m en 8 km, en pleine canicule. Je l'avais trouvé moins dur vingt ans plus tôt; il est vrai que j'avais vingt ans de moins.

**14 JUILLET** - Je m'en souviendrai de la Fête Nationale. Au menu du jour, le col de la Pierre-St-Martin (1.760 m). C'est ce qui se fait de mieux dans le genre exécrable : pente irrégulière où les faux plats alternent avec de véritables murs, mauvaise route, c'est une ancienne voie forestière qui a été rafistolée pour desservir l'affreuse station de ski d'Arette, du moins en été quand la neige ne recouvre pas cet inquiétant chaos de rochers et de constructions aux formes mal définies. Peu après avoir attaqué les premiers lacets, un cycliste juché sur un «spécial course»... me dépasse à une vitesse qui me semble supersonique. Il est vrai que je n'ai pas fière allure avec mes roues de 650 et mes sacoches. Deux kilomètres plus loin, je le rattrape; il a passé un survêtement et il enferme son vélo dans le coffre de sa voiture. Il me re-dépassera peu après, c'est sa femme qui conduit et lui récupère de ses fatigues, écroulé sur le siège arrière, les pieds en éventail sur le dossier du siège avant et, bien entendu, j'ai droit à un tonitruant coup d'avertisseur.

La Pierre-St-Martin : un nom s'y rattache, celui du spéléologue Marcel Loubens qui se tua en 1952 en tentant d'atteindre le fond de gouffre. Son corps fut inhumé par 600 mètres de fond. Il ne fut remonté que plusieurs années plus tard, au prix de mille difficultés. Côté espagnol, la route est bien meilleure; il a fallu la construire entièrement car il n'y avait pas de vieux chemins forestiers; il n'y a pas de forêts mais d'immenses

pâturages. Le site ne manque pas de grandeur mais pour le reste, c'est plutôt le sous développement. Sur 50 km, on traverse quatre villages et quels villages ? Isaba, un seul hôtel complet bien entendu, Uztarroz, Izalzu, rien; enfin Ochagavia où il y a trois hôtels mais deux sont fermés soit disant pour cause de travaux, bien que je n'y ai pas vu la moindre trace de chantier. Un médisant m'a dit que les tenanciers fermaient pendant la période estivale parce qu'il y avait trop de travail. Le troisième étant comme de juste archi complet. Après bien de palabres, l'aubergiste a quand même consenti à me servir à souper mais pour dormir, j'ai dû me contenter d'une étable voisine, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

**15 JUILLET** - Sortir quelqu'un du lit à Ochagavia avant dix heures du matin, cela tient du prodige, surtout un commerçant, à moins de le piquer avec une fourche mais n'ayant pas trouvé de fourche, je me suis passé de petit déjeuner. Direction Larrau; d'abord refaire sur 8 km le même chemin que la veille jusqu'à un carrefour d'où part une route toute nouvelle et très belle qui conduit vers la France par le Col de Larrau mais, côté français, c'est comme à la Pierre-St-Martin, de vieux chemins rafistolés et bien mal. A Larrau, il y a au moins de quoi se loger. L'après-midi, un aller et retour au vieux village de Ste-Engrace avec ses maisons trapues et ses pièces si basses que l'on a toujours l'impression qu'on va se cogner la tête contre le plafond. Perdu au fond d'une vallée sans issue, c'était un village inconnu et oublié de tous malgré son altitude modeste (630 m) et puis il y a eu le drame de la Pierre-St-Martin qui le projeta au premier plan de l'actualité car c'est de là que s'organisèrent les secours. On ne voit pas bien d'où ils auraient pu s'organiser d'ailleurs, vu qu'en 1952, ni la route du col ni la station de Super Arette n'existaient et pourtant l'église du village date du XIème siècle.

**16 JUILLET** - La forêt d'Iraty : des routes à la limite du cyclable bien que classées départementales; des noms basques imprononçables et tout juste «écrivables» (consultez la carte Michelin 85, ce sera plus simple). Traversée de St-Jean-Pied-de-Port où il y avait vraiment la foire aux porcs et pause casse-croûte au village frontalier d'Arnéguy. C'est là que commence la montée du fameux col de Roncevaux (ou d'Ibaneta). Il y a tout juste douze siècles que Roland et l'arrière garde de l'armée de Charlemagne périrent écrasés dans une embuscade, dans le sinistre défilé de Valcarlos. Ici, une petite digression historique : d'après certains historiens, ce drame aurait été une regrettable bavure (déjà à cette époque)... ; ceux qui du haut de la montagne firent rouler des blocs de rocher sur les guerriers Francs n'étaient pas des Sarrasins mais de bons et honnêtes paysans basques qui les avaient pris pour des... Sarrasins venus leur imposer les lois de l'Islam. Il est probable que, si les transmissions avaient existé à cette époque, les Basques ne se seraient pas souciés de ces guerriers qui partaient vers le nord et qui ne leur demandaient rien. Un lecteur de Télé 7 jours a d'ailleurs traité cette question dans le courrier des lecteurs (N° du 10 au 16 décembre 83). Encore une énigme à résoudre comme celle des éléphants d'Hannibal, celle de l'emplacement d'Alésia que se disputent au moins une dizaine de villages dont Novalaise... en Savoie, celle du Masque de Fer ou des véritables origines de Jeanne d'Arc ?

Revenons à Roncevaux en 1978. Comme il y a douze siècles, ce fut un vrai désastre. Une température de 50° (donnée par la presse du lendemain), les voitures transformées en fournaies, les moteurs qui calent, les radiateurs brûlants et moi qui ai mis près de quatre heures pour monter le plus souvent à pieds les 19 km séparant Arnéguy du sommet du col, avec une pente moyenne de 4%. Vouloir pédaler eut été suicidaire, encore fallait-il pouvoir. J'ai sagement arrêté le massacre quelques kilomètres plus loin à Burguete. Le lendemain, j'ai appris par la presse qu'à Souillac s/Mer, un défilé de majorettes avait tourné au drame. Une quarantaine de jeunes filles victimes d'insolations avaient dû être conduites dans les hôpitaux où plusieurs avaient été gardées en observation. Les responsables de ce genre de «festivités» y étaient traités de fous irresponsables et de dangereux maniaques.

**17 JUILLET** - Depuis la veille j'avais pris la sage décision d'éviter Pampelune. Si la presse française avait déjà oublié les émeutes de la St-Firmin, il n'en était pas de même de la presse espagnole et les autorités déconseillaient fermement aux touristes le séjour et même le transit par cette ville. Mon programme était d'ailleurs assez chargé avec quatre cols. Au carrefour de Zubiri, je pris vers le nord la route de St-Etienne-de-Baïgorry, laissant Pampelune à seulement 20 km vers le sud. Mes deux premiers cols, ceux de Mezquiriz et d'Ene ne m'avaient pas posé de problèmes, ni même le troisième, celui d'Urquiaga mais, sur le versant nord, je passais sans transition du beau soleil d'été à un brouillard automnal; quelle transition après la

canicule de la veille. Restait le quatrième col, celui d'Ispeguy. Bien curieux col, en 8 km de montée on passe de 162 à 672 m, ce n'est pas terrible, la pente est très régulière et la fraîcheur arrange bien des choses mais quel curieux environnement : à peine sorti de St-Etienne-de-Baïgorry, on se trouve dans un décor de haute montagne et il paraît que l'hiver les ours descendent très bas dans la vallée. A la même altitude dans les monts du Lyonnais on n'y rencontre guère que des vaches et des moutons. J'espérais bien trouver le gîte et le couvert à San-Esteban, gros bourg sur la route d'Irun à Saragosse. Il était déjà 18 heures et je n'eus pas besoin de chercher longtemps ce qui n'existait pas. Me voilà donc reparti dans une vallée qui, au fil des kilomètres, semblait s'enfoncer de plus en plus dans le sous développement et sans savoir où cela allait se terminer. Je savais qu'au bout d'une trentaine de kilomètres il y avait le col d'Usateguieta (hum ! ...) où j'aurais à choisir entre deux directions : soit vers Tolosa, soit vers Hernani, seuls pays qui semblaient civilisés dans la région et au prix de je ne sais combien de kilomètres supplémentaires. Ajouter à cela qu'il était 20 heures, que la pluie commençait à tomber et que la nuit s'annonçait des plus noire. Perspective peu réjouissante avec en plus jeûne et abstinence...

C'est alors que la Bienheureuse Sainte Thérèse d'Avila eut pitié de moi, bien que je ne lui aie rien demandé. A la sortie de l'ultime virage, je me retrouvais au milieu des voitures sur le parking d'un immense hôtel poussé là on ne sait trop par quel hasard et qui semblait bien neuf. En cinq minutes je passais de l'étable (en pensée du moins) à la chambre avec douche, WC, téléphone, etc.

**18 JUILLET** - Si j'ai parlé les jours précédents des belles routes espagnoles, il s'agissait de routes toutes neuves mais celle qui descend le col d'U... (voir plus haut) à Hernani, soit sur 35 km, doit dater du temps d'Isabelle la Catholique. A chaque carrefour se posait un gros point d'interrogation. A l'un d'eux, je pris la route qui me semblait la moins mauvaise car il ne saurait guère être question de meilleure et je me suis retrouvé dans une carrière. A Hernani, on trouve enfin une vraie route mais aussi la zone industrielle de San-Sebastian qui se prolonge jusqu'à Renteria, soit une longueur de 17 km. Encore une chance d'avoir traversé San-Sebastian un jour sans émeute ni attentat. Ensuite, la montée au belvédère du mont Jaizquibel d'où l'on domine l'océan d'une magnifique corniche à 400 m d'altitude. Vers l'est, vue sur le cap du Figuier, Fuenterrabia et plus loin, dans la brume, au-delà de l'estuaire de la Bidassoa à Hendaye.

La traversée d'Irun et de Béhobia n'est qu'un slalom au milieu d'un véritable souk où semblent s'être donnés rendez-vous tous les marchands de pacotille d'Europe. Franchir la frontière en pareil lieu est indigne d'un cyclotouriste et même d'un automobiliste qui a un peu de goût. Ce sera par un ultime col, celui d'Ibardin qui n'a rien de prestigieux avec ses 315 m. Du sommet, un pied en Espagne et l'autre en France, on peut contempler la pyramide de la Rhune qui avec ses 900 m fait un peu figure de géant local, un géant bien débonnaire qui s'est laissé vaincre par un petit chemin de fer à crémaillère. Puis, c'est la descente vers la vallée de la Nivelle et Ascaïn. Quel contraste entre ce versant des Pyrénées riche et accueillant et l'autre resté dans l'ensemble moyenâgeux, fermé et plutôt malpropre. Et pourtant c'est le même, le Pays Basque.

C'est là, à Ascaïn, que s'arrêtera ce récit, la randonnée continuera encore quelques jours, avec une pensée pour Pierre Loti qui y situe l'action de Ramuntcho. Pas si imaginaire que cela le petit contrebandier basque...

J'ajouterai un petit intermède hors récit. A Larrau, j'ai rencontré un autre «100 cols», notre ami Pierre Cordurie d'Etrechy (91). Il était venu avec sa famille dans les Pyrénées pour y faire la R.C.P. dont il a tiré un récit épique paru dans la revue N° 7. Ce qu'il ne dit pas mais que j'ai su par la suite car nous avons correspondu, c'est qu'au cours de cette mémorable R.C.P., il avait pensé à ce «sage» cyclo peu attiré par les épreuves officielles et qui poursuivait «sagement» sa randonnée sur des cols basques aux noms imprononçables, pendant que lui, le «fol», s'était lancé dans une expédition au-dessus de ses forces.

Voilà un récit qui remet les choses au point. Lequel d'entre nous deux était le plus «sage» ou le plus «fol»?... Le lecteur jugera.

Je laisserai le mot de la fin à celui qui fut et qui restera quatorze ans après sa mort, à 89 ans, l'un des plus grands d'entre nous, le baron Henri de la Tombelle, grand cyclotouriste et poète qui, octogénaire, écrivait : «l'homme ne devient jamais sage mais en vieillissant il devient prudent et il appelle cela la sagesse».

René LORIMEY, VILLEURBANNE (69)

# J'AI ROULÉ AU PARADIS

Tiens, qu'est-ce qui m'arrive ? Où suis-je ? Quel luxe cette chambre, je n'ai pourtant pas l'habitude de descendre dans un 4 étoiles... Je sonne, il y aura bien quelqu'un pour m'expliquer ce que je fais ici... Bonjour mon cher collègue, vous voilà donc revenu à vous. Je suis chargé par nos dirigeants de vous chaperonner et de vous mettre au courant de nos coutumes. Votre vie terrestre étant terminée, il va falloir vous adapter à votre nouvelle vie éternelle. Pour l'instant vous demeurez dans un appartement de transit. Votre carrière cyclo sur la terre, ne pouvait que vous amener à nous rejoindre dans notre espace réservé. Comme tout le monde, nous avons notre paradis, notre purgatoire, notre enfer. Le conseil des sages après avoir statué sur votre cas, vous indiquera l'endroit que vous devrez rejoindre. Pour nous, il est temps de partir, nos vélos nous attendent, je suis à votre disposition pour vous faire visiter et répondre à vos questions. Si vous le désirez, nous commencerons par notre coin d'enfer... «Voici, nous arrivons, sentez-vous cette chaleur qui monte de la route ? Rassurez-vous, vous êtes conditionné pour ne pas souffrir de la chaleur. Les résidents ont chaud, très chaud Voici quelques heures que nous roulons, j'aimerais maintenant vous poser quelques questions. Par exemple, j'ai vu beaucoup de cyclos en train de réparer, souvent avec difficulté... «Oui, ça fait partie des inconvénients de l'enfer, chaque cyclo crève environ une fois tous les 10 à 12 kilomètres...» Pouvez-vous me dire qui sont ces jeunes gens au sourire de loup qui courent sur le bord des routes, s'arrêtent souvent et font le geste du semeur ?». Ce sont les diabolins chargés de semer sur les routes, des punaises, des clous et du verre pilé vous comprenez pourquoi ? «Mis à part les crevaisons et la chaleur, j'ai remarqué qu'une grande partie de notre parcours était plat, mais que c'est justement sur ces routes faciles, que nos collègues paraissent le plus abattu, le plus malheureux... «En effet certains des cyclos que vous avez vu sur ces routes plates, ne peuvent emprunter des parcours vallonnés, encore moins des parcours montagneux. Ils sont condamnés à rouler sur le plat. Ce sont tous des grimpeurs ayant appartenu pour la plupart aux clubs montagnards des «Cols Durs» ou des «Cent Cols». Ici ils sont connus comme étant des «Sans Col». C'est pour eux une terrible punition...

«Qu'ont-ils fait pour mériter un sort aussi cruel ?» Et bien, entre autre choses, ils ont triché plus de trois fois en s'attribuant chaque fois au moins 5 cols qu'ils n'ont pas franchis. Nous les plaignons beaucoup, car ce sont malgré tout des montagnards. Vous vous rendrez compte de leur souffrance, ce soir à la séance de cinéma obligatoire et quotidienne pour eux. On leur passe intégralement, La Randonnée des Cols Pyrénéens, le Circuit des Vosges ou encore la Baule-Super Bagnères ou le Circuit des Aravis. Il y a aussi de fort beaux films sur les Cols Muletiers. Vous verrez et vous entendrez les pleurs et les gémissements de nos malheureux compagnons condamnés au plat. Nos autres collègues ont été condamnés à l'enfer pour des motifs très divers. Par exemple, celui qui un jour avait scié le cadre du vélo d'un de ses compagnons de club, ne peut pas faire 20 km sans casser son cadre, ce qui provoque une chute spectaculaire dont il se remet pour effectuer la réparation, avant de repartir pour recommencer 20 km plus loin...

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais nous venons depuis quelques instants de passer sur le territoire du purgatoire. Je vous laisse à vos découvertes... Et le temps a passé... Au cours des km parcourus, j'ai vu des choses assez étonnantes. Mon cicérone se fera un plaisir d'éclairer ma lanterne. Ainsi j'ai vu des cyclos pédaler sans que le vélo avance, exactement comme s'ils étaient sur un home-trainer. L'explication, la voici. Ces camarades ont menti sur le kilométrage effectué lors de sorties ou de randonnées. Je peux vous citer l'exemple de celui qui s'était vanté d'avoir fait 600 km en une étape, alors qu'il n'en avait fait que 260. Ici, au purgatoire, arrivé au 260ème kilomètre, il continue de pédaler mais n'avance plus que de 1 centimètre par an, 10 cm en 10 ans, 1 mètre en 100 ans, etc Quand il aura atteint les 600 km, il recommencera une fois encore avant de bénéficier d'une amélioration. Le blocage au 260 km n'existera plus, il pourra continuer à vitesse normale, et n'aura plus contre lui, que le vent. Le gars à qui on a infligé la même peine pour avoir voulu faire croire qu'il avait fait Paris, Brest, Paris, 1200 km, n'est pas sorti de l'auberge, lui qui a commencé à rouler à 1 cm par an dès le départ. Qu'en pensez-vous ?... «Je trouve la punition un peu sévère...» Que voulez-vous, c'est le tarif... «Bon pouvez-vous me dire pourquoi tant de camarades sont à la recherche de cachets de contrôle ? Ils ont plusieurs cartes de route, dont pas une seule ne porte un quelconque cachet. J'ai vu des cartes de randonnées permanentes, de BPF, de BCN, toutes vierges de cachet, que pouvez-vous

m'en dire ? «Ce sont des cyclos qui ont par des moyens non conformes, en trichant si vous voulez, recueilli des cachets de contrôle soit par l'intermédiaire de copains complaisants, soit en utilisant un moyen de déplacement autre qu'un vélo. Maintenant il s'agit pour eux de recueillir des cachets sans tricher. Ils ont chacun 1000 cartes de 10 contrôles. Ce n'est pas énorme mais la difficulté principale, c'est que chaque cachet apposé s'efface automatiquement. Ce n'est que le millième qui restera sur la carte. Autrement dit, chaque cachet devra être recueilli 1000 fois...

«Un autre camarade m'a intrigué par son comportement. Monté sur boyaux, il crève, répare très difficilement puisqu'il est obligé de découdre tout le boyau pour trouver la fuite. Naturellement il faut le recoudre, mais à peine monté sur le vélo, il crève et ça recommence indéfiniment. Qu'a-t-il donc fait sur terre ?... «'Celui là et quelques autres ont crevé au moins 2 fois les boyaux de certains de leurs anciens camarades. En ce moment nous avons 2 ex-adhérents d'un même club qui s'étaient mutuellement crevé leurs boyaux. Chaque fois qu'ils se rencontrent, il faut faire intervenir le service de sécurité pour éviter qu'ils ne perdent trop de temps à se taper dessus. Tous les autres habitants du purgatoire ont des punitions très différentes mais toujours en rapport avec les faits qui leur sont reprochés. Il est temps de visiter le paradis, je souhaite que votre comportement sur terre vous l'ait fait mériter...» Des routes plates ou bossues, des côtes et des cols de différentes longueurs et différents pourcentages, des routes bordant des océans, franchissant des montagnes, traversant de magnifiques forêts, routes impeccablement macadamisées, d'autres moins bien entretenues, chemins de montagne, sentiers de chèvre menant à de splendides alpages. Votre paradis ne m'étonne pas, les parcours sont identiques à ceux qui ont fait ma joie de vivre. Tous les cyclos rencontrés se comportent comme leurs collègues sur terre. Les uns souffrent sur certaines pentes, parfois sur le plat où ils peuvent se prendre plus facilement pour Hinault dans un contre la montre. J'en ai vu roulant tranquillement les mains en haut du guidon regardant les beautés de la nature. J'ai vu des vélos de compétition et leurs grands braquets, mais aussi des vélos qui auraient pu être du modèle fédéral, avec sacoches, garde-boue, éclairage et petits braquets. Certaines choses m'ont parues changées. Je n'ai pas vu de crevaison, pas d'auto. Le comportement des cyclos entre eux m'a semblé très amical... «Mon cher ami, vous êtes au paradis des cyclos, il fallait bien éliminer certaines choses qui font notre malheur sur terre. Les automobilistes ont leur paradis, donc ne nous gênent plus sur nos routes. Nous nous servons de pneus ou de boyaux absolument increvables et inusables. La peinture ne s'écaille plus, les rayons ne rouillent pas, les roulements sont graissés pour l'éternité, la poussière ne colle pas, la pluie ne nous mouille pas, le vent, très rare, nous pousse toujours. Vous m'avez dit avoir trouvé les parcours identiques à ceux qui ont fait votre joie de vivre. C'est exactement ce que nous avons voulu, que toutes et tous retrouvent au paradis ce qui a fait leur joie de vivre sur terre. Chacun choisit un parcours suivant ses possibilités. D'avoir éliminé certaines choses dangereuses ou contraignantes à amélioré le caractère de tout le monde. Personne ne fait plus attention à la moyenne horaire ou au kilométrage parcouru par les collègues. Les discussions sur les 650, les 700, sur les pneus ou les boyaux, les gros ou les petits braquets, les couraillons ou les cyclistes du dimanche matin, n'existent plus. Chacun fait ce qui lui plait et trouve un ami totalement compréhensif en chacun des cyclos du paradis... Nous voici arrivé au terme de notre visite. Vous avez vu ce qui vous attend. Peut-être avez-vous une petite idée de l'endroit où vous irez. N'ayez aucune appréhension, du purgatoire et même de l'enfer, on en sort. Bien sûr, ça demande pas mal de temps, des centaines de siècles parfois. Qu'est-ce que ça peut faire, le temps ne compte plus, vous avez devant vous l'éternité.

... Et alors, René, voilà deux fois, que je t'appelle, il faut te lever, nous partons dans une demi-heure.... «Ah ! mon vieux si tu savais le rêve que je viens de faire...» Tu nous raconteras en roulant, il faut partir, le parcours est assez long aujourd'hui, les routes pas trop bonnes et avec leurs boyaux nous risquons d'être retardé par les crevaisons... '»J'espère que nous ne crèverons pas tous les dix kilomètres...» Et puis quoi encore ?...

René LAPEYRE  
BIARRITZ (64)

# CODE DE LA ROUTE

Un accident de circulation, qui le cas échéant, pouvait priver, momentanément, un cycliste de son permis de conduire.

En qualité de chef de gendarmerie, j'ai à connaître les différents articles du code de la route ainsi que les applications des dispositions des règles de conduite.

Mieux encore, de part ma fonction et mon grade, lorsque ma brigade de gendarmerie, constate un accident corporel, voir mortel de la circulation, il m'arrive de me transporter sur les lieux. Mais en fait, mon travail consiste surtout à contrôler le travail des gendarmes afin de vérifier si dans un dossier il n'y a pas une faute de fond, de forme, de fait ou de droit.

Pour cela je dois donc lire attentivement point par point les procès-verbaux en vérifiant les constatations, les auditions, les photos et croquis ainsi que les conclusions et imprimés divers.

Mais me direz-vous, où veut-il en venir ce «Brigadier de la maréchaussée moderne» avec ses règles du code de la route alors que nous sommes tous des cyclos et cyclotes.

Hé bien voilà, au cours de toutes ces lectures j'ai eu à connaître d'un accident de la circulation mettant en cause deux voitures, qui s'étaient heurtées sans trop de conséquence du moins corporelle. Mais, l'un des deux conducteurs, prétendait qu'il avait été gêné quelques 30 mètres avant ce choc en dépassant deux cyclistes qui circulaient de front alors que le troisième suivait celui qui était le plus à droite «soit dans la roue». Cet automobiliste accusait le cycliste qui, selon lui, circulait en double file. Mais, recueillant l'audition de ce cycliste, j'ai fait comprendre à ce Bernard Hinault du dimanche comment se sortir d'une telle accusation en lui faisant remarquer que le code de la route prévoit qu'un dépassement ne peut s'effectuer que lorsqu'il est possible. Par ailleurs, un autre texte stipule qu'il est interdit d'effectuer un dépassement en 3ème position.

Alors notre pédaleur soucieux a simplement déclaré qu'il avait entrepris un dépassement depuis peu et qu'il avait été surpris d'être dépassé lui-même.

Par cela notre cycliste dépassant n'a pu être inquiété en justice. Mieux encore, l'automobiliste imprudent a été débouté de sa plainte et aucune part de responsabilité n'a été attribuée à notre roi de la petite reine.

Je pense que ce «mini cours de code de la route» peut être profitable à tous car nous ne circulons pas toujours en file indienne, parfois même en peloton compact, surtout les dimanches matins dans les grandes banlieues.

Jean-Luc GUILLOUZOUIC  
MONTBRISON (42)

# SOUVENIRS AMÉRICAINS

Berthoud Pass, premier 3000 !

Mi-mai 81. Comme chaque fois que je démarre un raid, sans un soupçon d'entraînement, je me demande ce que je suis venu faire dans cette galère, en peinant vers le col invisible. Trois jours seulement depuis la fin des cours à Chicago, vingt heures d'autoroute en ligne droite d'affilée pour traverser cette plaine interminable et soudain, au matin, surgies de nulle part, les Rocheuses. Imperceptiblement, on est déjà monté à 1.600 mètres d'altitude à Denver, au pied des sommets à 4.000 mètres sans transition. Deux jours pour récupérer et attendre la fin de la pluie chez des amis et me voilà, en danseuse, sur un méchant vélo racheté 50 dollars. Et pourtant, j'en rêvais depuis si longtemps des 36 cols à plus de 3.000 mètres sur cette carte du Colorado... Un lacet passe et, au bout, j'aperçois un autre cycliste, espèce rarissime dans un pays où la voiture est reine. Il ne faudra pas longtemps pour le rattraper; il vient de l'Utah et rentre à Salt Lake City. On termine l'ascension ensemble et enfin le sommet ! Je termine les 200 derniers mètres au sprint, en extase : Berthoud Pass, 3.446 mètres, premier 3 000 ! Nous nous prenons mutuellement en photo (devant le panneau «Ligne de partage des eaux Bassin Pacifique/Bassin Atlantique», avant de nous séparer

Vosges : 2.000 ?

Pas un col à moins de 3 000 mètres sur 400 km à vol d'oiseau et pourtant J.F. Mermet (cf. revue numéro 10) a raison : peu de dénivelées importantes car tout est plus haut, nombreux sont les fonds de vallées à 2.000, voire 3.000 mètres d'altitude. L'autoroute Denver - Los Angeles monte ainsi en pente douce sur 80 km jusqu'au tunnel Eisenhower qui, à 3.395 mètres d'altitude, épargne la fin de la montée aux voitures. Fait rare, cette autoroute est ouverte aux cyclistes, partout où il n'y a pas de route ou de piste cyclable parallèle ! Le tunnel, lui, leur est fermé et c'est en compagnie de camions citerne monstrueux, étincelants de chrome... et eux aussi interdits dans le tunnel que j'atteins Loveland Pass, à 3.655 mètres.

Fremont Pass, 3.450 mètres, un paysage lunaire digne de la Casse Déserte près de l'Izoard et, au sommet, les installations d'une immense mine à ciel ouvert. C'était donc ça, ces cratères gigantesques mais quelle idée de venir miner à une telle altitude ? Ce n'est qu'après, que j'ai appris que la mine hautement stratégique de Fremont Pass fournit 40% de la production du monde libre de molybdène, ce constituant indispensable des aciers de haute qualité.

Indépendance Pass : sans doute le plus beau col que j'aurai franchi cet été-là... et le plus traître. Au fond de la vallée, un interminable lacet rectiligne à flanc de falaise qui semble mener au col... qui n'est qu'une vallée suspendue : ce qui fait la moitié de l'ascension. Au vrai col, c'est éblouissant : une neige immaculée que coupe la route fraîchement dégagée. Le soleil impitoyable à presque 3.700 mètres d'altitude sans un nuage, des skieurs de randonnée s'élancent, et les touristes emmitoufflés félicitent ce Français incongru en Tee-shirt et short sur un vieux vélo rouillé (la roue libre, elle, était bien graissée mais ça se voit moins).

Et le reste...

Le reste, c'est aussi ces déserts entre deux chaînes de montagne, c'est aussi ces pistes abandonnées depuis longtemps, que seule l'absence d'eau préserve. Ce sont aussi les cabanes en ruine datant de la ruée vers l'or, ses villes fantômes et ses tombes «Mort à 17 ans» : la vie de pionnier était dure au début du siècle dans les Rocheuses. C'est aussi le couple d'Américains rencontrés à un col qui m'offre successivement une bière et un joint. No thanks, I still have a long way to go ! C'est le motard hirsute rencontré ailleurs, on échange quelques mots, avant de se quitter, il me donne sa carte de visite : «DéTECTIVE C.A. GENTIS, Brigade des mœurs, mafia et narcotiques d'Anaheim» (à côté de Los Angeles) ! Il y a enfin Mosquito Pass, qui devait être le point d'orgue de trois semaines d'altitude : 4.017 mètres ! Hélas, on n'était qu'en début juin et après avoir escaladé des pentes tout-terrain, arc-bouté sur le 42 x 26, la neige était là, jusqu'aux essieux et le col n'était pas encore en vue. Je comptais compenser avec Pikes Peak, 4.305 mètres, pas un col certes, mais un beau fleuron à gagner. Le sort était contre moi : interdit aux vélos et plus le temps de «faire» le Mont Evans (4.348 mètres, plus haute route bitumée d'Amérique du Nord). Tant pis, je n'aurai pas de «4.000» à mon palmarès mais que de souvenirs ! Bryce, Colorado, Arches, Grand Canyon, Yellowstone et tant d'autres merveilles naturelles, qu'il faut aller voir et revoir et ne toujours pas en croire ses yeux.

Le col le plus bas...

La Floride, point culminant 300 mètres, 100 mètres dans la péninsule proprement dite. Que vient-elle faire ici ? Patience. C'était Noël 80, dans le parc national des Everglades, une immense étendue de marais au bout de la péninsule, infestée d'alligators, de hérons et de moustiques. Une route en cul-de-sac traverse le parc et c'est là que j'ai vu le panneau :

«X\*» Pass Elev. 3 ft». Oui, TROIS PIEDS, ça fait 90 centimètres !!! C'était grosso modo la ligne de partage des eaux entre le golfe du Mexique et l'Atlantique. J'ai toujours regretté de ne pas avoir de vélo (à quoi ça sert, dans une région aussi plate ?) pour être le «100 cols le plus bas». La prochaine fois, peut-être ?

\* J'ai bêtement oublié de noter le nom !

Laurent LUGAND  
ST-GERMAIN-EN-LAYE (78)

## RÊVE D'HIVER

Nostalgie des grands cols vers lesquels on chemine  
Tu nous poursuis partout jusqu'autour des lutrins  
Où, scribouillards penchés sur d'obscurs parchemins,  
Nous rêvons, en col dur et manches de lustrine.

D'approcher, gémissant sur de frêles machines  
Les sommets orgueilleux que le soleil étreint  
Loin des plafonds blafards de nos bureaux restreints  
Qui font courber sans joie nos trop souples échine.

Bientôt nous roulerons sur de brûlants asphaltes  
Au milieu de l'azur, des nuées, des splendeurs,  
Des bois mystérieux tout imprégnés d'odeurs.

Nous poursuivant encore à l'instant de nos haltes  
Où chacun sent en lui devant tant de merveilles  
Dans la brute obstinée l'ange qui se réveille.

Louis NEYTON  
GRENOBLE (38)

# DÉCOUVERTE INSOLITE DE LA FRANCE OU INITIATION AU VOYAGE

Au départ du projet qui tenait à coeur de quelques amis, une passion commune et surtout le désir de la faire partager à un plus grand nombre.

Ces jeunes Tarn et Garonnais, amoureux de la bicyclette, et par conséquence de la nature, se sont regroupés voici quelques années au sein d'une association à but non lucratif, leur proposant dans leur temps libre de découvrir leur pays et même bien au delà, puisque à ce jour quelques jeunes de 13 à 20 ans ont pu visiter à bicyclette plus de 20 pays d'Europe, et même certains ont eu l'occasion de sortir de notre continent.

Quant à ce projet, il se propose de faire découvrir la France sous l'angle des émetteurs de télévision qu'elle possède.. Si l'ampleur d'une telle entreprise nourrissait l'ardeur de tout un groupe, l'idée en était venue d'une personne férue de bicyclette et dévouée à sa cause, Henri Bosc qui passa le relais à Louis Romand, pour lequel les routes de France et d'ailleurs n'ont plus de secret.

Mais ce projet n'était pas sans poser un certain nombre de problèmes : tout d'abord la recherche la plus complète que possible de tous les émetteurs ou relais de Télévision de l'hexagone. Ici nous devons remercier bon nombre d'amis cyclotouristes de toute la France pour leur précieux concours, ainsi que divers organismes de télévision qui ont bien voulu nous aider dans notre entreprise. Enfin c'est sous l'égide de la Fédération Française de Cyclotourisme, à laquelle notre association est affiliée, que nous avons pu mettre sur pied notre objectif sous forme de randonnée permanente.

Une fois cette liste complète, il a fallu classer parmi les émetteurs ceux qui étaient le plus digne d'intérêt, éliminer ceux dont la découverte n'offrait aucun attrait, ou ceux tout simplement dont l'accès est impossible à bicyclette, voire interdit !

C'est ainsi qu'une liste par région a été mise au point en conservant les émetteurs dont l'accès est pittoresque, dont le point de vue qu'il offre vaut le déplacement ou même dont l'intérêt revêt des aspects historiques autant que géographiques.

Plusieurs membres des Randonneurs Sans Frontières ont, ces derniers temps, mis à profit leur temps libre, pour découvrir à bicyclette un grand nombre de ces émetteurs. Ils ont ainsi parcouru la France des régions du Nord aux Pyrénées et de la Bretagne à la frontière Suisse. Ils ont ainsi pu juger de l'importance des sites et notamment de l'accès aux divers émetteurs.

C'est ainsi que quelques rares fois, il vous faudra peut-être mettre pied à terre pour gravir les derniers mètres d'un sentier de montagne vous conduisant au relais.

Vous serez là, tout à fait dans l'esprit des cyclos-muletiers dont le nombre ne cesse de croître ces temps derniers.

Une autre fois, vous aurez la possibilité d'atteindre des points culminants ou encore de découvrir des routes dont vous ne soupçonniez même pas l'existence. Vous aurez également l'occasion de réaliser des photographies surprenantes.

Pour citer un exemple précis et non des moindres, la grimpe à l'émetteur du Pic du Midi et ses 2877 m d'altitude, que nous avons réalisée récemment nous a procuré, outre la joie de traverser une magnifique région de haute montagne, le plaisir assez inattendu de voir évoluer au-dessus de nos têtes une bonne douzaine d'aigles des Pyrénées, le tout dans un décor aussi grandiose qu'impressionnant.

En créant cette randonnée permanente, nous avons voulu laisser à chacun une grande liberté, ainsi la sou-

plasse de son règlement permet de fragmenter cette randonnée en fonction de ses possibilités ou surtout de ses disponibilités, d'une part en ne fixant pas de délai, celui qui veut la faire en dix ans le peut, et d'autre part, en n'obligeant pas à effectuer ces parcours suivant un ordre établi, ainsi chacun pourra commencer par les sites de la région qu'il habite.

Si la découverte des émetteurs de télévision français est le fil conducteur de notre randonnée, c'est en fait, pour apprécier à travers elle les points de vue les plus insolites de notre pays.

Qui peut faire cette randonnée ? Dans un premier temps tout amateur de tourisme à bicyclette, qu'il soit licencié ou non auprès d'une association ou d'une fédération, dans la mesure où l'attrait de la nature et des merveilles qui la composent le poussent à toujours aller de l'avant pour satisfaire un besoin d'idéal.

Cependant la totalité de cette randonnée ne peut être accomplie qu'en un temps relativement long et par des personnes bien préparées. Il ne faut pas oublier que cette randonnée peut être effectuée, et c'est la solution que nous préconisons, à l'échelon régional dans un premier temps, puis, d'une région à l'autre, être étendue à la plus grande partie de notre pays.

Cette randonnée n'a pas de limite dans le temps, comme je l'indiquais plus haut, et en cela a l'avantage de nous faire profiter d'une année à l'autre du lieu de vos vacances pour emmener avec vous votre bicyclette et découvrir avec la plus grande joie les attraits naturels et si diversifiés d'un pays aussi beau que le notre.

A vos vélos et bonne route !

Pour s'inscrire, adresser aux Randonneurs Sans Frontières vos nom, prénom, adresse ainsi que la somme de 25 F pour recevoir le carnet de route et, après homologation de 7 régions, les diplômes souvenirs.

Louis ROMAND  
Montauban (82)

# CYCLALPINISME

N'a pas longtemps, qui n'a connu Cyclo  
Au petit pied traîne-misère,  
Signe extérieur de l'infortune : un clouvélo  
Sous-chef d'oeuvre en péril, vestige de naguère.  
Jurant, pestant grands dieux à la moindre grim-  
pette,  
Trempe, fourbu, sous sa casquette,  
Déjà plus dans la course à 4 ou 5 pour cent,  
Sous le poids de la pente aussi bien que des ans,  
Le rêve-dérailleur devenait obsédant,  
Pour lui épargner la pompette,  
Quand la tripe et l'âme en dérouté,  
Il pédalait dans la choucroute ...

Plus que tout un chacun, il guignait sa manette,  
Le dernier cri du Changement :  
S'il est bon ton de broutiller au ras du sol,  
Comme en patis, force moutons  
Des panurges de peloton,  
Il est bien plus grisant de survoler les pentes  
Et sans trop se pousser du col,  
Longeant les sentes qui serpentent,  
Monter doucement au mitan des sapins ..

Onc le voilà, quérir le nécessaire  
Et sans souci pour les copains,  
Devenir le propriétaire,  
A grand renfort de ducats,  
Sans craindre l'I.G.F., ou le qu'en dira-t-on,  
D'un bijou, d'un engin en or,  
Un vrai trésor,  
De quoi se mettre en équipage  
Vers l'Olympe de ses nuages ...  
Et de jouer les Poulidor.

Bagage fait, s'en fut fort sage,  
Envisager son recyclage.  
Négligeant pollution, fumées, foules et bruit,  
Loin des monstres pétaradant de toute engeance,  
Trotte-menu, de jour, de nuit,  
Point de cesse, point de relâche,  
Sous le guidon de sa moustache,  
Par monts, par vaux et en cadence,  
Matineux et tranquille, il sillonna la France ...

Le sort le mit, ou plutôt le destin,  
Un foutu jour, sur le chemin  
D'un jongleur de l'abîme, un mordu des ravins,  
Pour tout dire un cent-cols, un fada de montagne,  
Et son esprit se mit à battre la campagne ...

Lors, on le vit hanter des sentiers peu battus,  
On le vit s'accrocher, opiniâtre, têtu,  
Sur les sites les plus pentus,  
Défiant Phoebus aux crins dorés  
Ou les orages ignorés,  
Se jouant des rochers, des torrents, des crevasses  
L'oeil fixant les sommets et les aigles en face,  
Portant plus souvent que porté,  
Et devenir en un été Je vous le dis sans galéjade,  
Bonatti du vélo, le roi de l'escalade !!!

Mais je crains fort, moi, voyez-vous,  
Que parti comme il est parti,  
Il ne fasse un mauvais parti  
A Pénélope la fidèle, à sa monture,  
Pour acquérir, à sa pointure,  
Grimpeur impénitent, double chausses à clous ...

J. BENSARD  
Grenoble (38)

# UNE POUSSÉE DE COLITE

Le Ventoux n'est pas un col. En parler dans cette revue n'aurait pas de raison si, fort heureusement, un peu plus bas sur la route, n'était logé le Col des Tempêtes. Modestement, les chasseurs de cols ne répertorient que ce de nier; le nom est synonyme de lutte, de souffrance - c'est déjà cela; personne n'oublie pourtant que derrière se profile un nom autrement évocateur, le Ventoux dont la montée n'aura pas été tout à fait «gratuite». Oh, quelle remarque ! Comme si le cyclo-montagnard comptabilisait ses efforts : col ou mont, peu lui importe, les deux l'amuse.

Dans mes propres tablettes, en regard du numéro 189, est inscrit : Tempêtes. J'ai grimpé le Ventoux. J'ai connu ses six derniers kilomètres de cailloux blancs, sans la moindre ombre, la moindre herbe - un paysage lunaire avec pour seuls repères, hormis l'observatoire omniprésent mais lointain, des piquets noirs et jaunes, sur le bord de route. Après le Chalet Reynard, j'ai commencé à les compter : un, deux... dix... dix-sept... histoire de trouver une occupation. J'ai abandonné, l'esprit finalement tendu vers cet objectif : arriver là-haut. Là-haut, je suis arrivé sauf, sain, fatigué bien sûr : oh, le dernier virage ! et surtout heureux.

Le Ventoux était le premier prétexte de ma randonnée en Provence. Je voulais aussi visiter d'autres lieux : Vaison-la-Romaine et sa ville haute, Brantes et son site, l'Abbaye de Sénanque et sa lavande, Gordes et ses bories, Roussillon et sa montagne d'ocre, Pernes et ses fontaines, Les Baux et leurs ruines, Arles et ses arènes, Fontvieille et son moulin, Martigues et son port, Cassis et ses calanques...

Ce faisant, ce roulant plutôt, mieux, ce pédalant, quelques cols ont été gravis. J'en citerai trois. Ce Col d'Os dont est baptisée une rue des Baronnie n'a d'os que le nom; pourtant, ce nom me fascinait; un os me fut supprimé il y a longtemps; la montée du col fut comme une Messe de Requiem... D'un tout autre registre fut celle du Pas de Belle-Fille, au-dessus de la «Belle Bleue»; l'esprit y était plus coquin... Le Pas de la Colle, enfin, justifie son nom; les roues collaient à la route, j'ai mis pied à terre, le pied collait à son tour, je n'avais que très difficilement : j'avais trouvé un maître !

Et c'est ainsi qu'en me pointant à Antibes ou Annie m'attendait chez sa sœur, à peine échangés les baisers des retrouvailles, je marmonnais :

- Cent quatre-vingt-dix-sept ! - 197 quoi ?
- Cent-quatre-vingt-dix-sept cols. - Et alors ?
- Encore trois pour faire deux cents...
- Tu ne crois pas que tu en as assez fait comme cela ? L'an prochain, il sera temps.

Je ne croyais rien. J'avais seulement la vision d'un chiffre suivi de deux beaux zéros. Je soupirais sans cesse :  
- 200 ! Encore 3...

Je m'étais bien promis de ne plus toucher à la bicyclette, une fois arrivé à Antibes. Mais au fur et à mesure que les jours avançaient, je n'y tenais plus :

- Plus que trois pour faire deux cents...

J'entrais dans une crise de colite aiguë. La colite, c'est ce mal qui mine un cyclo dès qu'il a pris goût à la montagne; j'en ai décrit par ailleurs les développements et les symptômes. Une étape importante est franchie au centième accès de fièvre colitique; avant, le colitique - comme il y a l'hépatique, le diabétique, l'asthmatique, le rachitique, le névrotique, le lymphatique... -, s'agite dans tous les sens; il monte, il descend, il remonte un autre col, sept dans une journée, neuf, onze dans la journée suivante; il est pris de tremblements ascendants et descendants, il additionne : 89, 91, 95, remouille la pointe de son crayon, continue : 98, 99. Enfin, arrive la délivrance, le centième col est accouché. J'ai connu cela, c'était merveilleux. Mais j'y pense, n'ai-je pas écrit que la colite était un, mal ? Non, c'est un bien ! Le raffinement est que cette délivrance, cette tombée de fièvre ait lieu pour un col bien nommé qui intègre vie sentimentale et vie vélocipédique - sont-ce deux vies différentes ? C'est ainsi que mon centième fut le Col Ste Anne, près

de Valberg. En fait, quelques cols avaient été oubliés : monter des cols sans le savoir, les découvrir ensuite provoque une colite rétrospective qui a un certain cachet, avec une jouissance au second degré dont je ne dis que ça... En arrivant au sommet du Col Ste Anne je vivais le présent, je ne mettais pas en cause mes calculs j'étais serein comme je le suis à chaque basculement de vallées; j'offrais mon centième col à Annie, mon épouse sans état d'âme. J'avais pourtant une sacrée crampe qui faisait entrer mollet et cuisse en convulsions; je souffrais physiquement, moins moralement; j'avais entrevu le moyen de dominer cette crampe; deux journées après, elle était effectivement résorbée et ce fut la délivrance d'un col bien en chair, raide un peu, de pas trop bon caractère, récalcitrant, exigeant des poussées fortes qui faisaient gonfler les veines : la Bonette !

J'avais connu la tension à l'approche du centième col. Je me croyais calmé et voilà que, près du deux-centième, l'agitation reprenait :

- Encore 3 !

Je m'endormais dans un creux de ce chiffre, je me réveillais dans l'autre. La journée, je fermais les yeux :

- Oh, oh, Bernard ! Où es-tu ? A quoi penses-tu ?

- 200... Le col du...

Par superstition, j'hésitais à prononcer le nom du col que j'aurais aimé écrire en face de 200, un nom qui est une partie de moi-même...

Claudine, ma belle-sœur, trouva les mots qui firent flancher Annie :

-- Allons, Nini, laisse ton minet partir une journée, une seule; Tu t'ennuies donc avec moi ? Ce serait vexant, tu sais.

J'eus le feu vert. Et c'est ainsi qu'au-dessus de Grasse, j'ai engrangé non pas trois cols, mais quatre, en croix autour de St-Vallier-de-Thiery.

Le nombre de 200 était dépassé de une unité que déjà un autre nombre avec deux zéros bien ronds se faisait, se fait encore jour, qui m'amènera une autre poussée de colite; je l'attends avec plus d'impatience que d'anxiété. Oh, ces colitiques qui prévoient les étapes de leur mal, s'en font une joie ! Des malades originaux, des bienheureux, le Royaume de la Montagne leur appartient.

Je suis déjà tendu vers le 300<sup>e</sup> col, alors que j'ai à peine parlé du 200<sup>e</sup>. Et pourtant, celui-ci n'est pas un quelconque col. Certes, sa hauteur est ridicule : 781 m, son cadre n'a rien de grandiose. L'allemand, auquel je confiais mon appareil photo pour le cliché d'usage, faisait la moue; je me crus obligé de lui fournir une explication : Künstiches Bein.

Et je montrais ce qui, à gauche, me servait, me sert, me servira de jambe. - Also ! fit l'allemand en partant d'un grand éclat de rire.

Mon 200<sup>e</sup> col est le Col du Pilon.

Après Annie, mon pilon se devait d'avoir les honneurs de ma vie vélocipédique. Lui qui m'a permis de remarquer les mains libres. Lui avec lequel j'ai dévalé les escaliers du métro parisien, sautant quatre ou six marches à la fois, une main effleurant à peine la rampe, dépassant tout le monde, arrachant quelques cris des spectateurs médusés - j'avais déjà le sens du spectacle ! Lui, sûr, raide, qui encaissa tant de chutes lors de l'apprentissage de la bicyclette après...

Mon pilon et ma bicyclette sont deux complices indissociables qui ont modelé ma vie. Au détriment de toute jambe joliment galbée, agréablement bottée mais moins commode, mon pilon, sec comme une trique, s'est imposé par amour de la bicyclette; j'ai aimé la bicyclette parce que je suis resté fidèle au pilon.

Pilon et bicyclette, je vous aime bien.

Bernard MIGAUD  
Metz (57)